

**FNA 0247 -
Round végétal**

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ROUND VÉGÉTAL



**M.A.
RAYJEAN**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

ROUND VÉGÉTAL

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

ROUND VÉGÉTAL

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XII^e

© 1964 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

John Sommy pénétra dans la chambre de translation, quitta son casque spatial, et se dirigea immédiatement vers le télé-interphone.

Il manipula un bouton. L'écran s'éclaira et montra une standardiste casquée.

— Passez-moi le chef, Dolly.

L'opératrice sourit, acquiesçant d'un geste. Elle brancha une fiche. Une autre image se substitua alors à celle de la jeune fille. Un type trapu, aux yeux vifs, mobiles, aux traits grossiers. Il portait une chemise bleu azur, aux manches roulées, qui laissait apparaître les poils de ses bras. Il avait desserré le nœud de sa cravate noire. Assis à un bureau, devant des claviers, il fumait un gros cigare. C'était Ralph Parker, le chef du détachement des unités spatiales stationné sur R.S.3, une planète d'un système solaire voisin de Rigel.

Il avait assisté, de son bureau, à l'atterrissage de John Sommy.

— Rapport, capitaine, grommela-t-il.

— Désolé, chef. J'ai exécuté plusieurs vols circumvilaires autour de T.S.7. Je n'ai retrouvé nulle trace de l'astronef de Thomas.

— Vous vous êtes posé ?

Sommy hésita :

— Heu... non. Je n'ai pas cru cela nécessaire.

— Bon Dieu ! s'emporta Parker, impulsif dans ses gestes, comme dans ses actes. Il le fallait.

— Vous ne connaissez pas T.S.7, chef. La planète se compose de deux continents séparés par un océan. D'en haut, je n'ai aperçu qu'un fouillis végétal. Ça grouille de végétation luxuriante sur les deux continents. Se poser là-dedans, ça demande à réfléchir.

— Vous n'allez pas me dire que vous n'avez pas découvert un endroit assez dégagé pour atterrir ! Ou alors, Sommy, ça ne tourne pas rond.

Le capitaine restait apparemment très calme. Il connaissait Parker. Il le savait nerveux. Il n'avait jamais été question de se poser sur T.S.7, mais d'effectuer une simple reconnaissance. Parker tenait à ses équipages comme à la prunelle de ses yeux. Il ne lançait pas ses astronefs dans l'inconnu.

— J'ai jugé que l'atterrissage n'aurait pas donné de meilleurs résultats, commenta Sommy. Je comptais découvrir la nef de Thomas. Mais, dans cette végétation, autant chercher une aiguille dans une meule de foin !

— Pas le moindre appel ?

— Rien. La planète est déserte. Nulle trace de civilisation. Ce n'est pas nouveau. Nous possédons un vague relevé topographique. Si vous

voulez à nouveau examiner les clichés...

— C'est bon ! trancha Parker. Je n'ai pas le temps. Nous connaissons vaguement T.S.7, grâce aux gars de la topographie aérienne. Mais Thomas n'est pas un imbécile : il n'aurait pas posé sa nef en pleine forêt ! Je lui avais bien recommandé de laisser sa fusée dans un endroit dégagé. Ne m'a-t-il pas écouté ?

— Ça m'étonnerait, chef, remarqua Sommy. Je connais bien Thomas. Je crois plutôt qu'il a eu un accident.

— Sûrement pas à l'atterrissage ! Nous avons reçu un message. Thomas nous signalait s'être posé sur T.S.7. Voyons, ça fait...

Parker réfléchit profondément. Une ride barra son front. Puis :

— Oui, ça fait trois mois. Or, nous devons recevoir un message mensuel. Nous n'en avons capté qu'un.

— Je suis encore désolé, chef, avoua Sommy, l'air navré. Je n'ai peut-être pas mis en œuvre tous les moyens nécessaires. J'ai tenté des appels radio. Ça n'a rien donné. Pourtant, Thomas et ses trois compagnons étaient équipés d'émetteurs-récepteurs individuels. Ils se sont probablement égarés dans les forêts.

— Hum ! Guère possible, avec une radio individuelle.

Parker se prit le menton dans ses mains. Son regard se durcit. Le souci l'accablait. Moralement, il se sentait responsable, comme il était responsable de toute la sécurité de la petite colonie terrienne de R.S.3.

— Vous comptez encore faire quelque chose pour les disparus ? demanda Sommy. Si vous avez besoin de moi, je reste naturellement à votre disposition.

— Je vais réfléchir, capitaine. Allez vous reposer.

Sommy coupa la communication. Il se tourna vers Mozer, son adjoint :

— Tu as entendu, vieux ? Au dodo !

— Franchement, Sommy, tu crois qu'il n'y a plus d'espoir pour Thomas ?

Le capitaine rangea son casque dans l'armoire à vêtements. Il ôta sa combinaison de l'espace. Puis, placidement, il alluma une cigarette.

— Tu veux mon avis, Mozer ? Thomas n'aurait jamais dû accepter de conduire Purner sur T.S.7. Cette planète a mauvaise réputation. Elle reçoit de son soleil des doses dangereuses de radiations cosmiques. Les biologistes ont beau affirmer que l'atmosphère de T.S.7 s'adapte à nos organismes, moi j'aurais refusé de quitter la fusée. Ou alors j'aurais exigé le port d'un scaphandre. Thomas a cru les biologistes, parce que ce sont des gens qui s'en foutent. Ils tirent des théories à longueur de journée, se basant sur leurs analyses. Ils s'en foutent parce qu'ils se gardent bien d'aller sur T.S.7. Mieux vaut y envoyer les autres.

— Alors, remarqua Mozer, déçu, tu laisses tomber Thomas ?

— C'est l'affaire de Parker. Je lui obéirai s'il me confie une mission, sinon j'y perdrais ma place... et ma retraite. Mais je prendrai mes précautions. Moi, je ne désire qu'une chose : me tailler d'ici en vitesse, mon contrat terminé, et rentrer sur la Terre. J'en ai marre de la vie de taupe !

— Tu as encore onze mois à tirer.

— Oui... Malheureusement ! Mais je te prie de croire que la veille de mon départ, on ne dormira guère dans la cité. Je fêterai ça à ma façon. Et puis je ferai un gros pied-de-nez à Parker. Je le sais, il ne se fâchera pas ce jour-là.

Les deux hommes se dirigèrent vers leurs chambres. Ils se sentaient fatigués. Ils avaient quand même parcouru quatre années de lumière dans l'espace. Même dans l'hyperdimension, cela représentait un sacré voyage.

*
* *

Chaddle frappa à la porte de Maria Purner. Celle-ci ouvrit et quand elle aperçut le jeune docteur, son cœur battit très fort.

— Ah ! C'est vous, Jim. J'ai su que Sommy était rentré. Alors ?

Chaddle ne répondit pas immédiatement. Il savait qu'il n'apportait pas de bonnes nouvelles. Il observa Maria Purner et il la trouva nerveuse, angoissée. Elle avait les traits crispés. Ses mains pétrissaient le vide, ses lèvres tremblaient.

Le médecin avança un fauteuil.

— Asseyez-vous, Maria.

Elle se laissa tomber sur la chaise. Le regard noir de son compagnon se vrilla sur elle. Elle y lut de la désolation. C'était fichu. Sommy était rentré bredouille.

— Il n'a rien vu ?

— Rien, dit Chaddle, en remplissant un verre de cognac.

Il tendit le verre à la jeune fille :

— Buvez. Ça vous remontera.

Maria obéit. Elle but d'un trait le breuvage alcoolisé. Elle grimaça. Mais elle sentit de la chaleur couler dans ses veines. Son visage se colora. Son œil brilla.

— Ça va mieux, diagnostiqua le médecin. Ne vous alarmez donc pas inutilement. Tout espoir n'est pas perdu.

— Vous dites ça pour me rassurer. Qu'en pense Sommy ?

— Il n'a pas trouvé trace de la fusée.

Un silence tomba dans la pièce où circulait, comme dans toute la cité, un air artificiel. L'atmosphère de R.S.3 contenait trop de gaz carbonique. Une parfaite étanchéité s'avérait nécessaire.

Les murs lumineux réfléchissaient une lumière douce, tamisée,

presque rose. Le mobilier était discret, confortable, surtout pratique. La Terre avait beau orbiter à des dizaines d'années de lumière, on sentait que les constructeurs de la cité s'étaient efforcés de reconstituer l'ambiance de la planète mère. Des tableaux en stéréo, sur les murs, reproduisaient des paysages de Californie ou de Floride. Des téléfilms, sur des écrans, animaient des scènes terrestres. Avant tout, on meublait l'ennui, on luttait contre la nostalgie. Heureusement, le travail constituait le meilleur dérivatif.

Maria Purner passa une main lasse sur son front :

— Vous me comprenez, Jim. Je n'ai que Georges au monde. Georges, mon frère. Depuis le tragique accident du taxi-nef où nos parents ont trouvé la mort, Georges et moi ne nous sommes jamais quittés. Quand il a demandé sa mutation pour R.S.3, je l'ai suivi sans hésiter. Il est mon aîné. Et puis il y a Liz, ma belle-sœur. Pensez-vous que je doive les abandonner ?

— Bien sûr que non, répondit Chaddle, ému par la détresse de la jeune fille. Mais trois mois, c'est bien court.

— C'est long quand on attend des messages. Pourtant, la fusée s'est posée sur T.S.7. C'est incontestable. Comment Sommy n'a-t-il retrouvé aucune trace ?

— Je ne sais pas. Il a patrouillé au-dessus de la planète. Il a envoyé de multiples appels radio. Vainement.

— Ils étaient quatre. Il serait étonnant qu'un accident...

— Évidemment ! trancha le docteur avec vivacité. C'est une hypothèse qu'il ne faut même pas envisager. Les radios ont pu tomber en panne.

— Toutes les quatre ? douta Maria Purner. Chaddle haussa les épaules, embarrassé :

— C'est possible.

Il s'approcha de Maria et lui prit les mains. Il l'enveloppa d'un regard plein de tendresse :

— Vous avez tort. Maria, de croire que vous n'avez que votre frère au monde.

Elle baissa les yeux :

— Je sais, Jim. Votre affection me réconforte. Si vous êtes vraiment mon ami, vous pouvez m'aider.

— Que faut-il faire ?

— Convaincre Parker d'envoyer une nouvelle fois Sommy sur T.S.7. Mais Sommy n'ira pas seul. Je l'accompagnerai... et vous viendrez avec nous.

— Je suis prêt, Maria. Mais, s'il ne me sera pas trop difficile de convaincre Parker, il sera, par contre, plus malaisé de décider Sommy. J'ai parlé avec lui. Il ne tient pas à se poser sur T.S.7. La planète aurait, paraît-il, mauvaise réputation. D'après lui, les radiations

cosmiques y sont trop fortes. C'est un danger de s'y promener sans scaphandre.

— C'est idiot, Jim. Les biologistes affirment...

— N'allez surtout pas parler des biologistes à Sommy ! coupa Chaddle. Il ne les aime pas et les traite de charlatans. Il croit davantage à son expérience de pionnier.

— Il ne connaît rien à la science ! clama Maria Purner.

— Le malheur. Maria, est que vous soyez justement l'un de ces biologistes qu'il ne prise pas ! Mais, par le canal de Parker, Sommy s'adoucirait. Si Parker le lui ordonne, il partira.

— Je ne voudrais pas me fâcher avec Sommy. C'est un bon garçon,

— Bah ! souligna Chaddle. S'il ne repart pas volontiers pour votre frère, il le fera pour Thomas, son collègue. Il grognera, c'est certain, mais il n'aime pas laisser quelqu'un dans le pétrin. Il a le cœur sur la main, malgré son air bourru. Ils sont ainsi, dans les unités de l'espace.

— Comprenons-les, plaida la jeune fille. On exige d'eux des nerfs d'acier. Ils trempent dans toutes les sauces. Et on les recrute parmi les casse-cou. Ça forge un caractère.

Chaddle prit la main de la biologiste et la tapota. Il sourit, confiant. Il ferait n'importe quoi pour Maria. Il n'admirait pas seulement la sœur de Purner en tant que femme, mais il lui vouait aussi de l'admiration pour ses travaux scientifiques. La position de R.S.3 ouvrait de fantastiques horizons aux chercheurs. Les prospections sur les planètes voisines, autour de Rigel, offraient des problèmes nouveaux à la biologie, à la zoologie, à la botanique, à la chimie. Les différentes branches de la science étaient représentées à la cité.

— Je m'en vais, Maria. Il me tarde de converser avec Parker. Il m'écouterait, car il n'a pas le droit d'abandonner à leur sort quatre citoyens de la base. Je parlerai aussi à Sommy.

— Parker pourrait nous fournir un autre pilote, suggéra la jeune fille.

— Non. Sommy a de la trempe, du caractère, de la poigne. C'est un chevronné. Les autres sont trop jeunes. Et puis Parker n'est pas tellement riche en équipages. Il doit regretter Thomas, un chevronné lui aussi.

— Il doit surtout regretter d'avoir donné l'autorisation à Thomas d'accompagner mon frère et ma belle-sœur sur T.S.7.

— Vous vous trompez. Maria. Parker a reçu des ordres scrupuleux. Il doit se tenir à la disposition des savants. Son grade l'oblige simplement à prendre toutes les précautions indispensables à la sécurité du personnel de la base.

— Eh bien ! soupira Maria. Bonne chance, Jim. Et merci de plaider ma cause.

Chaddle disparut. Maria Purner referma la porte derrière lui et hocha la tête. Chaddle était un garçon charmant et, malgré son jeune âge, un médecin réputé. Les labos de médecine et de biologie se côtoyaient. Chaddle avait vite remarqué Maria.

La jeune fille ne savait pas encore si elle aimait réellement le jeune docteur. Elle restait hésitante et, en tout cas, elle n'avait jamais encouragé son soupirant. Cette attitude désolait Chaddle, mais ce dernier ne désespérait pas. Son cœur, au contraire, se gonflait d'espoir, et il était certain qu'un jour ou l'autre, Maria finirait par l'aimer. Il le savait. Pour la jeune fille, il n'était qu'un gentil camarade, un brave garçon auquel on a recours quand on a de la peine.

Chaddle revint au bout d'une heure. Il rayonnait. La joie inondait son visage juvénile. Ses mains tremblantes se posèrent sur les épaules de la biologiste. Il semblait incapable, comme Sommy par exemple, de dissimuler ses sentiments. On lisait sur son visage comme dans un livre ouvert.

— Parker accepte ! clama-t-il. Il a choisi Sommy et Mozer pour nous conduire sur T.S.7.

— Qu'avez-vous donc raconté à Parker pour le décider aussi rapidement ?

— Votre détresse, Maria. Parker s'est ému. Oui, ça vous étonne. Ce type-là possède de la sensibilité sous son aspect rébarbatif. Et puis, franchement, il tient à Thomas, son pilote. Il veut le récupérer, plutôt vivant que mort. Je n'ai pas eu besoin de bien insister. C'est lui qui a choisi Sommy. Il sait qu'avec un homme de cette trempe, l'expédition de secours sera en bonnes mains.

Maria resta un peu crispée :

— Et... n'a-t-il fait aucune objection en apprenant que je désirais être du voyage ?

— Non, répondit Chaddle, sincère. Il a compris les motifs de votre angoisse. Il a un frère, lui aussi, sur une autre base du cosmos, à quelque cinquante années de lumière. Cet éloignement lui pèse. Mais il n'en souffle mot.

— Quand part-on ? demanda Maria.

— Le plus tôt possible. C'est Sommy qui décide.

— Vous avez parlé au capitaine ? Il doit m'envoyer à tous les diables.

— Non. Il s'est montré étonnamment calme. Il fumait une cigarette quand je suis entré dans sa chambre. Il m'a écouté. À l'énoncé de votre nom, il a hoché la tête. Puis il a souri. Vous connaissez bien Sommy ?

— Très peu. Je le vois quelque fois à la salle de jeux. Il joue très bien au ping-pong. Il danse aussi pas mal.

— Ah ! Voilà ! fit Chaddle en se grattant la tête. Il en pince un peu

pour vous. C'est normal. Il n'y a pas tellement de belles filles parmi le personnel.

Maria haussa les épaules. Elle semblait sincère :

— Sommy ne m'intéresse pas. Et, vous savez, s'il avait refusé de nous emmener sur T.S.7, je ne me serais pas mise à genoux devant lui. J'ai horreur de supplier les gens !

— Vous êtes adorable ! confia Chaddle, plus rassuré. Euh... Voulez-vous que nous buvions au succès de notre expédition ?

— Volontiers. Un peu de whisky et de soda, s'il vous plaît, Jim.

Ils trinquèrent. Le regard du jeune médecin flamboyait à travers le cristal. Il sentait que Maria venait d'accomplir un pas vers lui. Et, pudiquement, la jeune fille baissa les yeux.

Ils ignoraient qu'ils couraient vers l'enfer.

CHAPITRE II

Parker convoqua Sommy dans son bureau. Quand le capitaine se présenta devant lui, il désigna un siège. Il semblait très affable, courtois.

— Asseyez-vous, Sommy. Cigarette ?

Le chef des unités spatiales tendit un coffret.

— Volontiers, acquiesça le pilote en prenant l'un des cylindres blancs.

Parker préféra un cigare. Il offrit du feu à son subordonné, tira plusieurs bouffées et se renversa béatement sur son fauteuil. Il essaya de se détendre, d'envisager la situation froidement.

— Vous savez ce que j'attends de vous, Sommy,

— Évidemment. Je dois ramener Thomas, mort ou vif.

— Plutôt vif, souligna le chef des U.S. Je parle le même langage pour Candel, l'adjoint de Thomas, pour Purner et sa femme.

Sommy haussa les épaules :

— Qu'est-ce que Purner est allé faire sur T.S.7 ?

— C'est son boulot. Il est naturaliste. Sa femme aussi. On ne connaît rien sur la végétation de T.S.7. Or, tout le monde, ici, fait son boulot particulier. On exige de longs rapports.

— Si je comprends bien, chef, on vous a fait la leçon. Vous devenez toqué de la science. C'est Chaddle qui a réussi à vous convaincre ?

Parker hésita :

— C'est mon boulot aussi, à moi, de veiller à la sécurité de tous. Si Purner et sa femme ne reviennent pas, on me demandera des explications, au centre. On ne m'enverra pas des fleurs et on me dira que j'aurais dû prendre plus de précautions.

— C'est bon, grommela Sommy. Je retourne sur T.S.7. J'aurais préféré y retourner seul, avec Mozer.

— Maria Purner et Jim Chaddle vous accompagnent. La première, parce que sur T.S.7 il y a son frère et sa belle-sœur. Le second... hum ! Il est toubib. Il peut toujours servir.

Le capitaine s'enroba de fumée. Il découvrit ses dents dans un rictus. La perspective d'emmener des « civils » ne lui plaisait pas.

— Chaddle sert de chevalier servant à Maria Purner ! Ça crève les yeux.

— Je n'entre pas dans ces considérations. Chaddle est estimé, ici. Il fallait un quatrième. Il s'est offert. Les volontaires pour T.S.7 ne foisonnent pas. Seulement, Sommy, les vols circumvilaires, ça ne rapporte rien.

— O.K. J'ai compris. Je me poserai. Ça ne m'enchanté pas tellement.

— Que ça vous plaise ou non, il faudra vous poser et vous livrer à une profonde exploration. Je veux un message tous les quinze jours.

Sommy réfléchit. Il calcula mentalement :

— Quinze jours, c'est court. Tout dépendra où nous laisserons l'astronef.

— Débrouillez-vous. Vous aurez l'aéro-bulle. Rien ne vous empêche par ailleurs de changer la nef de coin, si vous le jugez utile. Je vous donne carte blanche, mais ramenez les disparus.

— Facile à dire ! soupira le capitaine, écrasé par l'ampleur de la tâche. Il faudrait d'abord mettre la main sur la fusée de Thomas. Nous aurions au moins une base de départ. Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte des difficultés.

— Plus que vous ne le pensez, Sommy. Mais toutes mes recommandations sont inutiles. Je sais que vous tirerez habilement votre épingle du jeu. Vous n'êtes pas un novice. Votre carrière montre que depuis vingt ans vous courez l'espace. Vous connaissez mieux qu'un autre les traquenards des nouvelles planètes. Dans des missions comme celle-là, je ne puis envoyer des jeunes inexpérimentés. Ils se suicideraient.

Sommy toussa, le poing sur la bouche.

— Vous me flattez, chef.

— Non, je constate... Quand partez-vous ?

— Sitôt que les mécanos auront terminé la révision de mon cosmonef. Dans une douzaine d'heures, très certainement.

Parker se leva. Par-dessus son bureau, il tendit spontanément la main à son pilote :

— Bonne chance, Sommy. Entendu pour les messages bimensuels ? O.K. Prévenez-moi un quart d'heure avant votre départ.

Debout, rigide, le capitaine lâcha la main de Parker et salua militairement. Sanglé dans sa combinaison bleu azur des unités de l'espace, il apparaissait plus grand que de coutume. Son visage restait un peu pâle, mais pas un muscle ne bougeait. Impassible, il tourna les talons et sortit.

Parker fronça les sourcils en soupirant. Il envoyait à nouveau l'un de ses meilleurs pilotes sur T.S.7. Il se traita d'imbécile. D'abord Thomas. Puis Sommy. Et si ce dernier ne revenait pas, lui aussi ? Il aurait perdu deux pilotes.

Le chef des U.S. songea brusquement à une stupide histoire. Un jour, il avait entendu un appel au secours. Un homme se noyait. Un sauveteur s'était précipité avant Parker. Il avait plongé. L'eau tourbillonnait. Le sauveteur courageux n'était pas remonté. On avait repêché plus tard les deux cadavres. Le malheureux sauveteur avait évidemment écouté sa conscience. Il y avait eu deux morts au lieu d'un.

La scène datait d'une dizaine d'années. Parker s'en souvenait très bien. Il revoyait le lieu, l'époque... Pourquoi diable se remémorait-il soudainement cette tragédie ? Aujourd'hui, le sauveteur ne s'appelait-il pas John Sommy ?

*
* *

Maria Purner était prête depuis longtemps. Elle attendait que Chaddle vînt la chercher, en fumant une cigarette. Elle se sentait nerveuse. Elle tirait de courtes bouffées. Les aérateurs aspiraient les langues de fumée et ventilaient la pièce.

Quand Jim se présenta, Maria était pâle.

— Sommy nous attend, annonça le jeune docteur.

Il feignit d'ignorer la pâleur de sa compagne. Il lui prit le bras et l'entraîna dans les couloirs. Ils gagnèrent la chambre de translation.

Ils s'équipèrent d'une combinaison spatiale. Pour gagner la fusée, il leur fallait traverser l'atmosphère de R.S.3. Ils vissèrent leur casque et attendirent que la décompression s'opérât dans le sas. Puis ils manœuvrèrent la lourde porte étanche.

Ils marchèrent vers l'aire d'envol, à trois cents mètres. Deux fusées se dressaient, verticales. Ils se retournèrent. Ils aperçurent la base, les dômes translucides, les tours. Tout ça d'une étanchéité parfaite.

Mozar les attendait au pied de la nef. Il s'impatientait. Comme Sommy, c'était un casse-cou. Il était célibataire, sans famille. Il se fichait de se trouver sur R.S.3. Il avait des yeux fouineurs et il parlait peu. Il travaillait parce que c'était nécessaire. Il ne bâtissait pas de projets. Il vivait sans souci. Quand on lui parlait de T.S.7, il répondait qu'il avait vu pire. Il obéissait. Le reste, il s'en foutait royalement.

Chaddle et Maria Purner gravirent l'échelle métallique. Ils s'engouffrèrent dans le cosmonef. Mozar verrouilla le sas derrière eux.

Sommy aborda ses passagers sans un sourire. Il ne tendit pas la main. Lui au moins était franc. Il avouait ce qu'il pensait. Il ne prit pas de gants :

— Parker me confie vos vies. Ce n'est pas une rigolade. Dites-vous bien que nous n'allons pas en touristes sur T.S.7. Je vous accepte à bord parce que j'y suis contraint. J'aurais préféré partir seul avec Mozar. Enfin, c'est comme ça. J'espère que nous ferons quand même bon ménage.

Il se tourna plus spécialement vers Maria :

— Je... euh... j'ai des expressions assez dures, parfois déplaisantes. On ne refait pas un caractère. Si j'ai accepté cette mission, ce n'est pas pour retrouver votre frère, ou votre belle-sœur.

Les traits de Chaddle se durcirent. Il avait reçu comme une douche glacée sur la tête. Il était plus petit que le capitaine mais il le regarda

en face, sans broncher. Il serra ses poings, la poitrine gonflée :

— Je vous prie, Sommy, de...

— Laissez, Jim ! coupa Maria, posant sa main sur le bras du médecin. J'excuse le capitaine pour son langage un peu rude. Je suppose qu'il a des motifs.

Sommy sourit, gouailleur. Ses yeux vifs, noirs, se plantèrent dans ceux de la jeune fille. Celle-ci y lut-elle l'ombre d'un remerciement ?

— Je ne vous apprendrai rien, mademoiselle Purner, en vous disant que je n'aime pas les savants. Tout ce qui touche à la science m'ennuie. Je n'ai pas une tête à écouter leurs sornettes. Alors je les évite le plus possible et, lorsque je les côtoie, c'est que je ne peux faire autrement.

— C'est net, sans ambiguïté, grommela Chaddle. Notre présence vous déplaît.

— Je vous supporterai, rectifia le pilote. D'abord par convention, puis par respect. Ensuite parce qu'un toubib est le seul « scientifique » que j'estime utile dans la société. Vous avez de la chance, docteur. Quant à mademoiselle Purner... C'est une femme. J'aurais mauvaise grâce à la rebuter.

Il donna des ordres à Mozer. Ce dernier s'occupa des préparatifs du départ. Puis Sommy poursuivit :

— J'assume donc votre protection et croyez que je prendrai mon rôle très au sérieux. Je vous demande de m'obéir, car, à bord, je commande. Je n'entends pas que vous agissiez à votre guise, sinon j'aurai vite fait de vous laisser tomber. J'ai horreur des gens qui mettent des bâtons dans les roues ! N'oubliez pas. Nous n'allons pas sur T.S.7 en mission scientifique. En conséquence, vous devenez mes auxiliaires. Si vous n'acceptez pas mes conditions, vous pouvez encore débarquer. Nous ne partons que dans un quart d'heure. Le temps que les réacteurs chauffent. Chaddle haussa les épaules :

— Nous serons encore là, lorsque les réacteurs auront suffisamment chauffé !

— Bien ! dit Sommy sèchement. Je pars, avec l'intention de revenir. Je vais au secours de Thomas, mon copain. Quand je l'aurai découvert...

Mozer annonça que tout était paré pour le départ. Les quatre passagers endossèrent alors leurs combinaisons anti-g et s'allongèrent sur les sièges spéciaux. De la tour de contrôle, ils perçurent les derniers ordres avant l'envol. Les réacteurs crachaient. Divers écrans montraient la base. Dans son bureau, Parker devait suivre avec anxiété les derniers préparatifs.

Puis la nef bondit dans l'espace. Elle grimpa à une allure vertigineuse dans l'atmosphère saturée de gaz carbonique. Enfin elle plongeait dans la quatrième dimension. Dès lors, le temps s'abolit.

— Nous sommes sortis de l'hyperespace, annonça Mozer en désignant les divers écrans panoramiques.

Les images montraient en effet des gerbes d'étoiles, des traînées de poussière lumineuse dans un ciel noir. Dans ce chaos de soleils, un astre émergeait, plus scintillant que les autres, énorme œil de cyclope ouvert dans le gigantesque cosmos.

— Rigel ! précisa Sommy. L'étoile la plus proche de nous.

La nef plongea vers un autre système solaire dont l'astre central était aussi blanc que du métal en fusion. Un blanc presque bleuté. Un cortège de dix planètes apparut. Dans la dimension normale, le temps reprenait son droit. Les organismes subissaient sa lente usure.

Sommy tendit la main vers la septième planète :

— Voilà où Thomas s'est perdu, inexplicablement.

Il ne commenta pas davantage l'événement. Il resta muet, attentif à la conduite du véhicule spatial. Il mit ce dernier en orbite autour de T.S.7, ainsi nommée dans la nomenclature céleste.

— T.S.7, ce n'est qu'un matricule, remarqua Maria Purner. Je suppose qu'on l'appelle autrement.

— Oui, Miras, grogna Sommy, l'œil fixé à un écran de contrôle.

— Pourquoi Miras ?

— À cause du premier pionnier qui l'a découverte.

La biologiste esquissa un sourire en coin :

— N'existe-t-il pas une planète Sommy, dans l'univers ?

Le capitaine haussa les épaules. Il se retourna vers la jeune fille et la toisa. Il se demandait si Maria Purner se moquait de lui, ou si elle se montrait admirative. Il resta dans le doute.

— C'est possible. Sur les cartes, les gars de la topographie ne la mentionnent pas. Ils préfèrent les matricules. Les noms des pionniers ne passent jamais à la postérité. Alors, pourquoi parler de la planète Sommy ? Elle doit orbiter à vingt années de lumière de Rigel. Ce n'est qu'un monstrueux bloc de lave refroidie. Je n'ai pas eu de veine quand j'ai découvert ça. Je rêvais d'une planète accueillante...

Sommy se tut, brusquement. Il sentait qu'il se confiait. Or, ses souvenirs lui appartenaient. Il ne les divulguait pas facilement. Des souvenirs de pionnier, ça ne se racontait qu'aux copains, comme Thomas. Pas à des filles dont le cerveau était rempli de microscopes ou d'éprouvettes. Elles ne comprendraient pas !

— Voilà ! dit-il. J'ai mis la fusée en orbite. Je vais réduire progressivement l'altitude. Ne vous gênez pas pour regarder.

L'invite s'adressait aussi bien à Maria Purner qu'à Chaddle. Miras surgit d'une enveloppe de brume. Les deux continents se détachèrent,

séparés par un immense océan.

Au terme de la troisième révolution, Chaddle se caressa le menton, perplexe :

— Deux continents, pas un de plus. Quelques îles clairsemées. Des montagnes boisées, dans chacun des hémisphères. Et puis de la végétation, partout. Pas le moindre désert. Une végétation luxuriante, bien différente sur chaque continent.

— Oui, c'est curieux, nota la biologiste. Les deux continents se situent chacun dans un hémisphère différent. L'océan occupe la zone équatoriale. Il ne faut donc pas s'étonner de la diversité végétale. Que donnent les tests ?

Chaddle interrogea du regard des appareils de mesure.

— L'hémisphère nord est tempéré. Le sud est beaucoup plus chaud. On note une moyenne de trente-deux degrés pour le nord et de quarante-cinq pour le sud. Au soleil, c'est donc supportable.

Le cosmonef attaquait sa onzième révolution quand Sommy déclara :

— J'ai déniché un coin pour se poser. Un plateau rocheux, dans la zone montagneuse de l'hémisphère sud. Les endroits dégagés se cherchent. Or, il faut que la fusée se voie de loin. Thomas aurait dû agir ainsi. Son attitude ne s'explique pas. Pourquoi a-t-il camouflé son cosmonef ?

Maria Purner observa Sommy. Il était impassible et on ne devinait pas sa pensée. Le souci d'assurer sa sécurité l'absorbait. Mais de son visage fermé, rien d'autre ne transpirait.

— Ça vous ennuie de vous poser, capitaine ? Je sais que vous détestez T.S.7.

— Ça m'ennuie de rechercher Thomas sur une planète où la végétation recouvre tout comme une lèpre ! rectifia le pilote. Les arbres, les plantes, c'est une saleté. Même en aéro-bulle, ce ne sera pas marrant. Des difficultés, vous en trouverez. Et quand je pense que Thomas est venu ici pour...

Il se heurta au regard de Chaddle et se tut. Il grommela d'inintelligibles paroles mais on sentait qu'il ne portait pas Purner, ni sa femme, dans son cœur.

Lentement, grâce à ses rétrofusées, l'astronef descendit vers le sol. Vers l'hallucinant mystère et la prodigieuse aventure.

CHAPITRE III

Chaddle huma l'air. Il lui trouva une drôle d'odeur qui ressemblait à du soufre. Il grimaça. Maria Purner sourit :

— Respirez tranquillement, Jim. Cette odeur soufrée provient d'un gaz, le sulphium. Nous en avons étudié les effets sur l'organisme. Ils sont nuls. Rassurez-vous. Ni l'oxygène, ni l'hydrogène, ni l'azote protecteur, ne font défaut. Les bio-tests vous le confirmeront.

— J'ai consulté les bio-tests. Mais Sommy voudra-t-il se passer de scaphandre ? Il prétend que Miras reçoit trop de radiations cosmiques.

À ce moment, le capitaine parut au sommet de l'échelle. Il descendit les degrés et se retrouva auprès de Chaddle et de Maria Purner. Son visage impénétrable fixa la biologiste.

— Ça vous étonne que je n'endosse pas de scaphandre protecteur ? On en porte tous, ou personne. Si j'étais le seul, j'aurais les oreilles farcies de sarcasmes à la fin de la journée. Ne croyez pas que je nourris un complexe en prétextant que T.S.7 reçoit des radiations trop fortes. Je sais encore lire des appareils scientifiques !

— Je n'en disconviens pas, assura la jeune fille. Miras reçoit effectivement une dose de rayons cosmiques légèrement supérieure à celle de la Terre. La radio-activité y est aussi plus importante. Mais la marge de sécurité reste suffisante. Les voyages dans l'espace ont montré que l'homme supportait sans danger des doses de radiations que, jadis, on affirmait mortelles ! A-t-on enregistré des mutations en série ?

— Non, reconnut Sommy. Quelques cas isolés, seulement.

— Ces cas ont tous été expliqués. Il s'agissait de sujets ayant absorbé trop de radiations au cours de leur existence, et travaillant dans des centres atomiques expérimentaux. Les diverses manipulations auxquelles ils se sont livrés, les longues expositions près des sources de radiation, souvent dans des conditions de négligence audacieuse, l'absence de précautions, sont autant de causes qu'il ne faut pas généraliser. Après ça, capitaine, si vous désirez un scaphandre anti-R sur Miras, vous en avez la possibilité. Croyez-le bien, nous n'essaierons pas de vous convaincre.

— N'en parlons plus, voulez-vous ? grommela Sommy. J'ai accepté les risques, en venant ici. Les radiations me gêneront beaucoup moins que cette sale végétation.

Le cosmonef s'était posé sur une sorte d'éperon rocheux, dont la musculature granitique couronnait une montagne de deux mille mètres. De grands arbres escaladaient les pentes. Ils possédaient des feuillages diversement colorés, suivant le moment de la journée, suivant aussi la saison. Le matin, par exemple, la végétation présentait

un aspect d'un vert pâle, tendre. Le soir, il était vert foncé. On notait aussi des teints bleutés, cuivrés, alternant avec le vert. Il s'agissait d'étranges plantes, de fleurs, d'arbrisseaux. Le premier, Georges Purner avait osé s'attaquer à ce gigantesque jardin.

Sommy et ses compagnons observaient la mer végétale abrutie sous les rayons presque blancs d'un soleil deux fois plus gros que celui éclairant la Terre. Ils hésitaient à s'élancer dans ce fouillis.

Chaddle hocha la tête :

— À mon avis, la première des choses à tenter serait des appels radio.

— Mozer s'en occupe, répondit le capitaine un peu sèchement.

— Ah ! bon, bredouilla le médecin.

— Je vous préviens immédiatement, docteur, que je n'aime pas les conseils. Parker m'a donné carte blanche.

— D'accord, riposta Maria Purner. Mais nous ne voudrions pas jouer les inutiles. Ou alors, il fallait venir seul.

— C'était mon intention. Parker en a décidé autrement.

Ils rejoignirent Mozer qui, casque sur la tête, assis devant un microphone, lançait d'incessants appels :

— Allô ! Thomas ? Allô ! Purner ? Si vous m'entendez, répondez !

Las, Mozer rejeta son micro au loin, quitta son casque d'écoute, et essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Il observa, navré, les visages de ses compagnons.

— J'appelle sans arrêt depuis une demi-heure. Or la portée de l'émetteur englobe la totalité de T.S.7. Si Thomas, Candel, Purner et sa femme nous entendaient, n'importe où qu'ils soient, ils répondraient. Ne croyez-vous pas qu'ils sont foutus ?

Chaddle fronça les sourcils et regarda sévèrement le lieutenant de Sommy :

— Je vous en prie, Mozer. Nous sommes ici en expédition de secours. Non pas en service funèbre.

Mozer esquissa une magnifique grimace. Comme Sommy, il se montrait volontiers dur. Sa franchise ressemblait à des banderilles. Elle blessait le plus souvent.

Maria Purner retint ses larmes. Mozer devina qu'il avait fait une gaffe, mais il ne savait pas s'excuser. Il se retira. Chaddle s'empressa auprès de la biologiste :

— Ne perdez pas courage. Maria. Nous arrivons à peine.

Sommy soupira :

— Ne pleurnichez pas. Ça ne sert strictement à rien. Les femmes se ressemblent toutes par leur sensibilité. Avec elles, on ne fait jamais rien de bon. N'augmentez pas mon regret de vous avoir emmenée.

Il toussa. Puis :

— Nous sortons l'aéro-bulle. Une première reconnaissance

s'impose.

Avant que Chaddle ait pu répondre, le capitaine avait déjà tourné les talons et rejoint son lieutenant. Dans la coque de la nef, un gros alvéole s'ouvrit. Le panneau obturateur, abaissé, forma tremplin, à vingt mètres au-dessus du sol. L'aéro-bulle apparut, ronde, translucide, légère comme une bulle de savon, apparemment fragile. Quatre passagers y prenaient place assez confortablement. L'appareil disposait d'une autonomie de vol pratiquement illimitée, grâce à son générateur d'énergie cosmique, d'un encombrement minime.

Chaddle et Maria Purner, redescendus au pied de la fusée, levèrent la tête vers le tremplin. Ils aperçurent Sommy et Mozer qui s'installaient dans l'aéro-bulle.

— J'ai idée qu'ils n'en feront qu'à leur tête ! conclut la biologiste. On ne manie pas facilement des hommes de cette trempe. Ils nous tiennent à l'écart. Que sommes-nous venus faire, ici ?

— Bah ! Ils s'adouciront. Un jour, ils auront besoin de nous.

L'aéro-bulle s'envola sans bruit. Elle s'échappa de son alvéole avec la légèreté d'un papillon. Elle évolua quelques instants au-dessus de la nef, puis piqua sur la forêt. À travers les parois translucides, il était aisé de remarquer Sommy, aux commandes, et Mozer, à ses côtés.

Très rapidement, l'engin sphérique disparut dans la luminosité du soleil. L'absence des deux hommes pesa lourdement. Chaddle et Maria se sentirent trop seuls, soudainement. L'impression d'isolement était pénible, angoissante.

— Resteront-ils longtemps ? s'informa la jeune fille.

— Vous les regrettez déjà ? rétorqua le médecin. Tout à l'heure, vous les envoyiez au diable. Vous manquent-ils ?

— Convenez, Jim, que sans Sommy et Mozer, nous serions bien empruntés et ne saurions par quel bout commencer !

Chaddle haussa les épaules. Il n'apprécia pas particulièrement ce langage :

— Si Sommy vous entendait, Maria, il se réjouirait.

— Il n'aurait pas à se réjouir. Il sait parfaitement qu'il est l'âme de l'expédition. Je ne conteste pas ses qualités de pionnier. Je ne les ai du reste jamais contestées... Je vous avais posé une question, Jim.

— Ah ! Oui, excusez-moi... Heu... Combien resteront-ils ? Je l'ignore. Ni Sommy ni Mozer, ne m'ont mis au courant de leurs projets. Accepteront-ils seulement notre collaboration ?

Le jour déclinait quand l'aéro-bulle réapparut, moins d'une heure après son départ. Mais en ce laps de temps, il avait eu le loisir de parcourir un nombre respectable de kilomètres, car sa vitesse de pointe dépassait celle du son.

Des ombres violettes ourlaient les montagnes. Le soleil virait au bleu, la nature au vert épinard. Des stries mauves zébraient l'horizon.

Quelques nuages blancs folâtraient dans un ciel bientôt noir. Avec rapidité, comme dans les régions équatoriales, la nuit tomba.

Sommy rejoignit Chaddle et Maria Purner. Son visage restait hermétique, comme à l'ordinaire. Il portait au côté, à la ceinture, une gaine abritant un pistolet thermique. Au poignet, il avait fixé un trancepteur-radio individuel, au cas où il aurait eu besoin de quitter l'aéro-bulle. Ainsi, il aurait pu converser avec Mozer, à distance.

Sans qu'on eût besoin de le questionner, il narra :

— Ça n'a évidemment rien donné. Nous voulions seulement nous familiariser avec le vol sur T.S.7. L'atmosphère porte assez bien et nous avons effectué les quelques réglages indispensables au « Bon fonctionnement du générateur cosmique. Nous avons survolé la forêt. On n'en voit pas la fin. De la végétation, jusqu'à l'horizon. Dans l'hémisphère nord, ce serait identique. Nous n'avons repéré qu'une chose.

— Quoi donc ? demanda la biologiste, la main sur le cœur, l'espoir dans le regard.

— Un filet de fumée, vers le sud-ouest, trop éloigné pour que nous songions à le survoler avant la nuit.

— De la fumée ! jubila Chaddle. Serait-ce un indice, un signal ?

— Ça m'étonnerait. Le filet semblait trop important. Mille kilomètres au moins nous en séparaient encore. Demain, nous irons jusque là-bas.

— Pas de faille, dans la forêt ? demanda le docteur.

— Rien. Une masse végétale compacte. C'est effrayant. Il sera difficile, sinon impossible, de s'infiltrer là-dedans. La perspective de s'engloutir dans cette mer ne sourit pas et incite à la prudence. Je connais des types qui, trop sûrs d'eux, se sont perdus en Amazonie. On ne les a jamais revus. Par ici, c'est pire. Vous comprenez pourquoi T.S.7 jouit d'une mauvaise réputation ?

Il s'éloigna en grommelant. Il avait exécuté, au cours de sa reconnaissance, plusieurs relevés topographiques. Il tracerait une carte sommaire, ce qui lui permettrait de ne pas s'égarer lorsqu'il aurait un champ d'investigation plus vaste.

Il s'enferma donc avec Mozer afin d'établir l'itinéraire du lendemain. Le repas du soir, composé de pilules nutritives, serait vite expédié.

Pendant ce temps, Chaddle et Maria Purner observaient le ciel étoilé. Rigel brillait plus que les autres astres. Sans satellite, la nuit sur Miras était obscure.

Une certaine fraîcheur tombait sur les épaules. Maria Purner frissonna :

— De la fumée, Jim, évoqua-t-elle. Mon frère, ou ma belle-sœur, Thomas, ou Candel, n'auraient-ils pas allumé un feu pour signaler leur

présence ? À défaut de leurs transcepteurs individuels, muets...

— Ne vous laissez pas entraîner par un fol espoir. Maria. Votre imagination vous décevra. La fumée n'a pas forcément l'origine que vous lui attribuez. L'aéro-bulle n'a pas survolé ce point. Comment votre frère, ou ses compagnons, auraient-ils décelé l'appareil ?

Maria soupira. Elle ne trouvait d'encouragement nulle part, même chez Jim. Elle ne rencontrait qu'un lourd pessimisme.

— Nous avons choisi l'hémisphère sud, au hasard. Si les disparus se trouvaient au nord ? Y avez-vous songé ?

Chaddle haussa les épaules :

— Évidemment, le choix reste hasardeux. Nous avons une chance sur deux de tomber juste. Sommy a choisi l'hémisphère sud à cause de sa température plus élevée. Quarante-cinq au soleil, ce n'est pas tellement excessif.

Ils devisèrent encore une bonne demi-heure, supputant les chances de succès, d'échec. Puis ils gagnèrent leurs cabines. Sommy et Mozer n'étaient pas encore couchés. Le capitaine venait d'envoyer son premier message par radiotélépathie, car seules les ondes mentales étaient capables de se transmettre instantanément. Une onde ordinaire, à la vitesse de la lumière, aurait mis quatre années pour parvenir sur R.S.3. La radiotélépathie était née avec les voyages interstellaires. Le cerveau émet des ondes. Si, à l'aide d'un appareil, on augmente la puissance de ces ondes, il est possible de communiquer à distance. Cette méthode nécessitait un appareillage complexe, assez volumineux, que les techniciens n'avaient pas encore réduit au point d'en faire un instrument portatif. Mais nul doute qu'ils y parviendraient.

Le lendemain, le soleil poignait à peine au-dessus de la forêt quand Sommy et Mozer s'équipèrent. Ils revêtirent une combinaison en tissu synthétique, souple, résistante, pratique. Ils glissèrent un pistolet thermique dans leur ceinture et n'oublièrent pas une longue lame tranchante, du genre machette.

— C'est ce qu'il y a encore de mieux pour se tailler un chemin dans la végétation, dit Sommy, en désignant le sabre d'abattis.

— Et le « calcineur » ? rétorqua Mozer, tapotant l'étui de son pistolet thermique.

— Action trop localisée. Il faudrait constamment appuyer sur la détente. Gardons ça pour les mauvaises rencontres. Et puis ça peut tomber en panne. Avec la lame, rien de tel. Tu saisis l'avantage.

Ils fixèrent encore à leur poignet leur transcepteur individuel. Ils étaient prêts à partir quand Chaddle apparut dans l'alvéole où l'aéro-bulle était rivée par un puissant magnétisme.

— Ah ! docteur..., grogna Sommy. J'allais justement vous réveiller. Nous vous confions l'astronef. Ne bougez d'ici sous aucun prétexte.

Vous connaissez le maniement de la radio ?

— Oui, mais...

— O.K. Restez à l'écoute. On peut vous appeler. Ne nous attendez pas avant ce soir.

Il grimpa dans l'aéro-bulle où Mozer l'avait déjà précédé :

— On ne sait jamais. Thomas ou un autre peuvent donner de leurs nouvelles. C'est une hypothèse purement gratuite. Des fois que les radios refonctionneraient...

Il se plaça aux commandes. À travers le cockpit, il aperçut le visage pâle de Chaddle. Il haussa les épaules et grommela, à l'adresse de Mozer :

— Il ne croyait quand même pas que j'allais l'emmener !

Sommy appuya sur un bouton, libérant le magnétisme. La bulle bondit dans les airs et fila droit vers la forêt. Quand Sommy se retourna, il avait déjà perdu la nef de vue. Son machmètre marquait 0,70 M.

À cette vitesse, voisine de celle du son, les kilomètres défilèrent. Au loin, le filet de fumée, aperçu la veille, grossit. Il s'élargissait même avec une rapidité inquiétante.

— Eh bien, conclut Mozer, ce n'est plus un indice. Une cheminée pareille ne peut provenir d'un feu allumé pour attirer l'attention.

— Je n'ai jamais cru à un indice de cette sorte, souligna Sommy. Attends. On va interroger les télésondes.

Un petit écran s'éclaira devant eux. Ils eurent une vision plus rapprochée de la fumée. Ils en comprirent rapidement l'origine.

— Un volcan ! glapit le capitaine. Je savais que l'hémisphère sud était volcanique, mais lors de notre première investigation, nous n'avions pas décelé la moindre éruption. Cette fois, nous sommes gâtés !

Ils survolèrent bientôt le cratère, situé au sommet d'une colline rocailleuse où poussait quand même une végétation rabougrie. Une colonne de fumée montait de l'excavation. Des grondements annonçaient que l'éruption commençait... ou s'achevait. Des scories voltigeaient et formaient une poussière noire. Parfois, on entrevoyait des flammes sporadiques. Mais rien de spectaculaire.

— On a vu mieux que ça chez nous ! nota Sommy avec une grimace.

L'aéro-bulle évolua quelques minutes au-dessus du volcan, puis élargit ses cercles. La fumée se rabattait vers l'ouest, poussée par le vent. Sommy fonça à l'est. L'horizon se dégagait.

— Une clairière ! désigna Mozer. C'est plutôt rare, dans le coin.

— Tu l'as dit. Je vais perdre de l'altitude. Essaie un peu des appels radio.

Mozer manipula son transcepteur microscopique. Il plaça

l'émetteur à son oreille.

— Rien, dit-il, déçu. Tu crois qu'on les retrouvera dans ce fouillis ? S'ils sont là-dedans, il y a belle lurette qu'ils ne sont plus vivants. À moins d'un miracle...

La bulle rasait audacieusement la cime des arbres enchevêtrés. Soudain, Mozer saisit le bras de son compagnon :

— Eh ! Regarde.

— Je ne vois rien, avoua Sommy. Où ça ?

— Là... sur la lisière. Hop ! Ça a disparu.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

Mozer hésita. L'apparition avait duré quelques secondes. Il manquait donc de détails. Mais il ne radotait pas.

— C'était une créature, Sommy. Une drôle de créature. Je crois bien qu'elle avait une forme humaine... Oui, une tête, deux bras, deux jambes...

Le capitaine scruta la longue clairière. Il n'apercevait qu'un espace envahi d'herbe épaisse. La bulle rasait maintenant le sol.

— Tu rigoles, Mozer ! Il n'y a pas trace de civilisation sur la planète. Des primitifs ?

— Je ne sais pas. Le plus curieux, c'est que la créature était verte.

Sommy posa l'aéro-bulle non loin de l'endroit désigné par Mozer. Naturellement, il n'y avait personne.

Le capitaine stoppa les moteurs. La bulle s'immobilisa.

— Tu auras confondu avec la végétation.

— Non, affirma le lieutenant. Ça bougeait. Tu as vu des arbres ou des plantes qui bougent ?

— Cela m'étonnerait ! grogna Sommy en ouvrant le cockpit.

Il sauta sur le sol. Rapidement, Mozer le rejoignit. Tous deux s'avancèrent avec précaution vers la lisière, proche. D'une main, ils tenaient leur machette, de l'autre le pistolet thermique.

CHAPITRE IV

L'herbe qu'ils foulaient à longues enjambées semblait chargée d'électricité. Elle craquait, comme si elle était sèche. Pourtant elle était d'un beau vert tendre. Un botaniste aurait tenté d'expliquer le phénomène. Sommy, comme Mozer, s'en moquèrent. Ils le notèrent seulement.

Les deux hommes, habitués à bourlinguer sur diverses planètes, ne s'étonnaient pas facilement. Cela se comprenait. Chaque nouvel astre apportait sa moisson de surprises. Et en accumulant les phénomènes, on les acceptait avec une espèce d'air blasé.

Ils parvinrent ainsi à la lisière. Leurs regards sondèrent l'épaisse forêt. Les arbres ne dépassaient pas une dizaine de mètres de hauteur. Donc, rien de gigantesque. Certaines feuilles affectaient des formes de disques. D'autres, recroquevillées, ressemblaient à des récipients. Des gouttes d'eau suintaient un peu partout, trahissant une forte humidité. Du sol montait une odeur d'humus. Entre les troncs se glissaient des massifs de plantes, dont certaines rappelaient des essences terrestres, mais dont d'autres restaient franchement inconnues. Les couleurs les plus étranges frappaient l'œil.

Sommy et Mozer hésitèrent. Le dernier fit un pas en avant :

— Reste là, Sommy. On ne peut abandonner l'aéro-bulle. Je vais voir.

— Ne t'éloigne pas, recommanda le capitaine. Tu pourrais t'égarer. N'oublie pas que chaque plante peut être un ennemi.

Mozer plongea résolument dans la sylvie grouillante de mystère, d'incertitude. Quand il se retourna, il avait déjà perdu son camarade de vue. L'isolement l'étouffa. Il respira mal.

Il avançait dans une sorte de tunnel glauque. Il contournait des plantes suspectes. Il nota la présence d'une fleur magnifique, qui croissait un peu partout. Elle était énorme. Six gros pétales rouges constituaient une forme d'entonnoir puissamment évasé, d'où émergeait un pistil vigoureux, d'un jaune d'or, au stigmate garni de longues épines. Des étamines, plus pâles, encadraient le pistil comme une garde d'honneur. Des pores apparaissaient sur le calice, vert.

La fleur se dressait au bout d'une tige souple, longue, hérissée de courts poils noirs, fins, comme un duvet. Les feuilles avaient la forme de ventouses et couraient au ras du sol. De la terre pourrie s'exhalait une brume bleue au relent nauséabond.

Mozer s'épongea le front :

« Il fait chaud, lourd, moite, songea-t-il. L'air ne s'infiltre pas. Cette absence de ventilation fixe les odeurs. Ça sent la charogne ! »

Il sursauta, brusquement, comme si un reptile l'eût piqué. Quelque

chose frôlait sa cheville. Il regarda. Il aperçut alors une liane, pas plus grosse qu'un doigt, d'aspect cuivré, enroulée autour de sa jambe.

Il ne s'affola pas. Il secoua son pied captif. La liane résista. Bien au contraire, elle s'accrocha plus solidement. Elle émergeait sournoisement des feuilles en forme de ventouses. Elle rampait, en s'étirant. Ses reptations l'assimilaient à un animal. C'était pourtant un végétal.

Mozér, la sueur aux tempes, se trémoussa comme un diable. Il ne trouvait plus drôle la plaisanterie. Il sentait que la liane l'attirait vers la grosse fleur rouge. Un second tentacule gicla en sifflant et s'enroula autour de ses hanches.

Mozér chancela, déséquilibré par une traction brutale. Il jura, en portant la main à son « calcineur ». Il jura de plus belle. Le pistolet n'était plus dans la gaine. Il le vit à terre, se baissa vivement. Une troisième liane fut plus prompte que lui et subtilisa l'arme thermique. Celle-ci disparut à travers les feuilles-ventouses.

« Me voilà désarmé ! pensa Mozér, pris de panique. La liane, avec la dextérité d'une main, m'a ôté mon pistolet. Elle savait donc que cet objet était dangereux pour elle. Serait-elle douée d'intelligence ? »

Il s'arc-bouta. Il glissa sur la terre mouillée de rosée et roula vers les feuilles-ventouses. Il sentit les feuilles sur sa peau. Elles adhéraient à lui, le suçaient. Il éprouva un picotement sur tout le corps. Levant les yeux, il distingua la fleur rouge qui se penchait sur lui, le pistil tendu comme une langue de serpent. Était-il perdu ?

Sa machette lui avait échappé des mains au moment où il avait roulé à terre. Il se trouvait à la merci du végétal. Il s'aperçut que les feuilles sécrétaient un suc visqueux. Son épiderme s'imprégnait lentement de cette poix dans ses parties non protégées par la combinaison synthétique.

La fleur flamboyante se courbait davantage sur sa tige flexible. Sa gueule s'ouvrait démesurément, ses étamines se hérissaient. Non, elle ne pouvait engloutir sa proie, mais elle pouvait mordre, déchirer, déchiqueter.

Mozér frissonna d'épouvante. Il n'avait jamais ressenti une telle peur. Alors il hurla, longuement, désespérément, la bouche tordue, les traits défigurés. Il appela Sommy à son aide.

*
* *

John Sommy sursauta. Il perçut un cri étouffé par la végétation.
— C'est Mozér. Allons à son secours.

Il ne réfléchit pas qu'il pourrait tomber dans un traquenard. Il s'élança, rageur, inquiet, imprudent. Des branches le giflèrent au passage. Il les écarta d'un geste nerveux.

Il brandissait sa machette, prêt à tailler dans la chair végétale. Il parvint ainsi auprès du parterre de fleurs rouges, mais il n'aperçut personne. Il tendit l'oreille. Le silence pesant des sous-bois ténébreux lui répondit.

— Mozer ! appela-t-il.

Il eut l'impression que sa voix s'étouffait sous les frondaisons. Il appela plus fort, une seconde fois, une troisième. Toujours le même silence énervant. Où diable était passé Mozer ?

Il s'avança encore, la machette levée. Il contourna les fleurs. Son visage trahissait l'inquiétude.

— Mozer ! Réponds donc !

Il se retourna vivement en hurlant :

— Quoi ?

Une liane lui enserrait la cheville. Il n'hésita pas. Sa machette s'abattit vers le sol. La lame trancha le tentacule végétal. Un sang verdâtre en sortit, par spasmes. Le bout de liane tranché se tordit sur le sol.

La plante, surprise, riposta. Elle lança d'autres lianes. Il en surgit de partout. Elles sifflèrent dans l'air lourd, comme des cordes. L'une d'elles accrocha Sommy au cou, serra. Le pilote suffoqua. Des lucioles dansèrent devant ses yeux, brusquement obscurcis par un voile, prélude à l'asphyxie.

« Je ne vais quand même pas, bêtement... » songea-t-il, anxieux.

Il réunit ses forces et amena à hauteur du tentacule le canon de son « calcineur ». Il appuya sur la détente. Instantanément, le serpent cuivré noircit, coupé en deux. Le reste se résorba rapidement parmi les feuilles-ventouses.

D'un coup, Sommy respira plus librement. Il huma une large goulée d'air. Devant ses yeux, le voile s'estompa. Son sabre commença d'impressionnants moulinets. Il tomba, une fois, deux fois, dix fois, autour de lui. Il tailla dans les feuilles-ventouses. Une fleur, décapitée, chuta. Des gouttelettes vertes voltigeaient. La plante saignait par de multiples blessures.

Vivement, Sommy se baissa. D'une main preste, il ramassa un morceau de liane imprégné de suc chaud. Il lui sembla toucher du caoutchouc en train de fondre. Ses mains poissaient.

Il s'écarta de la plante dangereuse, agressive. Il appela encore Mozer, vainement. Il était impossible que le végétal eût déjà digéré son camarade. Car Sommy en était sûr : Mozer avait été assailli. Or, qu'était-il devenu ?

Le capitaine hésita à tirer sur la plante. Mozer avait peut-être roulé au milieu des feuilles et maintenant, inerte, il gisait sous le linceul vert. Sommy pouvait tout calciner. Cela ne résoudrait pas le problème de Mozer, introuvable. D'autre part, le pilote nota que ces fleurs

rouges foisonnaient dans le coin. L'une d'elles avait donc attaqué Mozer. Mais laquelle ?

Prudemment, Sommy recula. Il battit en retraite et retrouva la clairière, plus aérée. Il aperçut l'aéro-bulle et poussa un soupir de soulagement. Mais un cas de conscience se posa pour lui. Avait-il vraiment tout tenté pour sauver son compagnon ?

Il se martela le front de rage :

— Bon Dieu ! Je n'aurais jamais dû le laisser partir seul. Thomas, Candel, Purner... Ils ont dû finir comme ça, les uns après les autres. Pauvre Mozer ! Méritait-il une telle fin ?

Il contempla le morceau de liane qu'il tenait dans la main. Il y aperçut de gros pores dilatés, exsudant du suc vert. Il cracha sur le végétal :

— Saloperie ! gronda-t-il.

Dans sa rage, dans son désespoir, il aurait volontiers calciné toutes les fleurs rouges. Ce serait sa façon à lui de se venger, de venger Mozer, peut-être aussi Thomas et les autres... Mais à quoi sa rancune servirait-elle ?

Il comprit qu'il raisonnait stupidement. Il attendit encore quelques minutes, sans espoir. Mozer ne reviendrait plus. Alors, il grimpa dans l'aéro-bulle et rabaissa le cockpit. Il lança les moteurs. Sans bruit, l'engin décolla, verticalement, se balançant un moment au-dessus de la clairière qui dessinait une large cicatrice dans la forêt, puis piqua vers le volcan.

La bulle survola à nouveau le cratère fumant. À la vitesse de mach 1, elle regagna les montagnes dont le trait mauve bosselait l'horizon.

Il était exactement trois heures de l'après-midi quand l'appareil rejoignit le cosmonef. Chaddle et Maria Purner n'attendaient pas si tôt les deux pilotes. Rapidement, Sommy les mit au courant du drame.

Ils furent atterrés. Les recherches commençaient mal. Le malheur les amputait déjà d'un membre précieux, car Mozer avait l'expérience des pionniers. Sa disparition creusait brutalement un vide irremplaçable.

Très sombre, pâle, Sommy s'affala sur sa couchette, la tête dans ses mains :

— C'est ma faute ! répétait-il. Je n'aurais jamais dû...

Ce dur, ce féroce lutteur, ce caractère trempé dans de l'acier, fléchissait, se brisait. Il courait l'espace depuis plus de dix ans avec Mozer. Il se fichait de Purner, mais pas de Mozer.

Maria Purner respecta le silence dont s'entourait Sommy, volontairement. Pourtant, la détresse de cet homme qui ne l'aimait pas, l'émut. Elle posa sa main fine sur les robustes épaules du pionnier. Sa voix s'adoucit :

— Vous n'y pouviez rien, capitaine. Songez que ç'aurait pu être

vous, ou Chaddle... ou moi.

— Non, mademoiselle Purner. Je suis responsable. N'essayez pas d'atténuer ma culpabilité.

— Heu... toussa Chaddle. C'est donc vrai cette histoire de créature verte que Mozer a cru apercevoir ?

Sommy releva la tête. Une larme brillait dans ses yeux. On appelait cela de la sensibilité. Maria Purner, comme Jim, partagea la peine du capitaine.

— Je crois que Mozer a eu une hallucination. Il n'y avait pas de créature. Mais des plantes.

Le pilote fouilla la poche de sa combinaison. Il en retira le bout de liane qu'il y avait enfoui. Il jeta le débris végétal sur une tablette. Ça ressemblait à un serpent cuivré.

— Examinez cette saleté, mademoiselle Purner, conseilla Sommy. Vous êtes biologiste. C'est le moment d'exercer vos connaissances.

Chaddle et Maria se penchèrent curieusement, avec une certaine appréhension, sur la tablette. Leurs mains frôlèrent le végétal. Puis ils le palpèrent longuement. Il était froid, comme du marbre. Sommy le toucha à son tour.

Il sourcilla :

— Bizarre. Quand je l'ai mis dans ma poche, il était encore chaud. Le suc s'est refroidi. S'agirait-il d'un végétal de type sanguin ?

— Sans aller jusque-là, commenta Chaddle, il se pourrait que la sève irriguant cette plante ait des propriétés analogues à celles du plasma. L'examen microscopique nous l'apprendra. Vous permettez, Maria ?

Le médecin saisit délicatement le tronçon de liane et l'enveloppa dans son mouchoir :

— Je vais étudier ça.

Il sortit. Sommy s'allongea sur la couchette. Il alluma une cigarette et tira successivement plusieurs bouffées. Il contempla la biologiste :

— Vous n'allez pas avec Chaddle ? Pourtant, il en pince pour vous.

Maria Purner rougit. Elle haussa les épaules. Le regard de Sommy l'impressionnait.

— Vous êtes observateur. Et si je vous disais que la réciproque n'est pas vraie ?

— Vous mentiriez.

— Vous ne connaissez rien aux sentiments féminins, capitaine.

— Possible ! soupira Sommy. Moi, quand je désire une femme, je ne m'attache pas aux sentiments. Il me faut des filles faciles. Dans l'espace, on ne s'encombre pas d'une famille.

— Parce que vous n'avez encore jamais rencontré votre idéal.

— Un idéal ? Laissez-moi rire. Ça n'existe pas. Ou alors, ça ne tient pas longtemps : la durée de la lune de miel... Maintenant,

mademoiselle Purner, si vous vouliez rejoindre le toubib...

Très raide, Maria sortit, sans un mot. Sommy sourit et en oublia Mozer. Puis il s'installa confortablement. Ses paupières s'alourdirent et il s'endormit. Il rêva bêtement aux plantes à fleurs rouges.

CHAPITRE V

— Eh bien ? interrogea Maria Purner, debout derrière Chaddle.

— Regardez ! invita le médecin, cédant sa place au microscope électronique.

— Oh ! Oh ! Jim... Vous êtes tout pâle.

— Il y a de quoi. Mais je vous en prie, regardez ! insista Chaddle.

La biologiste hésita. Enfin elle s'installa devant l'instrument et opéra divers réglages. Son œil exercé fouilla dans l'infiniment petit.

Son examen se prolongea de longues minutes. Enfin, la jeune fille releva la tête :

— Il est évident que ce végétal n'a rien de commun avec les espèces terrestres. Il possède des veinules en quantité extraordinaire. On peut même affirmer que le tissu végétal s'en trouve totalement irrigué.

— Vous croyez à l'existence d'un appareil circulatoire ? C'est ce que j'ai pensé tout d'abord.

— Ma foi, Jim, vous allez un peu loin. N'importe quel limbe possède des nervures, plus ou moins apparentes. La sève circule dans tous les végétaux. Ici, les veinules apparaissent élastiques, presque comme des artérioles sous l'ondée sanguine. Il faudrait examiner plus en détail la composition de la sève. Voulez-vous prélever une goutte de suc ?

— Je m'en occupe immédiatement, dit Chaddle.

À l'aide d'un stylet extrêmement tranchant, il tailla dans la liane. Du suc apparut, verdâtre. Puis, avec une pipette, il préleva quelques gouttes de ce liquide épais. Il les déposa sur une plaquette de verre qu'il introduisit ensuite sous le microscope.

— Allez-y, Maria.

Celle-ci obéit. Elle observa la nouvelle préparation. Elle sursauta brusquement, au bout de quelques secondes.

— Par exemple ! glapit-elle. C'est curieux... très curieux. Le suc contient des hématies et des leucocytes... enfin deux sortes de globules très différents. Il n'est pas bien difficile d'imaginer l'utilité de ces globules. Les premiers véhiculent la sève nourricière. Les seconds sont les fossoyeurs, les défenseurs du végétal. Les veinules charrient également un liquide incolore, du genre plasma. Tout se passe comme pour du sang humain, ou animal. Mais ici, les hématies sont verdâtres, et les leucocytes gris.

À son tour, Chaddle examina la préparation. Quand il eut observé, il se tourna vers la biologiste :

— Vous en concluez ?

— Que ces plantes à fleurs rouges disposent d'un système

circulatoire perfectionné et que leurs tissus diffèrent des tissus végétaux habituels, du moins dans leur structure biochimique, car il est possible que la sève alimentant ces plantes soit d'une composition chimique inconnue.

À ce moment, on frappa à la porte du labo. Sans la moindre invite, Sommy entra. Il bâilla.

— Je viens de faire un somme. Ça fait du bien... Alors ?

— Alors, je ne suis pas naturaliste ! riposta Maria Purner.

Sommy sourit, puis siffla ironiquement. Il avait repris tout son aplomb, toute sa dureté d'expression. Le sommeil avait lessivé ses pensées pessimistes.

— Vous avez quand même une idée. C'est du « végétal » ?

La biologiste haussa les épaules. Elle savait que le capitaine ne comprendrait rien à ses explications. Elle simplifia :

— Du sang « vert » circule dans des veinules et irrigue les tissus. Ça vous épate, capitaine, mais c'est ainsi. Les globules rouges contiennent de la sève nutritive. Les globules blancs... euh... vous savez leur utilité.

— Bien sûr, grimaça Sommy. Vous en aviez déjà vu, des végétaux à globules ?

— Non, dit Chaddle. Il faudrait, pour se faire une idée plus précise, analyser chimiquement la sève. Mes compétences ne s'étendent pas aussi loin, mais Maria...

— Je verrai cela, coupa la jeune fille, évasive. La composition chimique du suc nourricier ne nous apportera guère d'éléments nouveaux sur le comportement physiologique de la plante.

— Et..., bredouilla le pilote, en se grattant le menton. C'est intelligent, cette saleté de fleur ?

Maria Purner éclata d'un rire nerveux :

— Nous n'en avons pas la moindre idée ! Toute substance vivante possède un embryon d'intelligence. Or, les végétaux se composent de substance vivante. Vous savez à quoi ressemblent ces plantes qui ont attaqué Mozer ?

— Non..., avoua Sommy.

— À certaines fleurs carnivores d'origine terrestre, et qui se nourrissent volontiers d'insectes, et même de petits animaux, des oiseaux, notamment. Elles possèdent des sucres digestifs extrêmement puissants. Mais la sève ne circule pas dans des globules.

Sommy prit une cigarette dans son paquet et l'alluma. Puis il regarda fixement Chaddle et Maria Purner :

— Vous savez à quoi je pense ? Eh bien ! Thomas, Candel, et les autres ont disparu comme Mozer. Ils ont été dévorés !

La biologiste se mordit les lèvres. Elle ferma ses poings et les porta à ses yeux, afin de retenir ses larmes. Un sanglot la secoua.

D'épouvantables images défilèrent dans sa tête. Sommy était une créature sans âme. Une pierre remplaçait son cœur. Il ne se rendait pas compte du mal qu'il faisait. Il ne parlait pas méchamment. Il croyait toujours s'adresser à des pionniers au caractère trempé.

— Vous êtes dur, Sommy, reprocha Chaddle, le sourcil froncé. Ça se voit. Vous n'avez aucun parent parmi les disparus.

— J'ai Thomas. C'est un copain. Mais je l'aime comme un frère.

Il comprit enfin la peine qu'occasionnait sa franchise. Il se composa un air gauche, navré. Cette attitude le rendait ridicule :

— Excusez-moi, mademoiselle Purner. Je peux me tromper. Car il existe un détail que je ne parviens pas à éclaircir : même s'ils avaient été... dévorés, nous devrions retrouver la fusée. Les fleurs rouges n'ont pu la digérer !

— Vous avez une idée ? demanda le médecin.

— Une vague idée. Thomas a posé sa nef au cœur de la sylve. Et, quand ils sont sortis, trop confiants... Je crois qu'il faudrait fouiller l'hémisphère nord, avant d'abandonner trop hâtivement.

— Quoi ? s'effraya la biologiste. Vous voulez abandonner les recherches ? Nous ne ramènerions aucune preuve tangible sur R.S.3.

— Si, assura le pilote. Des végétaux agressifs. C'est une preuve. Car pourriez-vous me dire ce qui est arrivé à Mozer ?

— Heu..., hésita Maria Purner, le regard égaré.

— Mozer a crié. Il demandait de l'aide. Il se trouvait donc en péril. J'ai moi-même failli laisser ma peau. C'est clair comme de l'eau de roche. Ce que je voulais, en venant ici, ce n'était pas tellement découvrir les disparus, vivants... ou morts. Mais leur cosmonef. C'est pour ça qu'il faudra explorer l'hémisphère nord.

Sommy tourna les talons et sortit. La jeune fille se blottit contre Chaddle. Elle leva vers lui des yeux implorants.

— Jim... Sommy ne peut abandonner ainsi. Vous le convaincrez.

— Oui, affirma Chaddle. Même s'il refuse, nous continuerons, tous les deux.

— Oh ! Jim... Je vous... j'ai confiance en vous.

— Je ne vous en demande pas davantage, Maria, pour l'instant. Croyez-moi, je suis heureux ainsi.

Elle s'échappa des bras de son compagnon. Elle se sentait émue. À mesure qu'elle vivait aux côtés de ce charmant garçon, elle lui trouvait des qualités. Sa simple camaraderie se muait-elle en une affection plus tendre ? Pour le moment, elle n'y croyait encore pas.

*

* *

C'était le lendemain. Sommy rêvassait sur un pic rocheux. De son observatoire, il dominait la gigantesque forêt qui venait mourir à ses

pieds. Sur sa gauche, à cinq cents mètres, il apercevait la nef se profilant dans le soleil.

Chaddle et Maria Purner étudiaient à nouveau le morceau de liane au labo. Sommy, un peu nerveux, prenait l'air. Assis sur un rocher, il semblait soucieux. Pouvait-il engager, dans les recherches, des collaborateurs aussi inexpérimentés que Chaddle et Maria Purner ? C'était les envoyer au suicide, comme le pauvre Mozer.

Que pouvait-on encore pour les disparus, réellement ? Pas grand-chose. Il était matériellement impossible de fouiller tous les recoins de la forêt. Cela représentait la surface d'un continent. Se contenter d'explorations aériennes ? Les premiers essais n'avaient rien donné. Il semblait donc que l'expédition de secours n'était venue sur T.S.7 que pour constater sa propre impuissance. D'autre part, la brutale disparition de Mozer expliquait, dans un sens, celle de Thomas, et de ses compagnons. Comment retrouver des cadavres... digérés ?

Sommy ne s'illusionnait pas. Si Maria Purner conservait un espoir, c'était parce que Chaddle lui soutenait le moral. Or, le docteur lui-même concevait l'inanité de leurs efforts.

Explorer le continent nord ? Cette idée tenaillait le pilote. Après quoi, il renoncerait. Il perdait son temps. Il risquait sa vie... et celle de ses deux passagers.

« J'aurais voulu retrouver la fusée de Thomas », songea-t-il.

Il sursauta brusquement. Une voix frappa son oreille, par-derrrière.

— Sommy !

Il se retourna. Il ne vit personne. Il se dressa d'un bond, hagard. Il lui semblait reconnaître ce timbre de voix. Une voix mâle, grave. Un accent du Kentucky... Mais était-ce possible ?

Il contourna un gros rocher. Alors il resta figé, bouleversé. L'angoisse serra sa gorge. Il articula, difficilement :

— Thomas !

Aucun doute, c'était Bill Thomas. Il portait sa combinaison des unités de l'espace. À sa ceinture, pendait son pistolet thermique. Il affichait un air impassible, froid. Il avait de gros traits, taillés au couteau. Des yeux d'acier, des cheveux clairsemés, un front large, un menton carré. Presque un visage de brute. Mais c'était bien Thomas !

Sommy s'approcha, la bouche privée de salive. Il ne tendit même pas la main à son collègue, parce que la stupeur le clouait.

— Qu'est-ce que tu as, Bill ?

— Tu vois, je suis vivant.

— Oui, mais... ta peau...

Thomas s'observa. Il avait l'épidémie légèrement coloré en vert. D'un vert pâle, comme celui d'une plante laissée trop longtemps à l'obscurité. Ça causait une drôle d'impression.

— Oh ! Rien de grave... Je t'expliquerai. Je suis venu te chercher.

— Me chercher ? Enfin, je te croyais mort, digéré par ces fleurs rouges. L'une d'elles m'a attaqué.

— Je sais, dit Thomas.

— Quoi ? Tu sais ?

— Oui. Tu ne comprends pas. Mon vieux, tu parais tout abruti...

— C'est que..., bredouilla Sommy.

— Ah ! Oui... Cette idée de nous croire morts te farcissait la tête. Je t'ai enfin trouvé. Car je te cherchais. Tu as posé ta nef bien en évidence.

— Mais toi... ta fusée ?

— C'est une histoire. Viens. Je vais te conduire auprès de Candel, de Purner et de sa femme. De Mozer, aussi.

Sommy reçut comme une décharge électrique.

— Mozer ?

— Oui. Il n'a pas été « digéré », comme tu le crois stupidement. Personne n'est digéré. Les « Xens » ne sont pas carnivores.

— Les « Xens » ?

— Tu les connaîtras.

— Mais Chaddle et Maria Purner ? Ils sont dans la nef.

— Laisse-les. Nous reviendrons les chercher plus tard. Je ne peux vous emmener tous à la fois.

Une certaine méfiance tortura Sommy. Il observa autour de lui. Il ne vit personne. Apparemment, Thomas était seul.

— Comment es-tu venu jusque-là ?

Thomas sourit. Il fit signe à son collègue de le suivre. Il emprunta un étroit sentier, taillé par la nature, et conduisant à une sorte de cuvette à moitié comblée de terre rougeâtre.

Sommy, piqué par la curiosité, s'attacha aux pas de son camarade. Quand il se retourna, il n'aperçut plus la nef, masquée par des rochers ventrus. Il songea à Chaddle, à Maria Purner. Était-il prudent de s'éloigner de la fusée ?

Le sentier descendait toujours en pente douce. Sommy distingua alors la cuvette... et l'aéro-bulle, posée au centre. Thomas se trouvait déjà à côté de l'appareil. Ce dernier avait dû se poser pendant que Sommy était en compagnie de Chaddle et de Maria Purner.

— Alors, Johnny, tu te décides ? brailla Bill Thomas. Tu n'as quand même pas peur de moi !

Cette dernière réflexion décida complètement Sommy. Non, il n'aurait pas peur. Il ne fallait pas qu'il eût peur, que Thomas crût en sa méfiance. C'était le moyen, le seul, de SAVOIR... De savoir des tas de choses inexplicables.

Le pilote dévala les derniers mètres. Il reconnut l'aéro-bulle du cosmonef de Thomas. Celui-ci, aux commandes, mettait les moteurs en route. La bulle fonctionnait presque silencieusement.

Sommy s'installa à côté de son collègue, qu'il croyait à jamais disparu. Il tâta son pistolet. Il saurait s'en servir, le cas échéant.

Il posa la main sur le bras de son ami. Son regard se durcit :

— Si c'était un piège, Bill ?

— Tu es libre de descendre. Je ne t'oblige pas à me suivre. Mais tu le regretterais.

— Ça va, Bill. Démarre.

La bulle bondit. Elle rasa le sol bourrelé de rochers et s'enfuit vers l'horizon, sans prendre de l'altitude. Était-ce pour échapper à d'éventuels observateurs, postés dans la fusée ?

Elle filait, à mach 1, vers le volcan.

*
* *

Las, Chaddle cessa d'appeler. Il s'était éloigné jusqu'au bord du plateau. Il avait hurlé, en tous sens, les mains en porte-voix. Personne n'avait répondu.

Il rejoignit Maria Purner, très inquiète. Il grimaça :

— Sommy a disparu.

Ils étaient sortis du labo, leur travail achevé. Ils avaient cherché le capitaine. Ils ne l'avaient pas vu dans sa cabine, ni aux abords de la nef. Il avait promis qu'il ne s'éloignerait pas, pourtant.

— L'aéro-bulle se trouve dans son alvéole, nota la jeune fille. Quant au bracelet-radio du capitaine, il est dans sa cabine. Il n'avait que son pistolet avec lui.

Chaddle resta pensif.

— Justement. Il n'avait pas son émetteur individuel. Ça prouve qu'il ne comptait pas s'éloigner. Nous attendons depuis une heure. Nous aurait-il abandonnés ?

Cette hypothèse n'avait même pas effleuré la biologiste.

— Voyons, Jim. Dans ce cas, Sommy aurait pris l'aéro-bulle. Il ne serait pas parti à pied, connaissant les dangers de la forêt.

Chaddle reconnut son erreur. Il marchait, nerveux, de long en large dans la cabine de pilotage. Il s'arrêta devant la jeune fille :

— Je crois que des dangers plus grands que nous ne soupçonnons nous environnent. Rappelez-vous que Mozer aurait aperçu une créature verdâtre. Pourquoi T.S.7 ne serait-elle pas habitée par des primitifs ? Cela expliquerait l'absence de toute trace de civilisation.

— Sommy avait son « calcineur ». Il se serait défendu.

— Il a pu être surpris, dans l'incapacité d'utiliser son arme.

La sœur de Georges Purner observa les divers écrans panoramiques qui montraient l'espace autour de la nef. Nulle silhouette ne s'y dessinait.

— Que décidez-vous, Jim ?

Le docteur hésita :

— Je suis un peu désorienté. Je crois qu'il serait préférable de rester à l'intérieur du cosmonef. Ici, nous ne risquons rien. Je sais conduire l'aéro-bulle. Sommy m'a appris, sur R.S.3. C'est de la rigolade... Il ne faut d'ailleurs rien dramatiser. Le capitaine a peut-être décelé quelque chose de suspect. Il est allé voir.

— Sans nous prévenir ?

— Bah ! Il nous savait au labo. Son souci était de nous laisser tranquilles.

Mais, à la nuit, Sommy n'était toujours pas de retour. Alors, Chaddle et Maria Purner s'inquiétèrent sérieusement.

CHAPITRE VI

Sommy se gardait bien d'interroger Thomas. Il savait que, bientôt, son collègue lui montrerait quelque chose d'extraordinaire et que, d'un seul coup, il comprendrait le mystère de T.S.7. D'autre part, Thomas restait peu loquace. Il évitait les commentaires et se bornait à de brèves explications qui ne satisfaisaient nullement la curiosité de Sommy.

L'aéro-bulle, après avoir survolé le volcan -toujours couronné de fumée, évoluait maintenant au-dessus de la vaste clairière où Sommy et Mozer s'étaient posés. Thomas réduisit l'altitude. La bulle frôla le sol, puis rebondit au sommet des arbres.

Sommy tressaillit :

— Tu connais cet endroit, Bill ?

— Oui. Nous arrivons.

— Mozer prétend qu'il a aperçu une créature verte, à forme humaine. T.S.7 serait-elle habitée ? Ou bien Mozer s'est-il trompé ?

— Mozer ne s'est pas trompé. C'est moi qu'il a aperçu.

— Toi ? s'étonna Sommy, en regardant fixement son collègue.

Il observa l'épiderme vert de son ami. Alors il comprit :

— Pourquoi n'as-tu rien tenté pour Mozer ?

— Je savais qu'il ne risquait rien. Je vous ai attirés vers les fleurs rouges, volontairement. Tu as réussi à t'échapper, Johnny.

— Tu es devenu fou, Bill ! glapit Sommy. Mais prends garde. J'ai l'intention de me défendre et de ne pas devenir vert, comme toi.

— Tu deviendras « vert », que tu le veuilles ou non ! prédit Thomas sur un drôle de ton.

La bulle rasait toujours la cime des arbres. La clairière avait disparu. Le pilote maniait l'appareil avec une extraordinaire dextérité. Puis, à un certain moment, il immobilisa le véhicule.

— C'est là ! annonça-t-il, la main tendue sous lui.

Sommy regarda. Il ne vit rien. Que des feuillages denses, impénétrables. Peut-être, en examinant mieux, les arbres possédaient-ils ici une couleur d'un vert plus marqué, plus foncé. C'était le seul point de repère.

— Tu ne vas pas te poser dans ce fouillis ?

— Si.

L'aéro-bulle, déjà, descendait lentement, très lentement, à la verticale. Elle s'enlisa dans les frondaisons, s'engloutit. Les feuilles ne gênaient pas la manœuvre. Elles étaient si denses qu'elles glissaient sur le cockpit, caressaient seulement la bulle, puis se refermaient immédiatement sur elle. Le décor ressemblait presque à un fond sous-marin.

— Je n'aurais jamais osé pénétrer là-dedans, reconnu Sommy.

— Tu vois. Les branches légères, flexibles, n'entravent pas l'atterrissage.

La bulle se posa. Le premier, Sommy sauta sur un sol mou, spongieux. Il s'enfonça légèrement. L'air distillait un relent d'humus. L'humidité suintait le long des feuilles et rendait l'atmosphère étouffante, comme dans une serre. Il faisait chaud, lourd.

Sommy regarda autour de lui. Il n'y avait personne, pas même de ces fleurs rouges, agressives. Il respira, assez soulagé. Puis il leva la tête. Les frondaisons s'étaient refermées et masquaient totalement l'aéro-bulle. Voilà pourquoi les explorations aériennes se soldaient par des échecs.

Thomas rejoignit son camarade. Il lui prit le bras :

— Viens, invita-t-il.

Il précéda Sommy, marchant à longues foulées souples sur la terre meuble. L'empreinte de ses pas marquait nettement. À un moment, il se retourna. John hésitait.

— Encore quelques mètres, Johnny. Nous arrivons chez les Xens.

— Les habitants de T.S.7 ?

— Non, tu n'y es pas du tout. Tu seras peut-être déçu, mais sûrement stupéfait.

Une sorte d'allée se profila sous les arbres. C'était plus exactement un espace débroussaillé, où apparaissait une éminence de terre ressemblant à une termitière.

Sommy s'approcha. Il nota que de nombreux orifices aéraient le monticule terreux. Il se pencha, sur l'un des trous mais il ne distingua qu'une plaque d'ombre. Il se demanda à quoi pouvait bien servir cette termitière.

— Personne n'a construit cet... édifice de terre, expliqua Thomas. Seule la nature est responsable. Mais tu verras beaucoup mieux tout à l'heure.

Ils contournèrent un arbre à tronc cuivré. Puis Thomas désigna un gros orifice qui plongeait directement dans le sol, suivant une pente fortement inclinée. Cela semblait un souterrain.

— Là encore, c'est la nature, commenta Thomas en pénétrant dans le trou.

Sommy se courba pour entrer. Ses pieds s'enfoncèrent dans la boue. Il faillit glisser sur la pente raide. Il se retint *in extremis*. Enfin, sur les talons de son compagnon, il pénétra dans l'ancre mystérieux.

Tout d'abord, il ne distingua rien. Le lieu était obscur, ténébreux. Mais un abominable relent de pourriture s'exhalait du souterrain, et irritait les narines. L'odeur était celle de l'humus en profonde décomposition.

Sommy se pinça le nez et retint sa respiration. Il suffoquait. Des

gouttes de sueur perlaient à son front. Thomas se retourna et sourit ;

— Au début, ça surprend, puis on s'habitue vite. Tu vois, on t'attend.

Alors, Sommy aperçut des ombres, Ses yeux s'habituèrent aux ténèbres. Il discerna d'abord deux silhouettes. Puis trois. Puis quatre. Il les identifia rapidement. Son cœur battait terriblement fort. Son crâne allait éclater. Était-ce possible ?

Candel, Georges Purner et Liz, sa femme, regardaient Sommy avec indulgence et commisération. Statues vivantes, animées, vêtues de leurs combinaisons habituelles, en tissu synthétique, ils accueillirent le nouveau venu avec gentillesse, la main tendue :

— Bonjour, Sommy.

Ce dernier connaissait Purner et sa femme. Sur R.S.3, il les avait vus s'embarquer dans la nef de Thomas. Purner était gros, petit, avec un visage glabre aux yeux cerclés de lunettes. Liz était mince, blonde. Elle avait aussi des lunettes.

Mais Sommy reporta vite ailleurs son attention. Mozer se cachait derrière Purner. John marcha vers lui, écarta durement le naturaliste, et braqua sa lampe électrique sur le visage de son adjoint.

— Tu es vert, toi aussi ! glapît-il dépité.

Oui, Mozer avait l'épiderme vert, comme Thomas, comme Purner, comme Liz. Sommy ignore les mains tendues vers lui. Il se recula. Il se heurta à Thomas et grommela, dégainant son « calcineur » :

— Vous ne m'aurez pas !

Mozer s'avança vers son chef. Dans son regard brillait une froide résolution :

— Allons, ne t'énerve pas. On dirait que cela te déplaît de nous revoir vivants.

Sommy braqua son pistolet sur son adjoint. Ses traits se crispèrent.

— N'approche pas davantage, Mozer. Je défendrai ma peau... Comment es-tu ici ? Je te croyais dévoré par les fleurs rouges.

— Les Xens ? Non, ils ne sont pas carnivores. Thomas te l'a peut-être expliqué. Les Xens m'ont attaqué, désarmé, maîtrisé. J'ai roulé sous leurs feuilles-ventouses. Quand tu es accouru, j'étais sous un vrai tapis de feuilles. Tu ne m'as pas vu. Mais je ne pouvais plus appeler. J'étais captif. Puis je suis venu ici. Plus exactement, Thomas est venu me chercher.

— Quel rôle jouez-vous ? marmonna Sommy. Thomas poussa son camarade vers le centre du souterrain.

— Regarde !

Sommy voyait mieux, maintenant. Ses yeux hagards trouaient les ténèbres. Le souterrain s'évasait et formait une vaste salle, assez haute pour qu'un homme pût y tenir debout. Les orifices percés dans la masse de terre située à l'extérieur, distribuaient des parcelles de

lumière, qui, comme des gouttes phosphorescentes, tachetaient le sol meuble, les parois luisantes d'humidité. Ces mêmes orifices assuraient une certaine aération, car Sommy sentait de l'air sur son visage.

Il braqua sa lampe électrique. Elle trembla dans sa main. Il crut qu'il se trouvait dans un antre de cauchemar.

Des racines émergeaient de terre. Elles étaient dénudées, blanchâtres, et ressemblaient à ces lianes dont Sommy avait pu ramener un échantillon à Chaddle et à Maria Purner. Leur grosseur n'excédait pas quelques centimètres de diamètre. Mais ce qui fascinait un observateur, c'est que les racines bougeaient !

Elles remuaient, en tous sens, semblables à des reptiles. Leurs lents mouvements avaient quelque chose d'insidieux, de perfide. Pourtant, malgré leurs efforts incessants, elles ne s'arrachaient pas de la terre et restaient captives du sol nourricier.

Sommy en compta des dizaines. Il en existait un véritable champ, une plantation. Elles garnissaient la salle souterraine et formaient un parterre blanc, mouvant, fluctuant. Leur taille atteignait une trentaine de centimètres et toutes possédaient à peu près la même dimension.

Le capitaine orienta le faisceau de sa lampe tout au fond de la caverne. Une plante s'y tapissait. Elle semblait avoir atteint sa maturité. Ses feuilles-ventouses étaient blanches. Comme étaient blanches ses grosses fleurs à six pétales, son gigantesque pistil démesuré, ses racines adventives courant au ras du sol, et qu'on prenait pour des lianes. L'absence de lumière solaire expliquait probablement cette couleur d'albinos. Mais quel rôle jouait cette plante solitaire, qui, de sa hauteur, dominait la « plantation » de jeunes pousses ?

— Je te présente Xal, expliqua Thomas. C'est un vieux Xen, un très vieux Xen. Il aurait plus de mille ans d'existence. Il s'est enraciné là, en permanence, pour veiller sur la plantation. Car les « racines » que tu vois sont de jeunes pousses, des Xens en puissance, qui grandiront, se fortifieront, deviendront adultes, et se fixeront dans un coin de la forêt, selon un processus immuable.

Sommy désigna le champ mouvant, apocalyptique. Si Maria Purner s'était trouvée là, elle aurait certainement tourné de l'œil ! Et Chaddle, condescendant, se serait penché sur elle...

— C'est donc ça, les Xens ? Comment savez-vous leur histoire ? Ces plantes parlent-elles ?

— Non, dit Thomas. Pas plus qu'elles ne sont dotées de pensée. Nous savons beaucoup de choses sur les Xens par un sortilège qui nous échappe. Peu importe. Nous savons, et c'est l'essentiel.

— Je comprends, balbutia soudain Sommy livide. Les Xens ont accaparé vos cerveaux. Voilà pourquoi vous êtes « verts ». Des globules de sève circulent dans vos veines, vos artères, et colorent

vosre sang. Ces globules ressemblent à des hématies. Les Xens possèdent un appareil circulatoire, du plasma, et même des leucocytes.

Mozer fronça les sourcils, étonné :

— Tu sais donc, Sommy ?

— Oui. Maria Purner et Chaddle ont examiné un échantillon de ces... racines cuivrées.

Au nom de sa sœur, Georges Purner tressaillit, mais il resta muet. Il semblait indifférent. À croire que son cerveau se préoccupait de tout autre chose.

Sommy se tourna vers le naturaliste :

— Oui, Purner, votre sœur se trouve sur T.S.7. C'est tout l'effet que cela vous produit ?

Purner haussa les épaules :

— Maria n'aurait jamais dû venir sur Miras. Pourquoi cette obstination ?

— Je suppose qu'elle possède encore de l'affection pour vous... N'aimeriez-vous pas la revoir ?

— Nous la reverrons, affirma le savant, énigmatique. Maintenant, Sommy, que comptez-vous faire ?

Le capitaine hésita. Il observa Thomas, barrant l'entrée du souterrain, véritable champignonnière, puis Candel, Purner, Liz, Mozer, le regard braqué sur lui, enfin Xal et les Xens. Il domina sa répugnance, sa terreur. L'humidité le glaçait. Le relent d'humus lui donnait des nausées.

— Je vais retourner auprès de Chaddle et de Maria Purner. Nous nous concerterons. Mais d'ores et déjà, je vous lance un ultimatum : si, dans une semaine, jour pour jour, vous ne vous présentez pas devant ma nef, je raserai cette termitière et tout ce qu'elle contient !

La menace ne sembla pas émouvoir Purner et ses compagnons. Ils demeurèrent impassibles. Sommy s'était adressé à des blocs de pierre. Il en eut rapidement conscience. Il espérait frapper un grand coup et provoquer une réaction salutaire des cerveaux contrôlés par les Xens.

Il s'adoucît :

— Ne soyez pas stupides. Rentrez sur R.S.3. Des toubibs vous examineront et je suis certain que vous retrouverez votre épiderme normal. Le vert, ça vous vieillit !

Thomas hocha la tête. Son regard se durcit comme de l'acier :

— Comment vas-tu regagner ta fusée, Johnny ? Sommy sentit l'ironie perler dans ces paroles.

Il hésita, ne sachant que répondre. Thomas vint à son secours :

— Deux mille kilomètres te séparent de ta nef. Viens. Je vais te reconduire.

Sommy n'en crut pas ses oreilles. Il se demanda si la manœuvre ne

dissimulait pas un piège perfide. Pourtant, si son camarade, si Candel, Mozer, les autres, avaient eu de mauvaises intentions, leur nombre leur assurait la victoire. Qu'aurait fait un homme contre cinq ? D'autant que Thomas, Candel et Mozer disposaient de « calcineurs ».

— Eh bien... euh..., bredouilla Sommy. Je vous attends dans une semaine, comme convenu. Croyez que ne plaisante pas. Supposez que vous reveniez sur R.S.3 par vos propres moyens, avec la fusée de Thomas. R.S.3 ne veut pas des Xens. Je vous garantis que je ne marche pas dans vos sales combines...

Il se heurta à l'indifférence de ses interlocuteurs et, dépité, il se tut. Il marcha vers la sortie. Thomas le laissa passer. Il quitta sans un mot la termitière et se retrouva au-dehors avec soulagement.

« Ils sont fous, complètement fous ! songea-t-il. Ils ne s'appartiennent plus. Les Xens les contrôlent. »

Il précéda Thomas à l'aéro-bulle. Son collègue le prit par le bras et l'entraîna dans la forêt :

— Un instant. J'ai à te montrer autre chose. Tu as encore cinq minutes, je suppose.

Sommy avait rengainé son « calcineur ». Il suivit son ami. Ils marchèrent ainsi une centaine de mètres. Ils parvinrent auprès d'un véritable massif de ces grosses fleurs rouges, qui avaient attaqué Mozer, puis le capitaine.

Ce dernier se recula vivement.

— N'aie crainte, dit Thomas. Voilà encore des Xens, mais adultes. Les Xens germent sous terre, à l'abri de la lumière. Puis, au bout d'une période de croissance, ils s'arrachent de la plantation, quittent Xal, et s'enracinent dans la forêt, définitivement.

Sommy frémit :

— Ces... ces racines blanches que j'ai vues, dans la termitière, émigrent donc ? Comment se déplacent-elles ?

— Par reptation. Tu as pu te rendre compte que même enracinées définitivement, elles gardent une certaine liberté de mouvement qui leur permet... certaines agressions, sans être pour autant carnivores, puisqu'elles ne digèrent pas leurs proies. Les jeunes Xens, leur croissance achevée, deviennent donc adultes. Leurs feuilles poussent. Les racines se cuivrent. Les fleurs se forment... et ne se renouvellent jamais. La même fleur dure autant que la plante, c'est-à-dire des dizaines d'années.

— Mais comment les Xens se reproduisent-ils ? Car leur longévité n'explique pas leur prolifération.

— Évidemment, expliqua Thomas. C'est Xal, l'organe ensementeur.

— Xal, le vieux Xen ?

— Oui. Périodiquement, il émet des spores. À ces moments-là, ses racines s'allongent sur le sol et les spores s'en détachent, puis germent,

dans des conditions climatiques particulières. Xal constitue l'organe reproducteur des Xens.

— Et s'il venait à disparaître ?

— Je ne sais pas. Xal ne périra peut-être jamais. On ignore comment il est parvenu à vivre à l'abri de la lumière, d'où il provient lui-même. Sans doute d'une autre génération de Xens. Sans doute, aussi, si Xal disparaissait, un autre organe reproducteur le remplacerait. Cela, Johnny, constitue le secret des Xens.

Sommy grimaça :

— J'en ai assez vu, Thomas. Tout ça est écœurant. Mais sois sans crainte, je te tirerai de là, de l'emprise de ces plantes maléfiques. Retournons à l'aéro-bulle.

Alors, Thomas changea brusquement d'attitude. Au moment où son camarade tournait le dos, il lui donna un vigoureux coup d'épaule. Sommy, surpris, déséquilibré, roula sur le sol. Aussitôt, les racines cuivrées des Xens le paralysèrent. Le malheureux se débattit en vain, en jurant. Il tenta d'atteindre son « calcineur ». Thomas avait aidé le Xen et avait subtilisé l'arme de son ami. Impassible, il assista à la fin de l'abominable combat.

L'une des fleurs rouges se courba sur sa proie humaine. Le pistil s'allongea démesurément. Sommy aperçut cet aiguillon qui cherchait à le piquer. Il ne put l'éviter. Il sentit une douloureuse piqûre au cou. Le dard armant l'extrémité du pistil s'enfonça profondément dans la chair palpitante. Une goutte de sang apparut. Le pistil monstrueux pompa de la sève. Des globules bourrés de suc verdâtre se déversèrent dans les veines de Johnny.

Puis ce dernier éprouva un délicieux engourdissement dans tout le corps. La piqûre ne lui faisait plus mal. Il ferma les yeux et s'endormit. Alors, seul, Thomas revint vers le souterrain où les jeunes Xens se développaient.

CHAPITRE VII

Maria Purner et Chaddle n'avaient pas dormi de la nuit. Ils avaient attendu, anxieux, le retour de Sommy. Maintenant, l'aube naissait.

— Il ne reviendra pas, affirma le docteur.

— Sa disparition ne s'explique pas. Je ne crois pas qu'il nous ait abandonnés. Il faut partir à sa recherche.

Chaddle ne mettait aucun empressement. Là où Mozer et le capitaine avaient échoué, réussirait-il, lui, un novice ? Néanmoins, il comprenait la nécessité de faire quelque chose. Il ne manquait ni de courage ni de volonté.

Ils montèrent dans la loge où la bulle s'encastrait. Ils ouvrirent le panneau. Ils s'équipèrent. Ils n'oublièrent pas leur radio individuelle. Le jeune médecin glissa même un « calcineur » dans sa ceinture.

Il s'installa aux commandes du véhicule. Maria monta à ses côtés. Puis la bulle s'envola dans l'espace translucide. Du sol s'exhalait une légère brume bleutée. Les montagnes, violettes, cristallines, se découpaient sur l'horizon sans nuages.

La bulle s'éloigna rapidement et, après quelques soubresauts acrobatiques, suivit une ligne de vol rectiligne.

— Ça va, Jim ?

— Oui. J'ai l'appareil en main, maintenant. Vous voyez, sa conduite est d'une simplicité enfantine.

La forêt se prélassait sous l'engin sphérique. Sa bedaine verte se chauffait au soleil naissant. Les arbres s'étiraient dans leur paresse matinale et la rosée séchait avec regret.

Chaddle restait pessimiste :

— Vous croyez retrouver Sommy ? Vous vous illusionnez, Maria.

— Sans doute, mais nous faisons notre devoir. Sans Mozer, sans le capitaine, que deviendrons-nous ? Nous sommes dans l'incapacité de rentrer sur R.S.3.

— Évidemment, reconnut le jeune docteur. Je ne sais pas piloter la nef. Mais nous pouvons envoyer des messages. Parker saura à quoi s'en tenir.

— Réservez cette solution pour le cas où nous n'en trouverions plus d'autres. Il paraît inutile d'alarmer le chef des unités spatiales. Notre situation peut s'améliorer brusquement.

— Hum ! toussa Chaddle.

— Vous n'y croyez pas, Jim ? Oh ! j'espérais que vous auriez confiance.

— Confiance en qui ? En vous ? En moi ? Non, Maria... J'avais plus confiance en Sommy qu'en moi-même. Maintenant...

Il s'aperçut qu'il broyait du noir. Or, il s'était juré d'aider Maria

Purner. Comment pouvait-il parler ainsi ? Évidemment, il écoutait sa conscience, sa raison, la logique... Il se tut soudainement. D'ailleurs, le changement de décor vint varier salutairement la conversation.

Le médecin tendit la main. Au loin, l'océan surgit dans son immensité liquide. Des crêtes d'écume couronnaient les vagues qui assaillaient les plages de sable rouge. Une bordure de dentelle garnissait la côte et la mer secouait ses muscles mouillés. Prudents, les arbres de la forêt restaient des spectateurs éloignés. Ils craignaient l'eau grondante, perfide, dont les spasmes giflaient la grève.

Un fort vent du nord assaillit la bulle. Celle-ci dansa, voltigea, secouant ses passagers. Chaddle tint ferme les commandes. Il évita ainsi d'être plaqué au sol. Les rafales hurlantes gonflaient les vagues et les poussaient vers les côtes.

— Faites demi-tour, Jim, conseilla Maria Purner. Vous n'allez pas vous hasarder sur l'océan avec cette bulle de savon !

— Certainement pas. Mais il fallait bien explorer une région... ou une autre. Partout ailleurs, c'est la forêt.

L'engin fit demi-tour. À ce moment-là, la jeune fille tendit le doigt vers la mer :

— Regardez là-bas. Qu'est-ce donc ?

Chaddle immobilisa son véhicule. Il se retourna et comprit ce qui se passait :

— Un nuage, dit-il. Un gros nuage qui s'avance vers le continent sud, poussé par le vent violent.

— Filons d'ici, Jim. Il s'agit peut-être d'une trombe d'eau. Elle arrive à toute vitesse.

Le docteur brancha la télésonde. Sur l'écran circulaire, un coin du nuage parut, en gros plan. Ce n'était pas un nuage comme les autres et les deux jeunes gens reconnurent rapidement leur erreur.

Il se composait d'une multitude de points jaunâtres, que l'on ne pouvait identifier pour l'instant. Ces points dansaient, virevoltaient, secoués par le vent, grouillaient comme des insectes. Et c'est bien à cela que songèrent Chaddle et Maria Purner.

— Un nuage d'insectes ! glapit le médecin. Il y en a des millions, peut-être des milliards. En conséquence, ce n'est pas tellement le vent qui les pousse, mais ils se déplacent par leurs propres moyens. Ce gigantesque agglomérat possède plusieurs centaines de mètres d'envergure, autant de largeur, et probablement une épaisseur considérable.

Le vent augmenta. Là-bas, le nuage s'élargit. Il perdit de son épaisseur. Chaddle hésita un moment sur la direction qu'il devait donner à la bulle pour éviter la rencontre avec les insectes. Déjà, le nuage avait franchi la côte et s'abattait sur l'engin.

Un voile jaunâtre environna l'appareil. La vision s'obscurcit. Des

milliers de points jaunes piquetèrent le cockpit, s'écrasèrent, violemment projetés par les rafales. Pendant cinq minutes, il fut impossible de distinguer le sol. Puis le nuage se dissipa. Mais le cockpit conservait des centaines d'insectes écrasés.

— J'ai eu peur... très peur, avoua la jeune fille.

— Bah ! Nous ne risquions rien. Le cockpit résiste aux chocs les plus rudes. Le mieux était de s'abstenir de bouger. Un vol sans visibilité nous aurait conduits... à l'écrasement sur la cime des arbres !

Le nuage se dispersait maintenant devant eux. À l'intérieur des terres, le vent soufflait beaucoup moins. Les insectes jaunes, apparemment minuscules, s'abattaient sur la forêt. Ils descendaient lentement, comme des grains de poussière.

— Filons à la fusée ! décida Chaddle. Nous allons examiner ça.

Ils retrouvèrent la nef, et dès que la bulle reprit sa place dans son alvéole, le jeune docteur, avec des pinces, préleva quelques-uns de ces « grains » jaunes, collés sur le cockpit.

— Eh ! s'étonna-t-il. On ne dirait pas des insectes. Maria Purner se pencha sur le ballon en verre où son compagnon avait recueilli plusieurs spécimens du monstrueux nuage. Cela ne ressemblait en effet à aucun insecte connu.

L'ensemble mesurait deux centimètres de long. Le sommet se composait d'une sorte de corolle à aigrettes, s'évasant autour d'une boule noire où se rattachaient toutes les aigrettes. Celles-ci paraissaient semblables à des fils jaunâtres, extrêmement fins, ténus, duveteux. Sous cette corolle en forme de parachute, se prolongeait une tige de deux centimètres se terminant par un renflement d'un beau jaune d'or. La projection contre le cockpit avait évidemment abîmé quelques aigrettes, mais l'examen s'avérait tout de même facile.

— On dirait un akène, souligna Chaddle, comme celui du pissenlit.

— C'est vrai, reconnut la biologiste. Ça ressemble aux aigrettes de pissenlit. Je suis certaine qu'à l'intérieur de ce renflement, à la base, existe une graine... Passez-moi un scalpel, Jim.

Ils avaient pénétré dans le labo. Maria Purner avait déposé le ballon sur une tablette violemment éclairée par une lampe à fluorescence. Avec une pince, la jeune fille saisit un akène jaune et le déposa délicatement sur une plaque de verre. Puis, à l'aide du scalpel que venait de lui passer Chaddle, elle fendilla légèrement le renflement inférieur, sorte de sac membraneux protecteur.

— Voyez ! dit-elle, triomphante. C'est bien une graine !

On aurait dû un germe de blé, un peu oblong, incarnat. La graine, expulsée de sa gangue, était tombée sur la plaquette de verre.

— Vous allez me préparer du terreau et de l'engrais chimique. Je vais semer cette graine et nous verrons ce que ça donne.

— Vous croyez qu'elle germera ?

— Il n'y a aucune raison. À mon avis, ces graines viennent de l'hémisphère nord. La légèreté de leur forme en aigrette permet au vent de les véhiculer. Elles ont dû traverser l'océan.

— En telle quantité ? s'étonna Chaddle. Je veux bien admettre que le vent véhicule les graines, mais je n'en avais jamais vu un nombre aussi considérable. D'autre part, un tel ensemencement doit se produire périodiquement, lorsque les vents soufflent du nord. En conséquence, le continent sud doit porter déjà de ces plantes, issues de ces germes jaunes. Il en existe sûrement même des quantités.

— Certainement, assura la biologiste. Quand ma semence aura germé, nous pourrons alors identifier le genre de plante dont il s'agit.

— La germination peut exiger des mois, des années. Nous n'en savons rien.

— Nous procéderons par germination accélérée à l'aide des U.V. et des radiations nutritives.

Chaddle regarda pensivement les graines incarnates. Il hocha la tête :

— S'il s'agit encore de plantes agressives, comme en ont rencontré Mozer et Sommy ?

— Je vous en prie, Jim, ne soyez pas stupide. Vous voyez des monstruosité partout. Nous contrôlerons la germination et nous pourrons la stopper lorsque nous le désirerons. Votre courage faiblirait-il ?

— L'expérience nous a appris à nous méfier de la végétation de T.S.7.

— Les fleurs rouges ne constituent qu'une spécialité. D'autres spécimens existent et ils ne sont pas forcément agressifs. Ne généralisez pas.

— Ces graines viennent de l'autre hémisphère. C'est ce que je voulais dire. Elles restent inconnues.

Chaddle prépara donc du terreau auquel il mélangea de l'engrais chimique. Il en emplit un récipient. Puis il enfonça la graine incarnate. Après quoi, il plaça le tout sous un rayonnement U.V.

— Si la graine germe, expliqua Maria Purner, celles qui se sont abattues sur la forêt germeront aussi. C'est un véritable ensemencement à distance.

Deux jours plus tard, une pousse sortit de terre, dans le récipient. Deux minuscules feuilles en forme de losange, rouges, piquetées de points noirs. Chaddle et la biologiste, stupéfaits, s'aperçurent que la plante se développait avec une rapidité foudroyante, déconcertante. Les feuilles s'élargissaient, la tige poussait, formait un bourgeon. Celui-ci éclatait et formait aussitôt deux autres feuilles. Puis la croissance continuait au même rythme. Déjà, les feuilles de la base avaient une vingtaine de centimètres de largeur et la tige centrale,

unique, jaune, une cinquantaine de centimètres. Pour une graine de deux jours, c'était un record !

— Les U.V. stimulent la croissance, expliqua Maria Purner, de même que les radiations nutritives baignant le récipient.

— Je veux bien le croire, soupira Chaddle. Mais si nous n'y mettons pas un terme, cette plante prendra d'inquiétantes proportions.

À l'aide d'une puissante loupe, la biologiste examinait le limbe des feuilles. Il était percé de minuscules pores, exactement à chaque point noir. Mais là ne résidait pas l'intérêt.

— C'est bizarre, remarqua Maria, curieux, extrêmement curieux...

— Quoi donc ?

— Observez les pores à la loupe. Ils exsudent une gouttelette bleutée. La goutte, entraînée par son propre poids, roule sur le limbe et tombe sur le sol. Aussitôt, une autre goutte se reforme. On dirait que la feuille « pleure ».

— De la sève ? demanda Chaddle, en recueillant l'une de ces gouttelettes sur l'extrémité de son index.

Mais, aussitôt, il poussa un hurlement de douleur. Il grimaça. Il montrait ses dents dans un rictus. Il secoua violemment sa main.

— Que vous arrive-t-il, Jim ?

— Ça me brûle terriblement, à l'extrémité de mon index, comme une flamme, ou comme une goutte d'acide... Il faut faire quelque chose, je vous en prie !

— Vous souffrez tellement ?

— C'est à peine supportable. Ça me ronge. Apportez ce qu'il faut pour guérir les brûlures,

La jeune fille, un peu affolée, tendit son mouchoir à son compagnon :

— Tenez, essuyez-vous, et tâchez de ne pas étendre votre plaie.

Le médecin enveloppa son doigt blessé dans le mouchoir. Il éprouva un certain soulagement immédiat. Le tissu buvait le liquide bleuté émis par les pores de la plante. Puis Chaddle examina son index. Il était rouge, enflammé, luisant. Une cloque se formait, et il diagnostiqua une brûlure du second degré. Quand il songea qu'une seule goutte provoquait une telle souffrance, que serait-ce si, par mégarde, il avait saisi l'une des feuilles à poignée ? Il s'imagina, plongé dans ce suc caustique. Il frémit. Quelle fin horrible, quel supplice !

Maria accourait, portant un nécessaire à pharmacie. Elle ouvrit la boîte :

— Essayez le NS-17, indiqua Chaddle. Ça peut réussir.

Maria sortit le tube indiqué. Elle pressa un peu de son contenu – le NS-17 était une pâte rosée – sur un morceau de gaze, et appliqua le pansement sur le doigt brûlé de son camarade. Le baume produisit

heureusement l'effet adoucissant espéré. La douleur s'atténua. Un sourire revint sur le visage de Jim.

— Ça va mieux, mais à un moment, c'était franchement insupportable. J'en aurai pour plusieurs jours avant que le NS-17 régénère les tissus brûlés. Fixez le pansement avec du lasticplast... Là, c'est parfait. Vous vous doublez d'une excellente infirmière. Maria.

— Bah ! J'ai mon brevet de secouriste, d'ailleurs obligatoire pour tout le personnel des bases cosmiques. Il faudra examiner sérieusement le suc de cette plante.

Chaddle déplia le mouchoir que lui avait prêté la biologiste. Il était troué en trois endroits différents. Trois trous de la grosseur d'une tête d'épingle mais que le médecin observa avec épouvante. Des gouttes de sueur apparurent à son front :

— Le suc a cuit votre mouchoir. Il est donc caustique, comme un acide. Sa manipulation s'avère dangereuse. Or ces plantes venues de l'hémisphère nord exsudent une grande quantité de ce suc...

— Jim ! interrompit soudain la jeune fille, très pâle. Regardez !

Chaddle porta son regard dans la direction indiquée. Il vit la plante à tige jaune. Elle avait maintenant plus d'un mètre de hauteur et elle continuait de croître à un rythme infernal. Elle atteignait presque les lampes à ultra-violets installées au-dessus du végétal. D'autres bourgeons se formaient. Les feuilles se gonflaient de chaque côté de la tige rigide, s'épanouissaient, débordaient du récipient. Des perles bleutées s'égouttaient sur la tablette, sur le sol. Là où les gouttes tombaient, elles formaient un trou. Le sol, la table, étaient piquetés. Chaddle devint livide :

— Cette saleté corrompt tout, même les métaux, Si nous laissons ce végétal poursuivre sa croissance – et nul ne sait où elle s'arrêtera ! –, il envahira la fusée. L'acide bleu se répandra partout.

— Éteignez les lampes à U.V. ! hurla Maria Purner.

— Nous ne pouvons approcher des contacteurs ! Voyez. Le suc forme des flaques sur le sol. Plus le végétal produit de feuilles, plus il libère de suc. Songez qu'il atteindra peut-être des dizaines de mètres de haut. Or, si nous mettons les pieds dans l'une de ces flaques, les brûlures s'étendront et le NS-17, qui n'a qu'un pouvoir local, ne pourra plus rien.

Le monstrueux végétal saignant frôlait maintenant le plafond du labo. Devant cet obstacle, il n'en poursuivait pas moins sa prolifération. Il se courba, poussant horizontalement. Sans cesse, de nouveaux bourgeons engendraient des feuilles rouges à points noirs. Le suc tombait comme une pluie régulière, éclaboussant le sol.

Chaddle et Maria Purner s'étaient reculés au fond de la pièce. Livides, ils observaient, impuissants, la terrifiante invasion. Ils étaient cloués dans le labo car la seule issue possible, la porte, était attaquée

par la plante pleureuse d'acide. Une nappe de suc se glissait par-dessous le battant, envahissant le couloir voisin.

La jeune fille, réfugiée dans les bras de son compagnon, se sentit perdue. Son corps tremblait d'épouvante.

— C'est fini, Jim, fini ! sanglota-t-elle. Par ma faute. J'ai voulu semer cette graine. Je ne savais pas qu'il s'agissait d'une graine de mort, Sur cette maudite planète, n'existe-t-il que des végétaux monstrueux ?

Terrorisés, les deux jeunes gens blottis, virent la tige jaune qui, accrochée au mur par de minuscules ventouses, courant au-dessus de la porte, s'avavançait maintenant vers eux, irrémédiablement.

CHAPITRE VIII

Sommy avait l'épiderme vert. Il s'en rendait parfaitement compte. Assis contre un tronc d'arbre, près de la plantation des Xens, il méditait sur sa situation.

Purner le rejoignit.

— À quoi pensez-vous, Sommy ?

— C'est bizarre. Je connais parfaitement l'histoire des Xens, mais j'ignore où Thomas a planqué sa fusée.

— Dans un coin de la forêt. Je crois qu'il est le seul, avec Candel, à connaître cet endroit.

— Comment les Xens se sont-ils emparés de vous, Purner ?

— En arrivant sur T.S.7, Thomas s'est posé, lui aussi, dans les montagnes, loin de la forêt. J'étais venu, vous ne l'ignorez pas, pour examiner la végétation de cette planète. Protégés par Thomas et Candel, Liz et moi parcourions la sylve, à la recherche d'échantillons intéressants. Les Xens nous assaillirent, l'un après l'autre. Nous nous retrouvâmes ici, auprès de cette plantation veillée par Xal. Puis Thomas camoufla sa nef, afin de la soustraire à d'éventuels observateurs.

Sommy se dressa. Il parut grand, immense. Il s'étira, en bâillant :

— Quand s'occupe-t-on de Chaddle et de votre sœur ?

— Vous êtes pressé ? s'étonna le naturaliste. Ils ne nous gênent guère. Tôt ou tard, ils viendront ici, et les Xens les « cueilleront ».

— Vous oubliez qu'ils peuvent alerter la base de R.S.3 par radiotélépathie et, de ce fait, demander une autre expédition de secours.

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à cela. Mais croyez-vous que Parker sacrifiera un troisième équipage ?

Sommy fut dispensé de répondre car les frondaisons remuèrent vivement au-dessus de sa tête. Les feuilles s'agitaient. Un léger sifflement accompagnait le phénomène et l'aéro-bulle glissa vers la terre.

L'engin se posa. Thomas sortit du cockpit. Il affichait un visage grave, annonciateur de mauvaises nouvelles.

— J'ai décelé un nuage de Rovas, en provenance du nord. Le nuage a franchi l'océan et s'est abattu sur le continent sud. Les germes se sont dispersés. Vous touchez du doigt la gravité du problème.

Purner et Sommy approuvèrent. Les Xens, en leur inoculant leur sève verte, leur avaient aussi communiqué leurs pensées. Ce que pensaient les Xens, les Terriens le connaissaient instantanément. Et les fleurs rouges savaient beaucoup de choses sur les Rovas.

Les Rovas habitaient l'hémisphère nord, de l'autre côté de l'océan.

Ils vivaient en groupes nombreux, en véritables colonies. Ils se multipliaient par graines et plusieurs fois déjà, profitant des vents favorables, ils avaient tenté l'invasion du continent sud. Fort heureusement, bien peu de germes avaient réussi à traverser la mer. La plupart étaient tombés à l'eau et s'étaient noyés. Les survivants ayant atteint les côtes avaient bien germé, mais ils avaient été immédiatement attaqués par des Xens venus d'une plantation proche, puis décimés.

Au contact des Rovas, les Xens sécrétaient un puissant antiacide qui neutralisait les propriétés caustiques du suc bleu. Les racines s'ingéniaient donc à déterrer leurs ennemis, qui, privés des ressources du sol nourricier, séchaient et mouraient. Jusqu'à présent, les Xens étaient toujours parvenus à stopper l'invasion des Rovas.

Thomas annonça la nouvelle à ses camarades. Chacun eut rapidement conscience de la gravité de la situation.

— Dans moins d'une semaine, expliqua Purner, les Rovas germeront et sortiront de terre. Ils croîtront avec rapidité, grâce à la température plus clémente de l'hémisphère sud. Leurs rameaux s'allongeront démesurément et sèmeront la mort autour d'eux. Leur suc acide brûlera la forêt, les plantes. Autour d'eux, le désert naîtra, car les Rovas vivent dans les déserts du Nord.

— Les Xens riposteront ! assura Candel. Comme ils ont riposté lors des autres invasions.

— Cette fois, intervint Thomas, j'ai vu le nuage. Il comptait certainement des millions de graines-parachutes, sinon des milliards. De mémoire de Xen on n'avait assisté à un tel débarquement. À n'en pas douter, les Rovas triompheront, grâce à leur nombre.

Les visages s'assombrirent. Les Terriens comprirent le péril qu'ils couraient eux-mêmes. Le continent sud risquait de devenir un désert !

— Nous sommes les alliés des Xens ! déclara Purner avec vigueur. Nous les aiderons.

— D'accord, approuva Thomas. Nos « calcineurs » seront des armes efficaces. Mais nous ne pourrons être partout à la fois. Nous serons probablement pris de vitesse.

— Ne pouvons-nous étouffer l'invasion dans l'œuf ? demanda Liz.

— Impossible, répondit Sommy. Les graines maudites mesurent à peine deux centimètres de long. Tombées au milieu de la forêt, elles restent invisibles. Infiltrées entre les arbres, douées de contractions, elles gagneront le sol, s'y déposeront, et germeront en huit jours. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous les apercevrons et que nous mesurerons l'ampleur de leur invasion. Mais ne sera-t-il déjà pas trop tard ? Qu'en pense le vieux Xal ?

Chacun tendit son esprit. Les Xens ne parlaient pas. Ils ne possédaient aucun langage. On se demandait même s'ils étaient

réellement intelligents. Par contre, ils « pensaient », comme des créatures à cerveau, et cette pensée se transmettait instantanément. C'était de la télépathie, tout simplement.

Xal « pensait » donc qu'il faudrait mobiliser toutes les forces disponibles pour lutter contre les Rovas. Ces derniers avaient toujours suscité chez le vieux Xen une inquiétude extrême. Les chaudes alertes de jadis restaient des avertissements sérieux et Xal craignait toujours une invasion plus importante. D'où la nécessité impérative, absolue, de s'entourer d'alliés précieux. Les Xens avaient compris que les Terriens pouvaient être ces alliés.

Sommy se gratta le menton :

— Chaddle et Maria Purner risquent d'être attaqués par les Rovas. Peut-on les abandonner à leur sort ?

— Ils se défendront, rétorqua Thomas. D'ailleurs, les montagnes ne représentent pas l'objectif des Rovas. Un autre danger s'impose, et il nous concerne directement. Le suc bleu ronge tout, même les métaux les plus durs. Ma nef n'y résistera pas. Or elle se trouve peut-être menacée. Candel, il faut organiser la défense de la fusée.

Candel se figea au garde-à-vous :

— Je suis à tes ordres, Thomas.

— O.K. Quant à toi, Sommy, je pense que tu devrais venir avec nous. Tu ramèneras la bulle, ainsi que des « calcineurs » pour Purner et sa femme.

— Oui, approuva John. Il serait préférable que tout le monde soit armé.

Thomas, Candel et Sommy montèrent dans l'engin sphérique. Celui-ci décolla et sortit lentement des frondaisons. Puis il émergea au-dessus des arbres, se balança un instant comme pour s'orienter, et fila vers le sud.

Il parcourut environ deux cents kilomètres. Dans cette région, les arbres atteignaient une centaine de mètres de hauteur. On aurait dit des séquoias.

Thomas désigna le sol :

— C'est là que j'ai posé ma nef.

La bulle disparut dans les épais feuillages. Elle se retrouva sur le même sol mou, spongieux, qui caractérisait l'hémisphère sud. Quelques mètres encore, à pied, et la fusée apparut sur un entablement rocailleux. Mais les frondaisons masquaient le véhicule.

— Tu as bien choisi l'endroit, reconnut Sommy. Le sol est plus dur qu'ailleurs, plus ferme.

— Oui, expliqua Thomas. Je ne me suis pas engagé à la légère. Xal m'a indiqué ce lieu. Je savais y découvrir des arbres assez grands, et un terrain capable de supporter le poids de la nef. Je ne tenais pas à m'enliser.

Sommy inspectait soigneusement les environs :

— Je n'aperçois aucune graine-parachute. La région a peut-être été épargnée.

— Si des germes de Rovas sont tombés ici, Johnny, seul un hasard pourrait te mettre en leur présence. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin. De toute manière, je compte défendre mon cosmonef contre les envahisseurs du Nord.

— Tu t'acharnes bien à protéger ta fusée. Voudrais-tu retourner sur R.S.3 ?

Thomas lança un regard décontenancé à son camarade. Son visage exprima un vif étonnement :

— Voyons, tu sais bien pour quels motifs je tiens à soustraire la nef aux Rovas !

— Oui, je l'ai appris en même temps que bien d'autres choses, alors que mon sang véhicule des globules verts.

Candel avait pénétré dans la fusée. Il revenait avec deux « calcineurs » qu'il tendit à Sommy.

— Tenez, pour Purner et sa femme. Ils en auront certainement besoin.

Sommy prit les pistolets thermiques. Il allait repartir vers la bulle quand Thomas le retint par le bras :

— Tu n'as pas ta radio individuelle ? C'est dommage. Nous aurions pu nous tenir en relation. Deux cents kilomètres vont nous séparer. Attends, je vais te donner celle de Purner. Il ne la portait pas quand les Xens nous ont assaillis.

John haussa les épaules, en observant son poignet nu :

— Nous communiquerons par télépathie. Les Xens nous ont fourni ce moyen.

— Tu sais, franchement, je préfère la radio. J'ai essayé avec Candel. Ça ne marche pas. Il faut croire que nous pouvons seulement communiquer avec les Xens et vice versa. Mais entre nous... Essaie donc.

Sommy pensa intensément à quelque chose. Toute son attention se concentra sur son camarade. Ce dernier secoua négativement la tête. L'expérience n'était pas concluante.

— Tu vois. Tiens, prends ça, dit Thomas en tendant le transcepteur que Candel venait de chercher à bord.

Johnny fixa l'appareil à son poignet. Il serra les mains de ses collègues des U.S.

— Vous pourrez m'appeler si vous avez des difficultés. Bonne chance.

— Bonne chance aussi à toi, Sommy. Prends garde aux Rovas. Le suc bleu est aussi caustique que l'acide sulfurique.

— Je me méfierai.

Sommy s'éloigna. Il s'installa aux commandes de la bulle. Puis il décolla. Pensivement, Candel le regarda partir. Quand il eut disparu, il examina soigneusement le sol, cherchant des graines à aigrettes. Il en découvrit une. Il la ramassa délicatement, la déposa sur un caillou. Alors, rageur, il l'écrasa du pied...

*
* *

Une dizaine de jours passèrent. Sommy et ses compagnons restaient en état d'alerte, mais il semblait bien qu'aucun Rova ne s'était abattu à proximité de la plantation de Xal. Les Terriens occupèrent leur temps à inventorier soigneusement les alentours. Ils passèrent la forêt au peigne fin et comme ils ne découvrirent pas une seule graine à aigrette, ils en conclurent que les Xens placés sous la protection de Xal ne couraient pas de danger immédiat.

— Bien sûr, déduisit Purner, quelques germes ont pu échapper à nos investigations. Il ne nous a pas été possible de vérifier tous les recoins. Un spécimen de deux centimètres de long trouve facilement une cachette. Néanmoins, nous pouvons affirmer qu'ici, les risques d'invasion se limitent.

Mozer, jusque-là absent parmi le groupe, jaillit en trombe du souterrain et rejoignit ses compagnons qui se concentraient à l'extérieur.

— Xal a reçu un appel télépathique de la plantation Z-8. Les Rovas attaquent ! Des centaines de Rovas. Leurs rameaux progressent vers la galerie cernée. Les Xens adultes essaient de contenir les assaillants mais ceux-ci, plus nombreux, s'assureront inévitablement l'avantage.

— Qui veille sur Z-8 ? s'informa Sommy.

— Xur. C'est lui qui a lancé l'appel, répondit Mozer qui avait eu connaissance de ces nouvelles grâce à Xal.

Sommy vérifia que son « calcineur » se trouvait bien dans son étui. Puis, approchant jusqu'à l'oreille son poignet muni du transcepteur, il appela Thomas :

— Allô ! Bill ? Comment ça va de ton côté ?

— Rien à signaler pour l'instant, assura Thomas. Pourquoi appelles-tu ?

— Z-8 est attaquée par les Rovas. Je me porte au secours de Xur.

— Ah ! Les Rovas passent à l'attaque... C'est vrai, voilà dix jours qu'ils sont arrivés. Ils ont germé... Tiens-moi au courant, Johnny.

— O.K. À bientôt.

Sommy coupa la communication. Il entraîna Mozer vers l'aéro-bulle. Et, se tournant vers lui, dit :

— Où se trouve Z-8 ?

— À quatre cents kilomètres au nord du volcan.

— Presque au bord de l'océan ?

— Pas loin, dit Mozer. Xur nous conduira par la « pensée ».

Purner et Liz accompagnèrent les deux pilotes jusqu'à la bulle. Leurs visages trahissaient une grande gravité.

— Soyez prudents, recommanda Liz.

— Rassurez-vous. Il faut dégager Z-8, expliqua Sommy. Heu... Nous vous confions la garde de Z-2. Ici, les Rovas ne se manifestent pas encore. Mais la vigilance s'impose. Les plantes à suc bleu proliféreront sur place. Le vent charriera d'autres graines à aigrettes. L'ensemencement se poursuivra... jusqu'à ce que le continent sud devienne un désert. Alors, les Rovas auront triomphé. Mais nous ne le permettrons pas.

— Non, affirma Purner avec force. Je reste ici, avec Liz. Nous veillerons pendant votre absence. Comptez-vous rester longtemps à Z-8 ?

— Aussi longtemps que les circonstances le nécessiteront, c'est-à-dire tant que les Rovas menaceront la plantation de Xur... Évidemment, si Thomas ou vous vous trouviez en danger, nous n'hésiterions pas à revenir hâtivement. Espérons que votre transcepteur restera muet.

Sommy et Mozer sautèrent dans la bulle. Celle-ci se glissa verticalement entre les arbres, puis bondit vers le nord. Le sombre visage des pilotes signifiait que la victoire n'appartenait encore ni aux Terriens ni aux Xens. Les Rovas, enracinés, ne lâcheraient pas pied facilement. Ils sentaient bien que, cette fois, leur invasion avait réussi. Déjà, ils commençaient leurs terribles ravages.

CHAPITRE IX

« Accourez vite, très vite, sinon nous sommes perdus ! »

Cet appel, Sommy et Mozer le percevaient très distinctement par la pensée. Il s'imposait à eux, fortement. À n'en pas douter, le danger était très grand, pressant, à Z-8.

Sommy imprima à la bulle sa vitesse maximum. Au-dessous de l'engin, la crête des arbres défilait à une allure folle,

— Les Xens ne tiennent pas le coup ! déduisit Mozer. Les Rovas les submergent. Croyez-vous que nous pourrions tirer Xur de sa fâcheuse situation ?

Sommy haussa les épaules :

— Je l'ignore. Tout dépendra de notre promptitude. Mais j'ai déjà peur que nous n'arrivions trop tard.

Il tenta d'entrer en relation télépathique avec Z-8. En vain. Il recommença, toujours avec le même échec.

— Xur ne répond plus, conclut le capitaine. Est-ce que... ?

— Voici l'océan, annonça Mozer, tendant la main.

La mer apparut, en effet, secouée de spasmes modérés. Elle tressait toujours sa couronne de dentelle le long des plages. Le vent fatigué par des efforts récents mollissait.

La bulle tourna au-dessus de la côte.

— Xur devrait nous donner la position exacte de Z-8. Pourquoi ce silence ? s'interrogea Sommy.

— C'est sûrement là-bas ! dit Mozer, pointant son index.

Il ne se trompait pas. D'un bond, la bulle franchit la distance et évolua au-dessus de l'endroit suspect. Rovas et Xens s'affrontaient. Un titanesque combat opposait les deux végétaux. Mais il semblait que la résistance des Xens faiblissait. Les Rovas, comme une lèpre, avaient rongé la végétation aux alentours de Z-8, mettant littéralement à nu la plantation de Xur. Celle-ci apparaissait nettement, avec son éminence de terre rougeâtre. D'énormes trous cicatrisaient les frondaisons au travers desquelles on distinguait le sol. Des lambeaux de feuilles pendaient sur les arbres rongés. Des gouttes d'acide bleu perlaient sur les tiges torturées. Les monstrueux Rovas allongeaient leurs rameaux, serpents maudits venus du Nord, croissaient à un rythme infernal, rampaient hideusement en exsudant leur suc caustique. Sous leur prolifération, la nature se modifiait,

Sommy passa les commandes à son compagnon :

— On va atterrir sur Z-8. La plantation en a pris un coup. Je n'aperçois pas de Rovas s'infiltrant dans le souterrain, mais j'ai peur pour Xur. Va doucement, Mozer.

Lentement, la bulle descendit vers le sol. Sommy ouvrit le cockpit

avant même que l'engin ait touché terre. Son bras armé d'un « calcineur » jaillit. Il lança plusieurs décharges. Des Rovas, qui rampaient vers le souterrain, brûlèrent en dégageant une légère fumée âcre.

Enfin, l'appareil se posa. Les deux hommes, armés, sautèrent hors du cockpit. Ils se précipitèrent vers le souterrain et pénétrèrent à l'intérieur. Ils se heurtèrent à un mur de ténèbres... et à un curieux relent.

Sommy braqua sa lampe électrique. Il poussa une clameur de rage, de déception. Le rayon lumineux montra les jeunes Xens noircis, immobiles, raidis dans la mort instantanée. Les deux pilotes s'avancèrent au milieu de la plantation. Quand leurs chaussures heurtaient un Xen, celui-ci tombait en poussière noirâtre.

Maintenant, ils contemplaient Xur, au fond du souterrain, un Xur noir, squelettique, figé. Sommy avança la main vers les feuilles recroquevillées, couleur de papier brûlé. Les feuilles s'effritèrent au moindre contact.

— Les Rovas sont arrivés avant nous ! soupira Mozer.

— Non, ce n'est pas l'œuvre des Rovas. Les jeunes Xens et Xur, ont été calcinés, comme par un rayon thermique.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ne restons pas là, recommanda le capitaine. Il convient d'aider les Xens, adultes, qui luttent autour de Z-8.

Les hommes des unités spatiales remontèrent vivement à l'air libre. Le sol buvait le suc bleu des envahisseurs, ce qui fait que nos amis n'éprouvèrent pas trop d'inconvénient à marcher là où les Rovas étaient passés. Ils déchargèrent néanmoins leurs armes à plusieurs reprises, pour se dégager, car des plantes les serraient de près et convergeaient vers eux.

— Tu vois, dit Sommy, les jeunes Xens ont été calcinés comme avec des pistolets thermiques.

— C'est impossible. Les Rovas ne possèdent pas de pistolets !

Des tiges jaunes, aux feuilles rouges piquées de points noirs, se traînaient sur le sol à la recherche d'une proie. D'autres montaient à l'assaut des arbres déjà rongés. Les tiges s'allongeaient démesurément. À n'en pas douter, de nombreuses graines à aigrettes étaient tombées dans la région. Ce qui expliquait l'invasion.

Sommy et Mozer ne restaient pas inactifs. Leurs « calcineurs » opéraient des brèches sanglantes parmi les végétaux venus du nord. Les tiges jaunes, noircies, se résorbaient rapidement.

La forêt, autour de Z-8, devenait une immonde dentelle. On aurait dit que d'énormes chenilles avaient dévoré la végétation. Mozer s'arrêta pour contempler le triste spectacle :

— Si nous n'arrêtons pas l'invasion des Rovas, le continent sud

ressemblera à un désert. Toute vie végétale sera exclue, hormis ces saletés de plantes à suc bleu.

— Regarde, Mozer ! dit soudain Sommy, détournant l'attention de son camarade vers un autre spectacle, encore plus surprenant. C'est effrayant, effrayant !

Les deux hommes s'approchèrent. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres du lieu où des Xens adultes combattaient leurs farouches ennemis du nord. Ils observèrent, haletants, le choc des deux plantes rivales.

Les Xens sécrétaient par tous leurs pores un puissant antiacide. Leurs feuilles, leurs racines, leurs fleurs, en étaient littéralement baignées. Les premiers, les Rovas avaient attaqué, sauvagement.

Les tiges jaunes se nouaient autour des lianes cuivrées, s'amalgamaient. C'était une lutte sournoise où chacun cherchait à déterrer l'autre. Car, privés du sol nourricier, les deux antagonistes mouraient. Et ils le savaient bien. Déjà, autour du champ de bataille, des cadavres de Rovas et de Xens séchaient. La victoire appartiendrait au clan le plus nombreux.

Les Xens résistaient de toutes leurs forces. Ils luttait sans grand espoir car ils n'avaient plus rien à défendre, sinon leur territoire. Ils avaient appris la fin de Z-8, de Xur. D'autre part, sentant la victoire, les Rovas redoublaient d'ardeur.

Les muscles fibreux des adversaires, intimement mêlés, se broyaient. Un Rova, déraciné, se tordit d'agonie. Plus loin, c'était un Xen dont les racines se convulsaient. Tout cela humecté de suc bleu ou d'antiacide, d'un bruissement sourd de feuilles froissées.

— On y va ? décida Mozer.

— Allons-y. Pas de quartier pour les Rovas !

Les deux Terriens entrèrent dans la bagarre. Ils visaient les plantes à suc bleu. Leurs coups portaient juste. Ils tiraient sur les Rovas enracinés à plusieurs centaines de mètres. Leurs longs rameaux offraient des cibles parfaites. Le rayon thermique tranchait les tiges jaunes, comme un couperet. L'extrémité de la plante, privée brusquement d'apport nutritif par son unique lien avec ses racines, faiblissait rapidement, lâchait le Xen qu'elle ceinturait, et tombait sur le sol comme une feuille décrochée par le vent d'automne. Là, elle se convulsait désespérément, puis s'immobilisait.

Déjà, de nombreux Xens en difficulté, menacés d'arrachement, avaient été sauvés par les Terriens. Ceux-ci opéraient un véritable carnage dans les rangs des Rovas affolés par ce secours inattendu.

Au plus fort de la bataille, Sommy porta brusquement son poignet à son oreille. Son transcepteur grésillait. Quelqu'un appelait. Ce n'était sûrement pas un Xen.

— Allô ! Sommy ? Allô ! Sommy ?

— C'est toi, Thomas ?

— Oui. Les Rovas passent à l'attaque. Ils sont plus nombreux que nous ne le pensions. Nous sommes encerclés. Ces saletés s'accrochent aux branches des arbres, disparaissent ainsi à notre vue, puis réapparaissent, hors de portée. Elles menacent notre fusée. Nous avons décidé de fuir avec la nef. Je le regrette, car nous avons trouvé une cachette inexpugnable. Mais on ne peut risquer la fusée, le suc acide l'endommagerait sérieusement.

— Tire-toi, Bill ! conseilla Sommy. Fuis vers les montagnes. Tu seras à l'abri. Fais-moi connaître ensuite ta position. Nous te rejoindrons. Ici, Z-8 a succombé.

— Xur ?

— Oui. Xur et les jeunes Xens. À bientôt, Bill.

Johnny coupa l'émission. Il se tourna vers Mozer, attentif, qui ne savait encore pas bien ce qui se passait. Il lui expliqua. Mozer grimaça :

— Oui. Thomas et Candel ont intérêt à déguerpir. Les Rovas sonneraient-ils le glas des Xens ?

— Pas encore, mais la lutte devient âpre. Terminons-en avec Z-8. Nous n'y pouvons plus rien.

Ils calcinèrent à nouveau de nombreux ennemis. Le sol était noir de cadavres, ou de tiges jaunes en train de se tordre. Sommy entraîna son compagnon vers l'aéro-bulle :

— Les Xens achèveront de terrasser les Rovas. Nous avons donné à nos alliés un puissant coup de main. Il convient maintenant de rejoindre Thomas et Candel.

— Tu crains pour eux ?

— Non. Ils n'auront pas été assez stupides pour attendre que les Rovas s'assurent l'avantage. Pourquoi résisteraient-ils sur place alors qu'ils peuvent tranquillement se soustraire aux plantes à suc bleu ? Mais j'ai idée que nous allons rencontrer une autre difficulté.

— Laquelle, Sommy ?

— Monte, je t'expliquerai.

Ils grimperent dans la bulle. Puis ils s'éloignèrent de Z-8 et filèrent vers les montagnes. Leurs visages ruisselants de sueur témoignaient de l'intensité avec laquelle ils s'étaient battus.

*

* *

Un monstrueux Rova, suspendu à une branche, se balançait au-dessus de la tête de Candel. Thomas aperçut le danger. Il dirigea son « calcineur » vers la plante extensible et tira. Le végétal à suc bleu noircit, se recroquevilla.

Les deux pilotes avaient fort à faire pour contenir l'ardeur des assaillants. Déjà, des trouées morbides découpaient la végétation. Des

dentelles de limbe blessé pendaient comme des guirlandes de cauchemar. Là encore, la lèpre venue du nord exerçait ses ravages.

— Sommy est prévenu, hurla Thomas, en se dégageant d'un ennemi audacieux, qui le serrait de trop près. Battons en retraite vers la fusée. Ces saletés utilisent habilement la végétation pour se camoufler.

Candel essuya son front luisant. Il reprit haleine.

— Je n'aurais pas cru qu'il y avait autant de graines. Ça pousse de partout. Si seulement nous avions pu les détruire avant qu'elles ne germent !

Les cadavres des Rovas exhalaient une odeur de végétaux pourris. La résistance des Terriens n'affaiblissait pas l'ardeur des assaillants qui trouvaient, dans la végétation, une alliée implicite, pourtant mordue cruellement dans sa chair fibreuse.

À travers l'échancrure des feuillages découpés par l'acide, Thomas et son compagnon distinguèrent soudain une aéro-bulle, évoluant à quelques mètres de la cime des arbres.

— Sommy ! glapit Candel. Que diable vient-il faire, ici ? On le croyait à Z-8.

— Oui, appuya Thomas, inquiet. Il faut croire que quelque chose ne tourne pas rond... La bulle cherche à se poser.

Les deux hommes scrutaient le ciel, angoissés. Que se passait-il ? Tantôt ils apercevaient l'engin dans une trouée, tantôt ils le perdaient de vue.

— L'idiot ! grommela le capitaine. S'il vient à notre aide, c'est parfaitement inutile. Nos propres moyens suffisent. Je lui ai dit que nous tirerions la fusée du pétrin.

— Je crois que la bulle a atterri ! annonça Candel.

L'attaque des Rovas, détail curieux, semblait se ralentir. Les deux Terriens ne s'en rendirent même pas compte, car ils se préoccupaient trop de l'engin qui venait de se glisser entre les arbres, et de toucher le sol.

Ils coururent vers l'appareil. Ils le découvrirent vide au milieu d'un bouquet d'arbres géants intacts épargnés par la lutte.

Thomas fronça les sourcils et appela :

— Sommy ! Sommy !

Candel examinait soigneusement l'aéro-bulle. Il se pencha dans la cabine, se gratta le menton, et s'exclama :

— C'est bizarre, on ne dirait pas notre engin... Au même moment, une voix retentit. Elle venait d'un gros fourré, à quelques mètres :

— Jetez votre arme, Thomas... Vous aussi, Candel. Sinon nous vous abattons.

Les deux pilotes pivotèrent sur leurs talons. Ils braquèrent leurs « calcineurs » vers le fourré. Leurs regards s'aiguïsèrent, vainement. Ils

ne décelèrent personne. Pourtant, quelqu'un se trouvait là.

Brusquement, le sol parut s'enflammer aux pieds des deux hommes. L'herbe noircit et la chaleur dégagée par le rayon thermique chauffa dangereusement les humains.

Hagard, Thomas contempla la large plaque noire. Cinquante centimètres plus près, et il recevait la décharge.

— Nous ne plaisantons pas ! intima la voix. Jetez vos armes !

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Candel, prêt à la riposte.

— On obéit, décida Thomas. Nous sommes à leur merci. Ils nous voient. On ne peut en dire autant.

— À la merci de qui ?

— Jette ton arme ! conseilla simplement le capitaine, éludant la question embarrassante.

Candel s'exécuta. Les deux « calcineurs » tombèrent sur le sol. Maria Purner sortit du fourré, se précipita, et subtilisa les deux pistolets. Puis Chaddle la rejoignit. Il pointa son « calcineur » vers Thomas et Candel, ahuris, et désigna la bulle :

— Montez.

— Eh ! Vous êtes fous ! grogna Thomas, en levant les mains.

— Non, dit Chaddle durement. Si vous aidez les Xens, nous aidons les Rovas. Vous comprenez ?

— Vaguement, approuva le capitaine en observant mieux les deux jeunes gens.

Il s'aperçut que les épidermes de Maria Purner et de son compagnon étaient légèrement bleutés. Il soupira :

— Les Rovas vous ont eus !

— Montez ! réitéra Chaddle.

Thomas obéit. Il savait que le docteur, en l'état actuel des choses, tirerait sans rémission, parce que son cerveau appartenait aux Rovas. Comme les Xens influençaient les cerveaux des deux hommes des U.S.

Bill et son adjoint montèrent dans l'aéro-bulle. Ils s'assirent à l'arrière. Chaddle s'installa aux commandes. Maria Purner prit place aux côtés du docteur et, résolue, tint ses prisonniers en respect.

L'engin décolla. Il se balança au-dessus de la forêt, et s'immobilisa volontairement. En bas, les Rovas reprirent l'offensive. Leurs tiges s'avancèrent vers la fusée. Une première plante à suc bleu s'entortilla autour de la nef. L'acide suinta le long de la coque, creusant de profonds sillons.

Thomas, pâle, se dressa. Il suffoquait de rage :

— Ma nef ! Ne voyez-vous pas que les Rovas vont la dévorer ?

Chaddle, brusquement, accéléra. Thomas retomba lourdement sur son siège en grommelant. Maria Purner devint menaçante :

— Du calme, capitaine, du calme ! Oubliez-vous que vous êtes prisonnier ?

— Mais enfin, c'est insensé, mademoiselle Purner ! J'appartenais à l'équipage qui a amené votre frère sur T.S.7. Votre frère, Georges Purner !... Vous ne pouvez quand même pas entrer en guerre contre lui !

La jeune fille ignore ces paroles. Elle haussa les épaules ;

— Mon frère est l'allié des Xens. Or, je sais ce que les Xens attendent de vous : que vous les transportiez avec votre fusée sur le continent nord, afin de le conquérir. Les Rovas ont déjoué ces plans. Ils étoufferont dans l'œuf les projets de leurs ennemis héréditaires.

La bulle filait maintenant vers les montagnes. Thomas s'épongea le front. Comment prévenir Sommy ? Par radio ? Maria Purner veillait. Pas une seconde, elle ne quittait des yeux les deux hommes des U.S. Devina-t-elle les désirs du prisonnier ?

Elle crispa le doigt sur la détente de son « calcineur » :

— Donnez-moi votre transcepteur, capitaine. Dépêchez-vous. Vous aussi, Candel.

Les deux pilotes se regardèrent. Ils étaient bien obligés d'obéir. À regret, ils débouclèrent leur minuscule émetteur-récepteur, et le tendirent à la biologiste. Les deux transcepteurs disparurent dans les poches de Maria Purner.

La bulle survolait maintenant les montagnes. Thomas se pencha. Il aperçut une nef, celle de Sommy. Deux minutes plus tard, l'appareil sphérique pénétrait dans son alvéole magnétique, dont la porte se referma immédiatement.

CHAPITRE X

Comment Maria Purner et Jim Chaddle étaient-ils tombés au pouvoir des Rovas ?

Les deux jeunes gens, blottis l'un contre l'autre, atterrés, avaient vu la monstrueuse plante ramper vers eux. La tige jaune s'allongeait démesurément. Encore quelques mètres, et les gouttes d'acide occasionneraient des brûlures mortelles.

— Jim ! Jim ! hurla la biologiste. Votre pistolet, vite !

— Oui, c'est vrai. Dans mon affolement, je n'y pensais pas.

Les deux Terriens, après leur vol en aéro-bulle, n'avaient pas quitté leurs équipements. Chaddle dégaina donc son « calcineur » et le braqua vers la plante. Mais il hésita :

— Où diable cette saleté est-elle le plus vulnérable ?

— N'importe où, Jim ! fit Maria, suppliante. Mais je vous en prie, tirez, n'attendez pas !

Alors, il se passa un phénomène extraordinaire. Le Rova ne se trouvait plus qu'à deux mètres de sa proie. Ses minuscules ventouses adhéraient au mur du laboratoire. La plante courait donc le long de la cloison. Mais soudain, l'extrémité du végétal se détendit comme un ressort, ou un fouet. La tige jaune siffla aux oreilles des deux jeunes gens et avec une vigueur, une précision incroyables, elle s'enroula autour du poignet armé de Chaddle. La douleur fut insupportable et le docteur, en hurlant, lâcha son pistolet. Celui-ci tomba sur le sol. Désormais, les Terriens se trouvaient à la merci du Rova.

Les yeux exorbités, Chaddle contemplait son poignet encerclé par la tige jaune. Chose curieuse, il ne souffrait plus, brusquement. Il éprouvait même une délicieuse sensation d'engourdissement.

Collée contre la cloison, Maria Purner chercha à se protéger le visage de ses mains. Geste bien inutile, car le Rova, délaissant Jim, agrippa la biologiste à la cheville. Maria hurla de terreur et s'évanouit. Puis Chaddle glissa à son tour sur le sol, où il demeura inerte, inconscient. Les ventouses de la plante sucèrent la peau de nos amis sur une très petite surface, avivèrent le sang et secrétèrent une certaine substance qu'elles inoculèrent par la suite dans les veines humaines. Ce n'était pas de l'acide bleu...

*

* *

Maintenant, le Rova ne croissait plus. Sa tige avait franchi la porte du labo, et, étirée dans la cursive, collée au mur métallique, elle s'arrondissait autour d'une porte derrière laquelle se morfondaient Thomas et Candel. Gardien vigilant, le végétal ne permettrait pas aux

prisonniers de sortir. Il ne sécrétait pas son suc bleu, mais la sécrétion pourrait reprendre lorsqu'il le voudrait.

Dans la salle de pilotage, Chaddle observait les écrans de contrôle montrant un vaste panorama autour de la nef. Il appela Maria Purner, occupée au laboratoire à vérifier le rayonnement nutritif alimentant le Rova.

— Maria !

Celle-ci accourut. Immédiatement, elle aperçut l'aéro-bulle sur l'écran. L'engin survolait la nef, puis, après de nombreuses évolutions, il se posa à trois cents mètres de la fusée. Deux hommes en sortirent. Vêtus de combinaisons collantes, ils portaient des pistolets thermiques à la ceinture. Ils s'avançaient vers le véhicule spatial.

— Sommy et Mozer ! glapit Chaddle. Que viennent-ils faire ici ?

— Méfions-nous, recommanda Maria Purner. Ils ont l'épiderme vert. Ils sont donc alliés aux Xens.

Sommy et Mozer s'arrêtèrent au pied de la nef. Ils levèrent le nez vers le sas clos. Sommy porta son poignet à son oreille. Aussitôt, dans la salle de pilotage, un haut-parleur grésilla :

— Chaddle ! Miss Purner ! Ouvrez. Nous savons que vous êtes ici. L'alvéole de la bulle est fermé.

Le docteur se pencha sur un microphone :

— Allez-vous-en, Sommy. Il est inutile que vous insistiez. La fusée reste en notre pouvoir. Quant à celle de Thomas, les Rovas sont en train de la dévorer.

— Thomas ! Il est ici ?

— Oui, avec Candel. Nous les retenons prisonniers. Aussi, un conseil : ne tentez rien contre nous car Thomas, comme Candel, pourraient en souffrir.

Sommy se concerta à voix basse avec Mozer :

— Chaddle et Maria Purner appartiennent au clan adverse. Ils sont les alliés des Rovas. Ce sont eux qui ont calciné les jeunes Xens de Z-8.

Puis, à haute voix dans son émetteur :

— Il est navrant que nous soyons ennemis. Mais sachez que nous mettrons tout en œuvre pour récupérer la nef.

— Je sais ! riposta le médecin. Les Xens désirent que vous les transportiez sur le continent nord. Détrompez-vous, Sommy, la victoire sourit déjà aux Rovas. Nous les aiderons dans leur lutte. Depuis longtemps, les Xens aspiraient à conquérir l'hémisphère nord. Mais comment traverser l'océan ? Ils ont compris qu'en s'alliant à vous, ils disposaient d'un véhicule... Les Rovas ont déjoué cette ambition en prenant l'initiative.

— C'est bon, Chaddle ! grommela le capitaine. Nous nous retrouverons !

Les deux pilotes retournèrent vers leur aéro-bulle. Trois minutes

plus tard, ils décollaient et filaient vers le sud. Aux commandes, Sommy fulminait :

— Je te disais que nous nous heurterions à une autre difficulté ! Mais nous trouverons bien un moyen pour récupérer notre nef.

— Ils ont Thomas et Candel en otages, précisa Mozer.

La bulle volait à toute vitesse. Elle plana bientôt au-dessus des arbres géants où Thomas avait dissimulé sa fusée. Le spectacle désola les deux observateurs.

Les arbres gigantesques avaient perdu leurs feuilles. Dénudés, ils dressaient leurs troncs squelettiques, rongés par l'acide. Ici encore, la végétation avait terriblement souffert. Mutilée, sans défense, elle restait la proie des Rovas.

— La nef ! hurla Sommy, rageur. Nous arrivons encore trop tard.

Les plantes à suc bleu ceinturaient la fusée immobile. L'acide léchait la coque déjà puissamment entamée, rongée. Par des fissures, des tiges jaunes s'infiltraient à l'intérieur du véhicule, humectant le métal de leur salive caustique. Au contact du suc, l'acier bouillonnait, se dissolvait. De profondes cicatrices balafrèrent la coque. Mozer grimaça de dégoût :

— On attaque les Rovas ?

— Non, ça ne servirait à rien. La nef est fichue... Ces sales plantes se repaissent du métal avec volupté. C'est quelque chose de fascinant. Quand je pense que Chaddle et Maria Purner sont alliés avec ces saletés ! Dommage qu'aucun Xen n'ait crû dans les environs, sinon il aurait défendu la fusée.

— C'est la faute à Chaddle et à Maria Purner ! accusa Mozer. Comme c'est à cause d'eux que Xur et Z-8...

Mozer serra les poings. Ses yeux lancèrent des éclairs. Ses traits se crispèrent durement :

— Qu'est-ce qu'on fait, Sommy ?

— On retourne à Z-2, auprès de Xal. Nous aurons de mauvaises nouvelles à lui apprendre.

La bulle s'éloigna et rejoignit Z-2. Purner et Liz attendaient avec anxiété le retour de leurs compagnons. Quand ils apprirent la destruction de Z-8, le passage dans le camp adverse de Chaddle et de Maria, enfin la perte du cosmonef de Thomas, un certain désespoir les envahit.

— Il faudra lutter contre Chaddle et Maria Purner, affirma Sommy. Vous entendez ? Contre Maria, votre sœur...

Le botaniste, accablé, laissa tomber ses bras le long de son corps. Il avait conscience du tragique de la situation.

— C'est abominable ! soupira-t-il. Mais la solution reste là, Sommy. Nous devons reprendre votre nef. Sinon, jamais les Xens ne débarqueront sur l'hémisphère nord.

Le capitaine se gratta le menton :

— Ce sera difficile. Chaddle et Miss Purner sont solidement retranchés. Ils disposent d'une aéro-bulle. Ils détiennent en outre Thomas et Candel comme otages. Enfin, un Rova occupe la nef.

— Un Rova ? s'étonna Liz.

— Oui. Chaddle ou Maria ont dû semer une graine à aigrette. La graine a germé... Ni le docteur ni votre belle-sœur, n'ont pu maîtriser la plante. Celle-ci, à l'image des Xens, a décidé que les Terriens deviendraient leurs alliés... Heu ! Vous m'excusez. Xal me demande.

Sommy entra dans le souterrain, obsédé par la pensée du vieux Xen. Les jeunes racines s'agitaient toujours frénétiquement, comme un ballet bien orchestré. Le Terrien braqua sa lampe sur Xal.

— J'ai de mauvaises nouvelles, annonça-t-il, navré.

— Je sais, dit Xal par télépathie. J'ai sondé votre cerveau. Xur a appelé trop tard. D'autre part, vos compagnons, Chaddle et Maria Purner, luttent désormais contre nous.

— Nous les terrasserons ! assura le capitaine. Je récupérerai ma fusée et vous pourrez partir à la conquête du continent nord.

— Pour le moment, ce projet est retardé. Il convient d'abord d'endiguer l'invasion des Rovas, de défendre notre territoire. Quand nous aurons anéanti tous nos assaillants, alors, seulement, nous songerons à franchir l'océan. Xos, à Z-5, demande de l'aide : une aéro-bulle vient d'atterrir à proximité de sa plantation.

— Chaddle et Maria Purner ! gronda Sommy. Je file à Z-5 avec Mozer.

« Peut-être arriverons-nous encore à temps ! Il quitta précipitamment Xal, sortit du souterrain, et fonça vers la bulle. Il hurla, au passage :

— Grouille-toi, Mozer ! On part pour Z-5. Il y a deux mille kilomètres à franchir.

Mozer sauta dans l'appareil. Immédiatement, l'engin décolla et survola la forêt. Sommy fonça à la vitesse du son :

— Je comprends la tactique des Rovas. Ils utilisent Chaddle et Maria Purner pour détruire systématiquement toutes les plantations de Xens. Si ce plan réussit, les Xens ne proliféreront plus. Leur nombre décroîtra, faute de semence.

— Pas mal imaginé ! persifla Mozer. Cela dénote une parfaite connaissance des plantations de Xens. Les Rovas vont droit au but.

— Héréditairement, les Rovas, comme les Xens, se connaissent mutuellement. Depuis des millénaires, les jeunes Xens poussent aux mêmes endroits.

— Un tort, conclut Mozer. Si ces lieux changeaient, cela déconcerterait les Rovas et mettrait les plantations de Xens à l'abri.

— Tu oublies que nos alliés ont besoin de certaines conditions

climatiques pour se développer. On n'improvise pas une plantation. Il existe des lieux de culture adéquats, naturels... D'ailleurs, tout ça n'entre pas dans nos attributions.

Cependant, en deux heures, l'aéro-bulle franchit les deux mille kilomètres séparant Z-2 de Z-5. L'engin se posa à proximité de la plantation, également située, comme les autres, sous un monticule de terre creusé d'excavations, dissimulée sous d'abondantes frondaisons.

Les deux pilotes notèrent que la végétation n'avait pas souffert de la lutte entre Rovas et Xens. Mozer désigna l'écran de la télésonde :

— Regarde ! Nous arrivons encore trop tard ! Le miroir réfléchissait l'image d'une aéro-bulle s'éloignant à grande vitesse. Sommy gronda de rage, sourdement :

— Chaddle et Maria Purner sont partis avant notre arrivée ! Nous ne pourrions les rejoindre puisque leur bulle va aussi vite que la nôtre.

— Alors, Xos et sa plantation ?

— Comme Z-8. Il ne restera que des cendres.

Ils se posèrent. Prudemment, ils quittèrent l'engin et explorèrent la forêt du regard. Ils ne décelèrent pas un seul Rova. Les graines à aigrette n'étaient pas tombées dans le coin.

Ils gagnèrent le souterrain, la mort dans l'âme. Xos et les jeunes Xens étaient calcinés. Pensif, Sommy contempla les racines noires :

— Après Z-8, c'est le tour de Z-5. Toutes les plantations passeront au pistolet thermique. Ils s'attaqueront même à Z-2.

— Hum ! toussa Mozer, sceptique. Purner et sa femme défendent Xal. Chaddle le sait bien et il n'attaquera pas Z-2. Mais quand les Rovas se reproduiront, d'autres graines à aigrette tomberont un peu partout. Il y aura un nouvel ensemencement...

— Combien de temps faut-il aux Rovas pour se reproduire ?

— Je ne sais pas, avoua Mozer. Même les Xens l'ignorent.

Les deux hommes s'assurèrent que pas un jeune Xen n'avait réchappé. La plantation était anéantie. Puis les Terriens quittèrent Z-5 et rejoignirent leur aéro-bulle. Sommy réfléchissait profondément. Une ride barrait son front. Puis son visage s'éclaira lorsqu'il s'installa aux commandes de la bulle :

— J'attends Chaddle et Maria Purner au tournant ! J'ai une idée. Mais il faudra agir vite, très vite, plus vite que nos ennemis.

— Tu as vraiment un plan ?

— Oui. Rentrons à Z-2. J'exposerai mon idée à Purner et à sa femme. Puis à Xal. Je suis certain que le vieux Xen m'approuvera. Ne nous laisse-t-il pas certaines initiatives ?

— Si, reconnut Mozer. Ce n'est pas un tyran. Aucun Xen n'est un tyran. Nous gardons notre liberté, bien que nous soyons liés aux Xens.

La bulle démarra. Elle fit le chemin en sens inverse. Elle retrouva Z-2. Xal apprit sans surprise la fin dramatique de Xos. Il était déjà

informé.

— Si Chaddle et Maria Purner visitent toutes les plantations, expliqua Sommy au vieux végétal, les Xens seront irrémédiablement condamnés. Privés d'organes reproducteurs tels que vous, Xal, comment assureront-ils leur descendance ?

— Notre race s'éteindra, dit Xal tristement. Les Rovas se sont alliés à des démons. Pourquoi ne porterions-nous pas la destruction et la mort chez l'adversaire ?

— Sur le continent nord ? soupira le capitaine. Il faudrait une nef. Nous comptons sur celle de Thomas. Malheureusement, elle s'avère inutilisable. Les Rovas la dévorent. Mais j'ai un plan pour récupérer mon propre cosmonef. Peut-être, pour qu'il réussisse, faudra-t-il jouer l'existence d'une troisième plantation. Or, je vous l'assure, ce sera la dernière.

Xal trémoussa ses racines blanches et ses rameaux plus que millénaires :

— Que risquons-nous si, de toute manière, nous sommes voués à l'anéantissement ?

— Non ! assura vivement Sommy. Les Xens ne s'éteindront pas. Nous défendrons Z-2 jusqu'à la mort. Nous sommes quatre, résolus, bien armés.

— Vous ne réfléchissez pas, pauvre Terrien. Vous oubliez que vous êtes mortels. Vous ne vivrez pas indéfiniment.

— Chaddle et Maria Purner non plus. Tant qu'ils seront en vie, nous le serons aussi, et nous nous opposerons à eux.

— Quand vous serez morts, poursuivit imperturbablement Xal, apparemment sans émotion, les Rovas, qui auront proliféré énormément, se chargeront d'anéantir Z-2, dernier bastion des Xens... Mais au lieu de prédire un sombre avenir, développez plutôt votre plan. Je vous écoute.

Sommy parla pendant plusieurs minutes. Plus exactement, il « pensa ». Puis il attendit fiévreusement la réponse du vénérable végétal :

— Vous avez carte blanche. Terriens, ordonna Xal. Sauvez les Xens. C'est tout ce que je vous demande.

— C'est comme si la victoire était dans notre poche ! jubila Sommy en quittant le vieux Xen.

Sommy semblait sûr de lui. Ne vendait-il pas la peau de l'ours, prématurément ? Était-il certain qu'aucun obstacle imprévu, impondérable, ne lui barrerait la route ? Les jours suivants nous l'apprendront.

CHAPITRE XI

Deux jours plus tard, Xal annonça que Z-10, à l'extrême sud du continent, subissait l'attaque de Chaddle et de Maria Purner. Xin, par télépathie, prévenait Xal qu'une aéro-bulle s'était posée à proximité de la plantation. Un homme et une femme, pistolet au poing, approchaient du souterrain.

Puis la pensée de Xin fut brusquement interrompue. Le vieux Xen de Z-10 avait succombé sous le « calcineur ».

— Ce sont eux ! gronda Sommy, s'élançant vers son aéro-bulle. Allons-y, Mozer.

Les deux pilotes n'attendaient que cette occasion pour mettre leur plan à exécution. L'engin sphérique s'éloigna rapidement de Z-2. Il prit la direction des montagnes. Mozer manifesta un certain regret :

— Peut-être aurions-nous pu aider Xin.

— Non. Z-10 n'est plus qu'un tas de cendres.

L'appareil filait à sa vitesse maximum. Il atteignit bientôt les montagnes. La fusée ne tarda pas à se découper sur l'horizon légèrement voilé de brume. Dans le ciel, quelques nuages couraient.

L'engin évolua autour de la nef. Sommy tendit la main, en jubilant :

— L'alvéole de l'aéro-bulle est ouvert. On ne peut l'obturer que de l'intérieur et ce détail que je connais bien m'a immédiatement frappé. Mon plan tient en ce simple détail. Puisque Chaddle et Maria Purner visitent ensemble les plantations de Xens, ils laissent forcément l'alvéole ouvert derrière eux, après leur départ.

Lentement, la bulle s'abaissa et se posa sur le tremplin béant. Le magnétisme riva l'engin dans l'alvéole. Sommy et son compagnon dégainèrent leur pistolet et abandonnèrent le véhicule.

Leurs cœurs battaient. Certes, ils savaient que Chaddle et Maria Purner se trouvaient à l'extrême sud du continent, à Z-10, mais l'émotion de retrouver leur nef les étreignait. Ils descendirent prudemment aux étages inférieurs de la fusée.

Sommy se retourna vers son adjoint. Il lui souffla à voix basse :

— Tout doit être terminé avant le retour de Chaddle et de M^{lle} Purner. Or, n'oublions pas qu'un Rova occupe le cosmonef. Nous devons d'abord le découvrir.

Ils abordèrent le couloir qui conduisait à la salle de pilotage, au labo et aux cabines. Ils se heurtèrent immédiatement au Rova.

Ce dernier encadrait toujours solidement la porte derrière laquelle Thomas et Candel se trouvaient captifs. Quand il aperçut les Terriens, le végétal attaqua immédiatement. L'extrémité de sa tige se détendit. Mais il avait mal calculé son élan. La tige se balança à quelques

centimètres du visage de Sommy, atterré.

Déjà, Mozer avait réagi. Son « calcineur » cracha. L'extrémité jaune du Rova noircit, se rétracta. Ses ultimes feuilles se recroquevillèrent. Quatre fois encore, les Terriens tirèrent. Quatre morceaux de tige tombèrent sur le sol, se convulsèrent dans des spasmes d'agonie.

Électriquement, la porte de la cabine s'ouvrit. Sommy fit irruption dans la pièce. Il trouva Thomas et Candel debout, hagards, stupéfaits. Ils ne s'attendaient évidemment pas à la visite de leurs collègues !

Sommy expliqua brièvement son plan. Thomas hocha la tête :

— Pas mal ! Pas mal du tout ! Vous n'avez pas eu trop de difficultés avec le Rova ?

— Non. Mais je craignais que ces saletés ne vous aient inoculé quelque substance capable de vous verser dans leur camp.

— Non, dit Candel d'un ton rassurant. Le Rova ne nous a pas touchés. Il gardait simplement notre cabine.

— Je vois. Vous avez toujours l'épiderme vert... Eh bien, filez d'ici avant le retour de Chaddle et de Maria Purner. Et grouillez-vous !

Thomas et son compagnon sortirent dans le couloir. Le premier hésita à s'éloigner :

— Vraiment, Johnny, tu ne veux pas que nous restions ?

— Non. Il faut planquer l'aéro-bulle, sinon Chaddle se méfiera. Retournez à Z-2.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Nous aurions pu rester... et vous partir. Nous avons un compte à régler avec Chaddle et M^{lle} Purner.

— Filez ! insista Sommy, poussant Thomas et Candel vers le fond du couloir où un escalier accédait aux étages supérieurs.

— Bon, bon ! On s'en va ! grommela Thomas. Bonne chance, Johnny.

Sommy et Mozer pénétrèrent dans la salle de pilotage. Le capitaine observa les écrans panoramiques. Il aperçut l'aéro-bulle se glissant hors de son alvéole et bondissant dans le vide. Très rapidement, l'engin disparut aux regards.

Sommy poussa un soupir de soulagement. Il quitta le siège, devant les écrans, et alluma une cigarette. Il fuma voluptueusement et s'étira comme un chat au moment du réveil.

— Installe-toi là, Mozer, et préviens-moi dès que Chaddle et M^{lle} Purner arriveront. Je vais vérifier si rien ne cloche dans la fusée.

Il quitta la salle, se retrouva dans le couloir, donna un coup de pied rageur dans un tronçon noir du Rova, qui tomba en cendres, et entra dans le laboratoire. Il aperçut le bac, où le Rova puisait sa nourriture, puis l'installation U.V. et des radiations nutritives.

Il coupa l'alimentation des ultra-violets. D'une décharge, il calcina le bac où le végétal trempait ses racines. Il visita ensuite toutes les

cabines, les compartiments des moteurs. Il vérifia des instruments de contrôle, s'assurant que tout était en ordre.

Il revint, satisfait, auprès de Mozer :

— Toujours rien ?

— Non. On peut décoller ? demanda Mozer en riant. Chaddle l'aurait sec en ne retrouvant plus la nef.

— Là ! gronda soudain Sommy, tendant le doigt vers un écran.

Une aéro-bulle apparaissait. D'abord comme un point imperceptible, minuscule, il grossit rapidement. Il se rapprocha, tourna au-dessus de la fusée, et finalement, ne décelant rien de suspect, aborda l'alvéole.

Sommy et Mozer se ruèrent vers les étages supérieurs. Ils se postèrent dans un angle, juste au bas de l'escalier accédant à la loge de la bulle. Bientôt, ils perçurent les voix de Chaddle et de Maria Purner. Et, quand ceux-ci posèrent le pied au bas de l'échelle métallique, les deux pilotes surgirent, pistolet au poing.

— Mains en l'air, et vivement ! hurla Sommy. La surprise figea les arrivants. Puis Chaddle reprit rapidement son sang-froid :

— Capitaine ! Comment diable vous trouvez-vous ici ?

— Le hasard, docteur... Le hasard !

Il s'adressa à son adjoint :

— Rafle leurs armes, Mozer.

Celui-ci s'exécuta. Chaddle et Maria Purner n'opposèrent pas la moindre résistance. Le « calcineur » de Sommy restait braqué sur eux. Ils réalisaient nettement l'inanité de leurs efforts.

— Vous allez prendre la place de Thomas et de Candel. La cabine est encore toute chaude.

— Naturellement, vous les avez délivrés ! soupira la biologiste. Que comptez-vous faire de nous ?

— Oh ! Nous désirons simplement vous empêcher de détruire toutes les plantations de Xens. Mais en attaquant Z-10, vous êtes tombés dans le panneau. Vous avez oublié d'obtenir l'alvéole de la bulle.

Chaddle haussa les épaules :

— L'alvéole ne se ferme que de l'intérieur.

— Justement ! ironisa Sommy. Vous auriez dû, par précaution, laisser Maria Purner ici. Votre trop belle confiance vous a perdus.

Le groupe descendit vers les cabines. Chaddle et la biologiste grimacèrent quand ils contemplèrent les tronçons noircis du Rova.

— Une autre fois, ne vous fiez pas à un gardien végétal ! fit le capitaine, plus gouailleur que jamais.

Il ouvrit la porte d'une cabine :

— Entrez, je vous en prie.

Mozer boucla électriquement la porte sur les talons des prisonniers.

Il s'épongea le front :

— Ouf ! Ça s'est bien passé, mieux que je ne l'aurais cru ! avoua-t-il.

— Nous avons bénéficié de la surprise totale. Chaddle et Maria Purner ne s'attendaient pas à nous trouver ici.

Les deux hommes revinrent dans la cabine de pilotage. Ils obturèrent l'alvéole où la bulle était rangée. La fusée était prête au départ.

— On se tire de là, Sommy ?

— Oui, acquiesça le capitaine. Je vais prévenir Z-2. Là-bas, ils doivent se tourmenter.

Il s'installa devant la radio. Il manipula des boutons, puis se pencha sur le microphone :

— Allô ! Bill ? Ici Sommy. Nous sommes maîtres de la fusée. C'est réussi ! Tu peux annoncer la bonne nouvelle à Xal.

Thomas hurla de joie :

— Chaddle et Maria Purner ?

— Enfermés à votre place !

— Drôle ! Très drôle ! Vous filez à Z-1, maintenant ?

— Oui, vous nous rejoignez là-bas. Je crois que nous tenons le bon bout. À tout à l'heure, Bill.

Sommy coupa l'émission. Il tapota l'épaule de son adjoint :

— En route pour Z-1, Mozer.

La nef vibra bientôt. Puis elle monta verticalement vers le ciel, d'abord lentement, pesamment, ensuite de plus en plus vite. Sur les écrans, les montagnes s'amenuisèrent. La rotundité de T.S.7 apparut. Enfin le véhicule spatial se plaça en orbite, à quarante mille kilomètres d'altitude.

*

* *

Une étroite vallée traversait ce coin du continent sud. Les crêtes musclées des collines se hérissaient d'arbres d'un beau vert émeraude. Au fond de la vallée coulait un torrent pacifique, sous des arcades de verdure.

Z-1 se situait en bordure de la rivière, sous d'épaisses frondaisons. L'éminence de terre était ici plus haute qu'ailleurs, plus imposante. Par les trous d'aération et de ventilation pénétrait un air à la fois humide et chaud, favorable au développement des jeunes Xens.

Xeb veillait sur une plantation particulièrement importante, sinon la plus importante du continent. La caverne était spacieuse et des centaines de Xens pouvaient y tenir place. Épargnée par les Rovas que le vent n'avait pu charrier jusque-là, Z-1 faisait l'orgueil des Xens.

Thomas et Candel, immédiatement accourus de Z-2 sitôt l'appel de

Sommy annonçant sa victoire, attendaient l'arrivée de la nef. Par une trouée dans la végétation luxuriante, ils scrutaient le ciel.

Enfin, la fusée apparut. Thomas entra en contact radio avec elle :

— Tu peux te poser sans crainte, Johnny. Le terrain est dur. Il supportera le poids de la fusée. Crois-moi, je ne blague pas. J'ai étudié soigneusement le sol.

— O.K., Bill. J'ai confiance. Xeb est-il prévenu ?

— Évidemment ! On t'attend. Le grand Xen a donné ses ordres.

— Le grand Xen ? s'étonna Sommy qui entendait parler pour la première fois de ce personnage. Qui est-ce ?

— Xeb te l'apprendra peut-être. Pour le moment, nous n'en sommes qu'aux suppositions.

La conversation radiophonique prit fin. Puis la nef se plaça en position d'atterrissage. Elle descendit verticalement, son nez pointé vers le ciel, ses rétrofusées en action, soutenant sa chute. Le lourd engin s'enfonça dans la forêt, en brisant des branches, en calcinant des feuilles par ses tuyères. Mais il parvint au sol et s'immobilisa. Il dépassait de plusieurs mètres au-dessus des frondaisons.

Le sas s'ouvrit. Thomas et Candel accueillirent leurs camarades au pied de l'échelle. Tous quatre se dirigèrent vers le souterrain, proche. Ils entrèrent.

Z-1, si elle était plus spacieuse, ressemblait aux autres plantations. Sommy s'arrêta devant les premiers rangs de jeunes Xens. Sa lampe troua les ténèbres et se fixa sur Xeb.

— Nous voici, Xeb.

— Bien, fit le vieux végétal. Le grand Xen est content de vous. Par ma pensée, il me charge de vous féliciter, et de vous remercier.

— Qui est ce personnage ?

— Le Xen suprême, plus vieux que moi, que Xal, que tous les gardiens des plantations. On ne connaît pas son âge. Il existerait, paraît-il, depuis que les Xens existent. Il coordonne les diverses plantations, au nombre de douze. Il conseille les gardiens des cultures, il ordonne. C'est le « cerveau » de notre race, l'organe de l'intelligence, alors que nous, gardiens, ne sommes que les organes reproducteurs.

Sur leur tête, Sommy et ses camarades sentirent planer l'ombre de l'important personnage, encore inconnu.

— A-t-il un nom, comme vous ? demanda Thomas.

— Non. On l'appelle le grand Xen. Mais aucun de nous ne l'a jamais vu. Il a l'œil sur tout. Il voit tout. Il comprend tout. Il nous transmet sa pensée, mais nous ne pouvons lui transmettre la nôtre. À quoi bon, puisqu'il devine tout ?

— Évidemment ! admit Sommy, émerveillé par ce curieux système de « civilisation ». Savez-vous, Xeb, où se cache le grand Xen ? Du moins avez-vous une idée ?

— J'ignore totalement sa cachette, avoua le gardien de Z-1. Il me semble qu'à l'image des autres Xens, du moins de leurs organes reproducteurs, il vit dans une tanière analogue à celle qui abrite les cultures. Je ne crois pas cependant que notre « cerveau » soit lui-même un organe reproducteur.

— Comment se fait-il, s'étonna Thomas, que nous n'ayons jamais su l'existence du grand Xen, alors que nous avons appris pas mal d'autres détails sur la vie de votre race ?

— Les Xens vous ont inoculé leurs globules. Ils vous ont donc transmis du même coup leur propre savoir. Or seuls les organes reproducteurs, les gardiens de culture, connaissent vraiment l'existence de notre « cerveau ». C'est pour cela que ce détail vous échappait encore. Je vous ai mis au courant parce que le grand Xen, voulant vous remercier par ce geste, me l'a demandé expressément.

Une autre préoccupation s'imposa à l'esprit des Terriens. Sommy s'en fit le porte-parole :

— La fusée est ici, Xeb. Êtes-vous prêt ?

— Oui. Les jeunes racines sont parvenues à maturité. Elles peuvent désormais vivre à l'air libre. C'est l'époque d'un nouvel ensemencement.

— Qu'éprouvez-vous, Xeb, en ces moments-là ?

— Un besoin de me reproduire. C'est tout à fait naturel.

Il se passa alors un phénomène incroyable, fascinant. Le spectacle auquel assistèrent les Terriens dépassa tout ce qu'ils auraient pu imaginer, en tout cas tout ce qu'ils avaient observé sur d'autres planètes.

Comme à un commandement, les jeunes racines blanches s'arrachèrent au sol nourricier. Elles ne mesuraient guère plus d'un mètre de longueur. Elles s'extirpèrent sans effort de terre, en laissant seulement derrière elles une bave blanchâtre. S'allongeant comme des serpents, guidées par l'instinct, elles rampèrent par mouvements convulsifs vers la sortie béante par où se déversait la demi-pénombre.

Le premier rang quitta d'abord le souterrain. Puis le second, puis le troisième, jusqu'au dernier, enfin. Le vieux Xeb regarda partir ses rejetons et l'on se demandait s'il n'éprouvait pas quelque nostalgie, quelque chagrin interne, comme une mère séparée de ses enfants.

Sous les regards effarés de Sommy et de ses compagnons, tassés dans un coin de la caverne, les jeunes Xens, vigoureux, défilèrent comme une armée à la parade. On aurait dit d'énormes asticots grouillants. Puis, lorsque la dernière racine blanche franchit le seuil de la tanière, Sommy se tourna vers Xeb.

— Vous allez vous reproduire, maintenant ?

— Oui. J'attendrai votre départ. Car jamais personne n'a assisté à l'ensemencement d'un organe reproducteur. Allez, Terriens. Votre

cerveau a enregistré toutes les consignes nécessaires. Le grand Xen vous accompagne désormais par la pensée et soyez certains qu'en cas de difficulté, il vous aidera de ses conseils.

— Au revoir, Xeb. J'ai eu beaucoup de plaisir à vous connaître, assura Johnny en se retirant le dernier.

Il rejoignit ses compagnons qui suivaient le défilé des jeunes Xens. Ces derniers se dirigeaient vers la nef, à quelques dizaines de mètres de là. Déjà, les premiers rangs grimpaient à l'échelle métallique, avec dextérité, tels d'immondes chenilles. Derrière ces racines animées, le sol se tachetait de centaines de sillons blanchâtres.

L'échelle accédant au sas grouillait de jeunes Xens. La colonne s'engouffrait dans la nef et ses éléments s'entassaient dans les cabines, les couloirs. Puis le spectaculaire embarquement s'acheva.

Candel grimpa dans l'aéro-bulle. Il serra les mains de ses compagnons. Un voile de tristesse ombrait son visage :

— Bonne chance, les gars. Je regrette beaucoup de ne pas vous accompagner.

Thomas tapota l'épaule de son adjoint :

— Je sais, Candel. Mais Purner et sa femme ne peuvent rester seuls. La menace des Rovas subsiste. Vous aurez encore des plantations à défendre. D'ailleurs, nous reviendrons rapidement.

— Et les prisonniers ?

— Chaddle et Maria Purner ? rétorqua Sommy. Nous les gardons. Ils ne nous gênent pas et, enfermés, ils ne risqueront pas de s'évader.

— Ah ! bien, fit Candel. À bientôt, donc.

Sommy, Mozer et Thomas rejoignirent les jeunes Xens dans la nef. Puis celle-ci s'élança dans l'espace. Rapidement, Candel la perdit de vue. Alors, tranquillement, sans se presser, il dirigea son aéro-bulle vers Z-2.

CHAPITRE XII

Les Xens, en grouillant, en se bousculant, en se heurtant, se précipitèrent vers le sas dès qu'il fut ouvert. Ils dégringolèrent l'échelle métallique, s'éparpillèrent comme de gros asticots échappés d'une boîte, et conquirent le désert.

Ils ne trouvèrent qu'un sol ingrat, rocailleux, parsemé d'une herbe courte, maigre. Un moment, la ligne sombre, sinueuse, de la forêt, les attira. Mais ils résistèrent à l'appel des sous-bois ombrageux, de la terre riche, de l'humidité poisseuse, de l'air empesté d'humus. La pensée du grand Xen se vrilla dans chaque racine blanche.

À l'entrée du sas, à plusieurs mètres au-dessus du sol, Sommy, Mozer et Thomas regardaient l'armée des Xens qui s'éloignait. Les rangs animés de convulsions se dissociaient. L'horizon fourmillait de végétaux en folie, avides d'espace, de liberté. Les monstrueuses chenilles durcies par des années de maturité cherchaient le coin idéal pour s'implanter. L'idée prédominante était d'envahir le désert.

— Les Xens coloniseront l'hémisphère nord, affirma Sommy, car telle est la volonté du grand cerveau central. Ils se multiplieront.

Sur les écrans, les hommes contrôlèrent la bonne marche de l'opération. Ils virent les racines s'enfoncer dans la terre dure, avec une certaine difficulté. Seul, un tronçon dépassa, battit l'air quelques instants, puis se figea dans une immobilité absolue. Dès lors, la racine pompa les éléments nourriciers.

Une énorme plaque blanchâtre marbrait l'aridité de ce morceau du continent nord. Les jeunes Xens enracinés formaient un tapis blanc. Ils prenaient de solides positions, se fortifiaient, et attendaient de pied ferme leurs héréditaires ennemis, les Rovas.

D'autres préoccupations tourmentaient les Terriens :

— Dès demain, je partirai avec Mozer à la recherche d'un endroit favorable à l'installation d'une culture, développa Sommy, prenant l'initiative des opérations. Z-13 naîtra, puis, plus tard, Z-14, Z-15... Le continent nord sera parsemé de cultures. Les Rovas, les uns après les autres, seront anéantis.

— Nous ne possédons pas d'organe reproducteur, remarqua Thomas. Z-13 devra obligatoirement en posséder un.

— Évidemment ! admit Sommy. Le grand Xen nous donnera toutes les directives indispensables. Je sais maintenant d'où proviennent les organes reproducteurs.

La nouvelle stupéfia Thomas et Mozer.

— Comment, tu sais ? s'étonna Mozer.

— Oui. Le grand Xen me l'a appris et me charge de vous le répéter. Les organes reproducteurs, autrement dit les gardiens de culture, sont

des rameaux du « cerveau ». Ces rameaux sont doués, comme les jeunes Xens, de mouvements de reptation, ce qui leur permet de se déplacer parfois fort loin. Quand ils découvrent un lieu favorable, ils s'y fixent et fondent une colonie, ou plantation.

Nos amis méditèrent longuement sur ce procédé de reproduction, qui trahissait un certain degré d'organisation. Or n'importe quelle sorte d'organisation ne représentait-elle pas un symbole d'intelligence, un embryon de civilisation ?

— Mais enfin, dit Thomas, ce rameau, issu du grand Xen, ne pourra franchir l'océan !

— Nous le transporterons ! expliqua Sommy. À une certaine date, à un certain lieu, le rameau reproducteur nous attendra.

— Bien, approuva Mozer. Reste à dénicher des souterrains sur ce continent nord.

— Bah ! La température n'y est pas tellement rude. D'autre part, des déserts alternent avec de vastes forêts. Ces dernières doivent remplir les conditions nécessaires au développement des cultures.

Dès le lendemain, Sommy et Mozer s'équipèrent. La nuit s'était déroulée sans le moindre incident.

— Nous n'avons pas encore vu de Rovas, fit Thomas.

— Ne t'en fais pas, Bill, ça viendra. Tu resteras vigilant pendant notre absence. D'ailleurs, à la moindre alerte, tu nous préviendras par radio.

— O.K., acquiesça Thomas. Je pense que vous en aurez pour plusieurs jours.

— Certainement. À bientôt, Bill.

Sommy et son adjoint partirent à bord de la bulle. Ils survolèrent bientôt les Xens enracinés. Volant à basse altitude, ils notèrent que des feuilles poussaient déjà, que les racines se cuivraient.

— Ils sont implantés, conclut Sommy. C'était le vœu du grand Xen. Pour la première fois dans leur histoire, les Xens ont franchi l'océan et envahissent le territoire des Rovas. Tout ça grâce à nous, Mozer. N'as-tu pas l'impression, parfois, que notre venue sur T.S.7 a bouleversé la vie végétale ? Nous participons à l'avènement d'une ère nouvelle. C'est exaltant !

La bulle bondit à des centaines de mètres de hauteur. Elle laissa le champ de racines conquérantes et s'éloigna. Dix minutes plus tard, quelque chose attira l'attention des deux pilotes.

Il s'agissait d'un gigantesque parterre de plantes. Le sol en était recouvert sur des kilomètres carrés. Ces végétaux à tiges jaunes, aux feuilles en losange, rouges piquetées de points noirs, nos amis les reconnurent aisément. Des Rovas !

— Une base ennemie ! grommela Mozer. Il y a là des milliers de Rovas, agglutinés, apparemment amorphes. Ce doit même être le

moment de la reproduction car l'on distingue, accrochées aux tiges, ces fameuses graines à aigrette.

Ils observèrent mieux sur l'écran de la télésonde. Les graines-parachutes formaient de véritables grappes jaunes.

Sommy grimaça :

— L'attaque viendra de là et je me demande si les Xens, inférieurs en nombre, résisteront. Fort heureusement, nous calcinerons tout ça.

— On y va ? proposa Mozer.

— Non, pas encore. Il faut d'abord songer à l'avenir et préparer Z-13. Plus de cent kilomètres séparent cette base de Rovas du champ de Xens. Or pas un ennemi ne rampe vers la fusée. Pourrais-tu m'expliquer cette apathie ?

— Non, Johnny. Peut-être un Rova ne peut-il se déplacer au moment de sa reproduction.

— L'argument est valable. Mettons le cap sur la forêt.

Pendant plusieurs minutes, ils survolèrent la concentration de Rovas. Le nombre des végétaux à suc bleu assombrit même les visages des deux hommes et freina quelque peu leur bel optimisme. Certes, ils ne désespéraient pas d'anéantir toute cette colonie, mais la lutte promettait d'être chaude.

Bientôt, la forêt ténébreuse, luxuriante, comparable à celle de l'hémisphère sud, déroula son moutonnement infini sous l'aéro-bulle.

*

* *

Le Rova croissait sans cesse, à grande vitesse. Il s'allongeait sur le sol et ses feuilles n'exsudaient pas de suc bleu. Il avançait sans bruit au milieu de la rocaïlle, de l'herbe courte où il cherchait à se dissimuler. Il s'étirait démesurément et il venait de la forêt, à quelques centaines de mètres de là. Sous les frondaisons épaisses, ses racines implantées profondément lui envoyaient les éléments nutritifs indispensables à sa croissance anormale.

Il serpentait vers la nef. Il lécha bientôt l'acier glacé. Dans la nuit, il chercha une fissure mais, n'en trouvant pas, il retomba mollement sur le sol. Il attendit son heure.

Ses minuscules ventouses adhèrent à la coque. Sa tige grandissait toujours et il semblait que sa croissance ne s'arrêterait jamais.

Le Rova grimpait le long de la carcasse métallique. Il encercla le sas obturé, comme une monstrueuse guirlande rouge et jaune. Il vivait seul, tout seul, dans ce coin de forêt. Le vent avait entraîné ici, par hasard, sa graine à aigrette. Il avait germé. Bien d'autres Rovas vivaient comme lui, solitaires, alors que la majorité de la race se groupait en de gigantesques colonies. D'ordinaire, au moment où les graines reproductrices se détachaient des tiges, le vent ne soufflait pas.

Mais il y avait des exceptions...

Bref, maintenant l'immonde végétal guettait sa proie. Il savait que l'homme était seul aussi dans son vaisseau d'acier, qu'il sortirait aux premières lueurs de l'aube.

En effet, quand le soleil parut, Thomas ouvrit le sas. Il s'attendait si peu à l'attaque qu'en un instant, il se trouva paralysé, désarmé. Son pistolet, arraché de sa gaine, tomba au pied de la nef.

Il tenta, en vain, de se dégager. Mais la tige jaune se nouait autour de ses membres, comme un python. Ses poignets se trouvèrent ligotés. Le Rova n'inocula pas à l'homme cette substance particulière qui l'aurait définitivement livré à sa merci, en son pouvoir. Parce que cet homme avait déjà l'épiderme vert et qu'il était l'allié des Xens. Si le Rova le piquait, son suc et celui du Xen se heurteraient et provoqueraient la mort. Or le végétal ne voulait pas la mort de Thomas.

Le Rova traîna sa proie à l'intérieur de la nef. S'orientant parfaitement, doué d'un instinct merveilleux, il amena le capitaine des U.S. devant la porte de la cabine où Chaddle et Maria Purner se trouvaient enfermés.

Thomas grimaça. Il grimaça bien davantage lorsque la plante exerça une plus forte pression autour de sa poitrine. Il étouffa. La bouche largement ouverte, il vit un voile noir s'abattre sur ses yeux. Puis, lentement, le Rova relâcha son étreinte. L'homme, haletant, aspira une large goulée d'air. Il avait cru sa dernière heure venue.

Deux minutes plus tard, la même scène se reproduisit. Thomas frôla l'évanouissement. Il comprenait très bien que son ennemi l'invitait à ouvrir la porte. Il obéit parce qu'il pensa que sa mort ne servirait à rien.

Chaddle et Maria Purner quittèrent leur prison. Ils y enfermèrent Thomas.

— Décidément, gouailla Chaddle, la situation a le chic pour se retourner !

Le capitaine s'en voulait. Comment avait-il pu se laisser surprendre ? Par sa faute, l'expédition risquait de tourner à l'échec complet. Évidemment, il restait Sommy et Mozer. Puis les Xens.

Thomas sursauta. Il devint livide :

— Vous allez calciner les Xens, n'est-ce pas ? Le docteur hocha la tête, incertain :

— À vrai dire, ils ne nous gênent pas. Mais nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter l'installation, sur le continent, d'une plantation de Xens. En venant ici, capitaine, vous avez sacrifié la totalité de Z-1. Croyez-vous que Xeb sera content ? Le pilote désigna le végétal suspendu à la porte :

— C'est à cause de cette saleté ! gronda-t-il.

— Notre allié, rectifia Chaddle. Soyez donc poli ! Vous avez définitivement perdu la partie. En recouvrant la liberté, nous pourrions achever l'anéantissement des plantations xens sur le continent sud.

Maria Purner boucla la porte de la cabine. Le Rova, lentement, quitta la nef et retourna dans la forêt. Il avait joué un rôle capital, décisif, dans la lutte contre les Xens. Mais personne ne le remercierait car les Rovas, s'ils se comprenaient mutuellement, s'ils s'associaient, n'obéissaient finalement qu'à leur propre instinct personnel. Or, chaque plante éprouvait le même instinct, qui lui faisait donc accomplir le même acte que le voisin...

Chaddle, par le truchement des écrans, observa le champ des Xens. Il haussa les épaules en souriant :

— Les idiots ! Quelles proies faciles pour nos « calcineurs »... ou pour les Rovas de la colonie 3 ! Mais à quoi bon un massacre ? Attendons plutôt le retour de l'aéro-bulle.

Ils patientèrent donc plusieurs jours, guettant sur les écrans le retour de Sommy et de Mozer...

*

* *

Sommy et Mozer tombèrent inévitablement dans le piège. Les jeunes Xens ne s'étaient même pas aperçus que la nef avait changé de... propriétaires ! Aussi, comment auraient-ils pu avertir les deux pilotes ? Le grand Xen ? Son pouvoir se limitait à contrôler les plantations. Il n'était pas doué de dons anormaux, de « supra-vision », comme le soutenait Xeb. Mais ni Xeb ni aucun des organes reproducteurs ne connaissaient exactement les possibilités du grand Xen.

Donc, Chaddle et Maria Purner, renouvelant la tactique qui avait si bien réussi à leurs ennemis, s'emparèrent facilement des deux pilotes, sitôt descendus de leur aéro-bulle. Sommy et Mozer comptaient trouver Thomas. Ils rencontrèrent le docteur et la biologiste !

Les trois captifs se morfondaient donc dans la même cellule. L'avenir leur apparaissait très sombre, bien que Sommy et Mozer aient découvert un lieu adéquat pour implanter Z-13. Mais comment mettre le projet à exécution ? Livrés à leurs ennemis, ils ne jouaient plus qu'un rôle passif. Et ils ne comptaient guère sur les Xens pour les délivrer...

L'aéro-bulle, montée par Chaddle et Maria Purner, s'éloigna de la nef. Elle évita volontairement de survoler le champ des Xens puis parvint au-dessus de la colonie 3 des Rovas, celle que Mozer et Sommy avaient aperçue.

La bulle se posa à proximité des premières plantes à suc bleu. Les Rovas, voyant arriver les humains, ne bronchèrent pas. Ils reconnurent

des alliés. Chaddle et la jeune fille portaient chacun un grand sac en plastique. Ils se baissèrent et immédiatement, ils commencèrent leur cueillette.

Leurs mains habiles – comme si elles avaient toujours effectué ce travail ! – détachèrent les graines à aigrette des tiges, délicatement, puis en emplirent les sacs. Ils marchaient au milieu des Rovas apathiques et ceux-ci se déplaçaient légèrement pour leur céder le passage. Jamais, les deux jeunes gens n'écrasèrent de Rovas en les piétinant. Jamais, non plus, ils n'éprouvèrent la moindre inquiétude. C'est dire qu'ils partageaient l'instinct de leurs alliés !

Ils cueillirent ainsi des milliers de graines, pendant plusieurs jours. La colonie 3 fut entièrement récoltée, puisqu'elle se trouvait à point, à maturité. Rares furent les germes qui échappèrent à l'œil des ramasseurs.

Les sacs étaient bourrés de graines à aigrette. Chaddle et Maria Purner, de retour à la nef, se montrèrent extrêmement satisfaits. Le docteur serra la jeune fille dans ses bras.

— Ah ! Maria... Nous allons retourner sur le continent sud. Nous obligerons l'un de nos prisonniers à piloter la fusée. Puis en aéro-bulle, nous déverserons nos sacs de semence, à des endroits rigoureusement choisis. Les Rovas germeront. Ce sera la seconde phase de l'invasion. De vastes déserts, analogues à ceux qui existent ici, naîtront sur l'hémisphère sud. Les Xens disparaîtront et les Rovas seront les maîtres de T.S.7. Ne croyez-vous pas que nous aurons accompli une belle, une immense mission ?

— Si, reconnut la biologiste du bout des lèvres, levant son regard vers le médecin. Mais ensuite, Jim, lorsque la lutte sera terminée, notre rôle le sera aussi.

Doucement, Chaddle baisa le front de sa camarade. Il lui caressa les cheveux :

— Après, Maria, nous aurons tout le temps pour nous aimer. Nous serons seuls. Seuls ! Ce sera merveilleux.

CHAPITRE XIII

La végétation était peut-être plus dense qu'ailleurs, l'humidité plus grande, le relent d'humus plus fort. L'odeur prenait à la gorge et suffoquait. Candel, Purner et Liz durent s'arrêter plusieurs fois pour reprendre haleine. Ils transpiraient sans effort.

Le lieu se situait au centre du continent sud. Pour franchir les derniers mètres, avant l'entrée du souterrain, les humains avaient dû traverser des milliers et des milliers de Xens adultes. Pas une seule fois, ils n'avaient été inquiétés par les plantes.

Les Xens foisonnaient dans les sous-bois obscurs, formant un cercle épais, infranchissable, comme une ceinture de protection. Jamais les Terriens n'avaient vu autant de Xens.

— Voilà l'ancre du Grand Cerveau ! déclara Purner, désignant l'entrée du souterrain.

Il se retourna. Il aperçut les Xens impassibles, immobiles. L'entrée du souterrain ressemblait à celui d'une plantation, à Z-1, à Z-2... Une éminence solide, bourrelée de trous, signalait le lieu.

Le premier, Purner parvint sous terre. Les ténèbres l'assaillirent. Le jour ne parvenait même pas dans la tanière. Aussi le naturaliste esquissa un geste tout à fait normal. Il porta la main à sa lampe électrique, pendue à sa ceinture. Immédiatement, la pensée du grand Xen se vrilla dans son cerveau :

— Non ! N'allumez pas. Jamais un regard étranger ne m'a contemplé. Je suis vieux, très vieux, déformé par l'âge. Mes rameaux sont blancs, piquetés, boursoufflés. Je vis, mais je me demande si je suis vraiment moi-même, si mes racines, mes feuilles, mes fleurs m'appartiennent, si je ne suis pas une succession de moi, de mon être. Mes rameaux ne servent à rien. Je ne reproduis pas. Je possède seulement l'intelligence et c'est cette intelligence que le sol nourrit, que l'air ventile. Je ressemble à Xal, à Xeb, à Xos, à n'importe lequel des organes reproducteurs. Mais je suis stérile. C'est à la fois décevant et enivrant. Décevant de ne pas proliférer. Enivrant de posséder l'intelligence.

Médusés, figés devant le rideau de nuit, Candel, Purner et Liz ne bougeaient pas. Ils ruisselaient de sueur. Ils avaient la bouche sèche. Une formidable émotion étreignait leurs cœurs, leurs poitrines.

— Approchez, Humains, ordonna le grand Xen.

Les trois « alliés » firent un pas en avant. Ils n'aperçurent pas davantage le « cerveau ». Ils remarquèrent seulement, dans la pénombre, que la caverne était profonde, plus profonde que dans les plantations. Mais étroite, basse. La voûte rasait la tête des Terriens.

Ces derniers avaient laissé l'aéro-bulle à quelques centaines de

mètres. Guidés par la pensée du « cerveau », ils avaient quitté Z-2, impérativement attirés. Ils ne pouvaient se dérober.

— Nous sommes là, grand Xen, dit Purner. Qu'attendez-vous de nous ?

— Vous aurez deux tâches primordiales à accomplir. D'abord, vous détruirez le plus de Rovas possible autour des plantations. Ensuite, vous mettrez un terme à notre alliance.

— Vous ne voulez plus de nous ? s'offusqua Candel. Pourtant, nous vous avons servi fidèlement.

— Je sais et je vous en remercie. Votre alliance a tout simplement sauvé la race des Xens du désastre. Mais elle n'a plus sa raison d'être. Vous appartenez à une civilisation bien différente de la nôtre. Et puis j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre. Vos amis, Sommy, Thomas et Mozer, sont tombés au pouvoir de Chaddle, de Maria Purner et des Rovas.

— Ce n'est pas possible ! glapit Liz, terrifiée. Comment ont-ils pu... ?

— Cela importe peu, trancha le « cerveau ». Sachez que Chaddle et Maria Purner s'apprêtent à revenir sur le continent sud et à lancer des milliers et des milliers de graines de Rovas !

— Nous les stopperons ! hurla Candel.

— Vous détruirez leur stock de germes ! ordonna le grand Xen. Votre rôle s'arrêtera là. Pour la première fois dans notre histoire, nous avons franchi l'océan, grâce à vous. Z-1 a tenté de coloniser le pays de nos ennemis. Or je m'aperçois que nous avons sacrifié Z-1. Oui, car les Xens de Z-1 meurent, les uns après les autres. Ils s'étiolent. Ils s'anémient. Puis ils meurent. Le sol du nord ne leur convient pas. Il manque d'éléments nutritifs. Pourquoi risquer d'autres plantations sur une terre stérile ? Il aura fallu l'expérience pour me convaincre que l'ambition suprême des Xens ne se réalisera jamais. Pourquoi désirions-nous tromper la nature qui nous cantonne dans l'hémisphère sud ? La nature elle-même montre notre folie.

— Vous êtes certain que Z-1 ne s'acclimate pas ? insista Purner.

— Oui. Ma pensée communique avec les jeunes Xens émigrés sur le continent nord. Les feuilles sèchent, les racines jaunissent, les premières fleurs fanent. C'est la mort lente, inexorable, dans la souffrance, l'abandon.

Liz imagina les Xens séchés, déshydratés, asphyxiés par des conditions climatiques anormales, par une terre appauvrie. Des centaines de Xens crevant de famine, de soif... Liz éprouva de la pitié :

— Ne pourrions-nous pas ramener Z-1 sur l'hémisphère sud ?

— Non, répondit le « cerveau ». Un Xen adulte, arraché à la terre, meurt. Z-1 est condamnée. La plantation, déjà décimée, martyrisée, constitue la preuve que la conquête du nord s'avère impossible.

— Mais enfin, protesta Candel dont le bouillant tempérament n'acceptait pas la défaite, vous laisserez-vous envahir par les Rovas ? ces damnés ?

— Approchez encore, Humains, approchez. Surtout n'ayez pas peur. Croyez bien que si je me prive de votre alliance, j'ai déjà compris que le danger des Rovas n'est pas aussi grand que nous le craignons. À l'affolement bien légitime des premiers jours de l'invasion, succède maintenant une période de tranquillité, de soulagement.

Candel avait encore avancé de quelques pas. Le premier, il sentit quelque chose de souple, de visqueux, courir sur sa nuque. Il frémit et voulut se retirer précipitamment. Il resta pétrifié. Il ouvrit la bouche pour crier, pour appeler, pour avertir ses compagnons, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

La substance molle, visqueuse, onctueuse, ramollissait sa peau derrière les oreilles. Un terrible froid l'envahit, puis un engourdissement progressif. Enfin Candel ressentit une multitude de piqûres, comme si un essaim d'abeilles le criblait. La douleur dura quelques secondes.

La pensée du « cerveau » s'infiltra chez Purner et Liz :

— Approchez, approchez sans crainte...

Le botaniste et sa femme obéirent. Ils ressentirent les mêmes symptômes, le même phénomène qui préoccupait Candel. La substance molle et visqueuse appartenait certainement à l'un des rameaux du grand Xen. Était-ce de la matière végétale... ou animale ? Probablement un mélange des deux.

Les Terriens n'avaient maintenant plus aucune communication avec le « cerveau ». Ils tentèrent en vain, par télépathie, de contacter l'organe suprême. Ils renoncèrent. Comme des automates, ils quittèrent l'ancre obscur, regagnèrent l'aéro-bulle sans être assaillis par les Xens, gardiens du « cerveau », et repartirent pour Z-2. Ils notèrent qu'ils n'avaient pas changé d'épiderme. Ils étaient toujours verts.

*

* *

La fusée, pilotée par Sommy contraint d'obéir, s'était posée dans les montagnes. Dans l'alvéole de l'aéro-bulle, Chaddle quitta Maria Purner :

— Cette fois. Maria, vous obturez l'alvéole derrière moi. J'irai seul.

La jeune fille embrassa le docteur :

— Je vous aime, Jim. Vous le savez. Soyez prudent.

— Rassurez-vous. Je puise en votre amour une force immense. Je

sèmerai le contenu des sacs en plastique, issu de la colonie 3. Mais, avant tout, il me faudra liquider les plantations de Xens. Je vais commencer, ou plutôt continuer par Z-12, la plus proche.

— Prévenez-moi par radio si quelque chose n'allait pas ! exigea la jeune fille.

Chaddle promit. Puis la bulle l'emporta. Il attendit pour s'éloigner que Maria refermât l'alvéole. Enfin il piqua vers l'est, vers Z-12. Très rapidement, il atteignit la plantation. Il se posa.

S'arrachant du cockpit, « calcineur » au poing, il se dirigea vers le souterrain. Il nota la présence de nombreux Rovas déracinés. Il calcina même un Xen opposé à un ennemi en un combat sans merci. Le Rova manquait de vigueur dans ses réflexes. Il mollissait. Pourtant, il était impossible qu'il soit fatigué. Chaddle constata que certaines de ses feuilles, d'ordinaire rouges, rosissaient.

— Bizarre, s'étonna le médecin. Les plantes du nord ne combattent plus avec la même fougue, la même impétuosité, malgré un début prometteur. Elles s'essoufflent, comme si elles manquaient... d'énergie.

Il se porta au secours d'autres Rovas en difficulté. Des Xens tombèrent sous les rayons thermiques. Mais au moment où le docteur pénétrait dans le souterrain de Z-12, deux ombres bondirent sur lui et le renversèrent.

Rapidement, avec dextérité, Candel désarma le docteur, tandis que Purner pesait de tout son poids sur son adversaire. L'attaque avait été si brutale, si imprévue, que Chaddle n'avait pu se défendre.

Le docteur se releva en grommelant. Il observa Candel, le pistolet braqué sur lui :

— Bravo ! grimaça-t-il. Vous étiez bien renseignés sur mon itinéraire.

— Le grand Xen nous a avertis, expliqua Purner. Maintenant, Chaddle, vous allez monter avec nous.

Liz parut, souriante. Elle était restée jusque-là habilement dissimulée. Le piège avait été bien tendu.

— Vous vouliez détruire Z-12, comme vous avez détruit Z-5, Z-8, Z-10. Vous échouez, docteur. Vous échouez totalement. Observez vos alliés, les Rovas. Ils perdent pied. Ils s'empoisonnent. Leurs racines puisent une nourriture beaucoup trop riche.

Chaddle pâlit :

— Vous voulez dire qu'ils ne s'acclimatent pas ?

— Exactement.

Candel poussa le prisonnier devant lui jusqu'à son aéro-bulle. À proximité, dans un ultime effort, un Xen arrachait un Rova. Puis Purner, pénétrant dans l'appareil, découvrit les sacs en plastique bourrés de germes jaunes. Il les sortit et les jeta à terre.

— Voilà les sacs.

Candel dirigea le jet de son « calcineur » vers le sol. Les sacs s'embrasèrent, se calcinèrent sous l'œil terne du médecin soudain complètement apathique,

— Nous savions que vous transportiez la récolte de la colonie 3, ricana Candel. Peine inutile... Mais montez donc, Chaddle. Nous allons à la fusée.

Le prisonnier s'assit à côté du siège de pilotage. Il haussa les épaules :

— Maria est dans la nef.

— Nous verrons, grommela Purner. Ma sœur cédera vite, car elle éprouve une certaine affection pour vous. C'est le moment, docteur, de connaître véritablement jusqu'où ira son amour.

Candel s'installa aux commandes. Purner, à l'arrière, braqua son « calcineur » dans le dos de Chaddle. Liz pilota la seconde aéro-bulle, camouflée à quelque distance. Puis les deux appareils volèrent vers les montagnes.

Quand la nef fut en vue, Candel brancha la radio du bord :

— Allô ! Mademoiselle Purner ? Ouvrez l'alvéole. Nous ramenons Chaddle.

Sur l'écran, le visage de Maria se crispa. Jamais il n'était apparu aussi farouche, aussi décidé :

— Je n'ouvrirai pas ! décida-t-elle. Rendez-moi Jim. Je détiens Sommy, Thomas et Mozer. Je les sacrifierai s'il le faut.

Purner se pencha sur le microphone :

— Comment, Maria, tu sacrifieras trois hommes contre la vie de Chaddle ? Est-ce à dire que tu ne l'aimes pas ?

La biologiste pâlit. Une larme roula sur sa joue.

— Oh ! Georges... Pourquoi es-tu si cruel ? Je suis l'alliée des Rovas.

Le docteur entra dans le champ de l'intervisophone. Il était pâle, les traits défaits.

— Maria, annonça-t-il, les Rovas ne s'acclimatent pas. Ils meurent. Ils mourront tous !

— Quoi ? Ce n'est pas possible ! glapit la jeune fille.

— Si, croyez-moi. J'ai vu nos alliés. L'ardeur les abandonne. Ils n'ont plus la force de se reproduire.

— Que me conseillez-vous, Jim ?

— Ouvrez l'alvéole.

Les deux bulles évoluaient autour de la fusée. Candel désigna soudain le tremplin qui s'abaissait :

— Hourra ! hurla-t-il. Elle a capitulé... par amour pour vous, docteur ! Si jamais il vous manquait une preuve, vous l'avez !

Mais Chaddle ne répondit pas. Il baissait la tête. Un moment, il

avait cru que la partie était définitivement gagnée par les Rovas. Maintenant, en quelques minutes, la situation se retournait complètement.

Candel posa sa bulle dans l'alvéole. Maria Purner attendait les visiteurs au pied de l'échelle accédant aux couloirs. Elle se jeta au cou du médecin.

— Pardonnez-moi, Jim. Mon amour a été plus fort que l'alliance avec les Rovas.

Désarmée, Maria Purner n'offrait plus de danger. Candel libéra Sommy, Thomas et Mozer. Ces derniers, en apprenant que les Rovas ne s'acclimataient pas dans l'hémisphère sud, s'exclamèrent :

— Les Xens de Z-1 périssent sur le continent nord. La nature a tellement bien fait les choses qu'elle n'a pas voulu que les deux plantes se détruisent mutuellement, ou que l'une prenne le pas sur l'autre. Certes, il y a eu des plaies, mais elles se panseront.

À ce moment, Thomas observa mieux son adjoint. D'abord, il crut s'être trompé. Enfin, il réalisa qu'il se passait un phénomène extraordinaire, imprévisible.

Il désigna son camarade du doigt.

— Tu pâlis, Candel... Tu pâlis étrangement. Tu deviens blanc !

Candel se regarda. Il palpa ses mains. Elles perdaient de leur couleur verte. Il s'émut :

— Mes mains ! Elles redeviennent comme... avant ! Tout mon épiderme redevient comme avant le moment où j'ai été piqué par un Xen...

Les Terriens s'aperçurent vite que Candel n'était pas le seul à éprouver la même mutation. Purner et Liz, eux aussi, abandonnaient leur teint olivâtre. Était-ce définitif ?

CHAPITRE XIV

Sommy, Mozer et Thomas visitèrent successivement les douze plantations de Xens. Ils s'assurèrent que les Rovas ne menaçaient plus les plantes à fleurs rouges. D'ailleurs, les végétaux du nord mouraient. Leurs tiges enrichies par un sol trop nutritif ne parvenaient plus à éliminer les toxines. Les feuilles rouges pendaient comme des loques et ne sécrétaient même plus leur suc bleu. Partout, les Rovas éprouvaient de terribles brûlures dans leur système circulatoire. Puissamment stimulés lors de leur germination, ils s'étaient développés trop rapidement. Maintenant, ce surcroît de vie les tuait. Leurs racines s'usaient par une véritable intoxication.

Les Terriens n'eurent aucun mal, ni aucun mérite, à calciner les Rovas qui, lors de l'invasion, avaient poussé à proximité des plantations de Xens. Les autres ennemis, ceux que le hasard avait parachutés dans la forêt, s'éteindraient d'eux-mêmes. Leurs organes internes n'avaient pu supporter l'inférieure stimulation.

Maintenant, les trois hommes avançaient parmi des Xens, des milliers de Xens. Aucune crainte ne se lisait dans leurs regards. Quand ils atteignirent l'entrée du souterrain, ils ne reculèrent pas davantage et pénétrèrent dans l'antre sans appréhension.

— Approchez encore ! dit le « cerveau », en imposant sa pensée aux visiteurs.

Il répéta les paroles qu'il avait prononcées devant Purner, Liz et Candel. Sommy et ses deux compagnons avancèrent jusqu'au milieu du long boyau. Le premier, Mozer sentit le contact visqueux du grand Xen.

— Je vous libère de ma tutelle, annonça le « cerveau »

À leur tour, Thomas et Sommy éprouvèrent cette terrifiante impression d'engourdissement, d'incertitude, devant une créature qu'ils ne distinguaient pas. Leur nuque leur brûla, l'espace de quelques secondes. Jamais ils ne surent exactement combien de temps ils restèrent engourdis, presque inconscients.

Ayant retrouvé ses esprits, mais demeurant encore sous le charme du « cerveau », Sommy demanda :

— Ne pouvez-vous rien faire pour Chaddle et Maria Purner ?

— Non, répondit catégoriquement le grand Xen. Les Rovas ont déversé dans leur sang des substances dont la composition m'échappe. Or les Rovas ne possèdent pas de Grand Cerveau. Ils sont d'une race inférieure et, de ce fait, ils ne songent même pas à redonner leur liberté à vos amis. D'ailleurs, le pourraient-ils ? Je ne le crois pas. Comment communiquer avec des végétaux non doués de pensée ? Les Rovas agissent indépendamment, suivant un instinct bien défini. Un

Rova agit exactement comme un autre Rova. Ce sont des sortes d'automates.

— Pourtant, remarqua Sommy, ils ont assailli Chaddle et Maria Purner et ils en ont fait leurs alliés. Cela trahit une certaine intelligence.

— Je ne vous ai jamais affirmé que les Rovas n'étaient pas intelligents. Mais la question est là : est-il indispensable de posséder une pensée pour être intelligent ? Une intelligence n'est pas forcément concentrée à l'intérieur d'une enveloppe protectrice, comme le cas se présente pour vous. L'intelligence, de même que des globules, peut circuler dans des veinules sous forme d'enzymes, c'est-à-dire fragmentée.

Le cas de Chaddle et de Maria Purner préoccupait maintenant Sommy et ses compagnons. Ces derniers regagnèrent leur aéro-bulle. Ils se contemplèrent. Ils avaient encore l'épiderme vert, mais ils ne s'affolèrent pas. Leur état s'améliorerait et reviendrait à la normale.

Alors que la bulle volait vers la fusée, Mozer interrogea :

— Qu'est-ce qu'on va faire de Chaddle et de Maria Purner ?

— On les confiera aux toubibs de R.S.3, proposa Thomas. Mais savoir si on pourra les tirer de là. S'ils restent « bleus » pour leur vie entière, ce ne sera pas marrant pour eux.

Ils arrivèrent à la nef. Quelques heures plus tard, Sommy, Thomas et Mozer perdirent leur aspect verdâtre. Ils étaient redevenus eux-mêmes, c'est-à-dire des pilotes des unités spatiales.

Sommy réunît ses compagnons :

— Rien à faire pour Chaddle et Maria Purner ?

— Hélas, non ! soupira Purner. Je crois qu'il faudra se résigner. Toute leur vie, ils véhiculeront dans leur sang des globules de Rovas. Ma pauvre sœur ! Courageusement, elle est partie à ma recherche sur T.S.7. A-t-elle mérité cette récompense ?

Sommy tapota l'épaule du naturaliste, écroulé sur un siège, la tête dans ses mains, à l'extrême bord du découragement :

— Ne vous en faites pas, Purner. Les toubibs de la base s'occuperont de votre frangine et de Chaddle. Ils ont l'habitude des maladies interplanétaires. Ne pensons plus que nous avons été les alliés des Xens. Tout ça, c'est bien fini !

Tandis que Liz, sanglotante, reconfortait son mari, Sommy attira ses camarades à l'écart :

— Dites donc, les gars, ça vous plairait de voir enfin la gueule du grand Xen ?

— Et comment ! renchérit Mozer. Peut-on se payer ce culot ?

— Oui. Mais il ne faudra pas compter passer l'entrée du souterrain les mains dans les poches ! Des milliers de Xens veillent farouchement. Nos « calcineurs » nous fraieront le passage.

— O.K., approuva Thomas. Allons-y.

Quand Purner et Liz virent les pilotes grimper vers l'alvéole de la bulle, le naturaliste s'étonna :

— Où courez-vous ainsi ? Thomas se retourna :

— Satisfaire un désir collectif... Restez avec votre femme, Purner, et tâchez de vous remettre. On ne tardera pas à s'envoler pour R.S.3.

Deux minutes plus tard, l'aéro-bulle fonçait vers le centre du continent sud.

*

* *

Les premiers Xens attaquèrent les Humains. Ceux-ci connaissaient trop l'extraordinaire vitalité de la plante à fleurs rouges pour ne pas se méfier. Les « calcineurs » crachèrent. Une longue brèche noire s'ouvrit dans les rangs serrés des gardiens du « cerveau ». Sommy et ses trois compagnons, formant le carré, écrasèrent des cendres de Xens brûlés.

— Quelle saleté ! grondait Thomas, déchargeant sans cesse son arme afin de se frayer un passage dans la marée végétale.

— C'étaient nos alliés, Bill, ne l'oublie pas ! souligna Sommy.

— Je me demande comment nous avons pu pactiser avec des saletés aussi repoussantes ! Il fallait être toqué !

— Nous étions « possédés » ! rectifia Mozer. Ça pourrait recommencer si nous n'y prenions pas garde. Et cette fois, le grand Xen ne se montrerait peut-être pas aussi large d'esprit.

Les hommes avançaient lentement, semant la mort noire autour d'eux. L'expérience les aidait. Ils connaissaient les réflexes des Xens et ils les devançaient. Au milieu d'une fumée acre, d'une odeur d'herbe rôtie, les pilotes parvinrent enfin devant l'entrée du souterrain. Ils laissaient les plantes derrière eux.

Ils s'épongèrent le front avant d'entrer. Dès qu'ils furent dans l'obscurité, ils allumèrent leurs lampes. Quatre faisceaux lumineux convergèrent vers le fond du boyau, vers le grand Xen !

Une quadruple exclamation souligna la stupeur des visiteurs. Le spectacle était hallucinant, effroyablement hideux, déconcertant. Aucun cerveau humain n'aurait pu concevoir un tel amalgame d'organes.

Le grand Xen offrait une vision de cauchemar. Il ressemblait à un monstre. À ras de terre, se trémoussait une énorme masse apparemment gélatineuse, dix fois plus grosse qu'une tête d'homme, énorme, truffée de pustules saillantes. La masse avait une couleur verdâtre et les pustules s'animaient de contractions, comme des vacuoles. Tout ça bougeait, grouillait, palpitait de façon innommable. Au travers de la membrane translucide, mince, enrobant l'organe – le « cerveau » ! –, apparaissaient des veinules irradiant l'amalgame

animal. Car le « cerveau » était certainement constitué de cellules animales.

Puis les Humains aperçurent une seconde masse de même consistance, molle, palpitante, gélatineuse, adhérant fortement au premier organe. Ce greffon, ce rejeton, était moins volumineux, peut-être huit fois moins important. Sa couleur bleue étonnait, surprenait, stupéfiait, et l'on se demandait si cette protubérance, cet accessoire, ne vivait pas en symbiose, en parasite sur le « cerveau », ou bien s'il s'agissait d'un organe annexe, indispensable au bon fonctionnement de l'ensemble. La petite protubérance s'enveloppait également d'une membrane transparente et possédait aussi un réseau de veinules.

De la masse principale s'échappaient plusieurs tentacules blanchâtres ressemblant à des racines de Xens. Tout ça était visqueux, mou, boursoufflé, piqueté de pustules. Les tentacules s'allongeaient, se résorbaient à volonté. Ils mesuraient plusieurs centimètres de diamètre. Sur ces « racines » se greffaient quelques feuilles légèrement verdâtres, analogues à celles des Xens adultes, formant ventouses. Les fleurs manquaient au tableau.

Ce n'était pas tout. L'organe annexe, bleuté, disposait lui aussi d'une tige squelettique, maigrichonne, de quelques millimètres de grosseur. Cette tige pendait sur le sol, comme un serpent légèrement jaunâtre. Elle s'animait de convulsions sporadiques et portait quelques feuilles en forme de losange sur lesquelles on devinait des points plus foncés. Cette partie du « cerveau » ne ressemblait nullement à un Xen.

— Un mélange de Xen et de Rova ! s'étonna Sommy, conservant prudemment ses distances. Vous y comprenez quelque chose, les gars ?

— Non, avoua Thomas, sa lampe tremblant dans ses mains. Mais c'est salement repoussant, dégoûtant. Ça pue le moisi, la pourriture. Comment un Rova et un Xen peuvent-ils cohabiter ?

— Je comprends pourquoi le « cerveau » ne tenait pas à se montrer ! jubila Mozer. Pensez donc ! Si un Xen voyait ça, il en tomberait raide mort ! Un Rova greffé au « cerveau » ! Je suis certain que le grand Xen souffre terriblement, enfin au moral, de son parasite.

— Ou alors, reprit Sommy, les deux plantes cohabitent par nécessité, parce que, si on les séparait, l'une et l'autre mourraient. On appelle ça de la symbiose.

— Tu es calé ! siffla Mozer.

— Ne rigole pas, Mozer. Ça existe, des plantes parasites vivant aux dépens d'une autre. Reste à savoir laquelle, du Rova ou du Xen, vit en parasite sur l'autre. Vu l'importance du « cerveau » du Xen, tout laisse croire que le Rova est le parasite.

— Comment le Xen n'a-t-il jamais pu se débarrasser du Rova ? demanda Thomas avec une grimace. De toute façon, j'ai envie de

calciner tout ça. C'est trop répugnant ! Je vais en avoir des cauchemars pendant le restant de mes jours !

Thomas dirigea son pistolet sur le « cerveau », sur ces deux masses palpitantes que la lumière des lampes paralysait. Sommy bondit sur son camarade et d'un geste, détourna l'arme :

— Non, Bill, pas ça !

Thomas, courroucé, rengaina son « calcineur » :

— Tu es devenu sensible, Johnny ? Aurais-tu pitié de cette saleté infecte, innommable ? C'est un service à rendre à T.S.7 que de détruire cette monstruosité.

— Non, Bill, ce ne serait pas un service. Si tu détruisais le « cerveau », il n'y aurait plus d'organes reproducteurs, plus de jeunes Xens. Tu comprends ? Plus de Xens ! Tu sonnerais le glas de la race des fleurs rouges.

— Vous avez raison, Sommy, et je vous approuve entièrement ! dit soudain une voix résonnant derrière nos amis.

Ceux-ci en oublièrent le « cerveau » parasité. Ils se retournèrent vivement et ils aperçurent Purner, Liz. Derrière le couple de botanistes, les silhouettes de Chaddle et de Maria se profilèrent, tremblotantes.

— Vous êtes complètement fou, Purner, d'avoir amené Chaddle et votre sœur ! hurla Thomas, suffoqué. Pourquoi nous avez-vous suivis ?

— N'avons-nous pas le droit, Liz et moi, de contempler le grand Xen ? J'ai vite compris que vous veniez ici. Nous avons pris la seconde aéro-bulle.

Thomas se radoucit :

— Mais Chaddle et votre sœur ? Leur présence ne s'explique pas. Ils ont toujours été les alliés des Rovas.

— Vous les méprisez ? rétorqua Liz. Au contraire, vous devriez les plaindre. Ils n'ont pas récupéré leur état normal et nous espérons bien que le grand Xen fera quelque chose pour eux.

— Le « cerveau » n'y peut rien, intervint Sommy. Il nous l'a confirmé. Les toubibs les tireront de là... Vous avez vu le grand Xen ? Il a plutôt une sale gueule !

— Oui, approuva Purner. Et nous ne pouvons plus communiquer télépathiquement avec lui.

— En effet, reconnut Sommy. Par contre, Chaddle ou votre sœur, devraient essayer. Il me vient une idée. Le « cerveau » n'est, en réalité, qu'un monstrueux assemblage de deux plantes, un « Rovaxen ».

Il s'adressa particulièrement au docteur :

— Vous allez entrer en contact télépathique avec le Rovaxen. Vous lui direz que s'il ne vous libère pas de sa tutelle, nous le détruirons, avec toutes les conséquences que cela comporte.

Chaddle acquiesça. Il concentra sa pensée. Le grand Xen lui

répondit :

— Si vous me détruisez, vous condamneriez toute la race des Xens.

— Je m'en moque ! gronda le médecin. Seuls les Rovas comptent pour moi. Mes compagnons sont décidés à vous calciner. Vous n'ignorez pas qu'ils en possèdent les moyens.

— Je vais solliciter le Rova qui parasite mon « cerveau ».

Dès lors, la grosse masse charnue, verdâtre, palpita plus intensément. Que se passa-t-il exactement dans le protoplasme, dans les veinules, les pustules ? Sans doute la partie « xen » du « cerveau » tenta de convaincre la partie « rova ». Le Xen confia que si les Humains le détruisaient, le Rova parasite le serait aussi. La « zone » verte commença une lutte d'influence, de persuasion. Mais le parasite résistait de toutes ses forces. Il opposait sa volonté. Il voyait, en la mort du grand Xen, la destruction de toutes les plantations, donc le triomphe des Rovas. Car, même en symbiose, la protubérance bleutée raisonnait en plante du nord. Pour rien au monde, elle ne voulait libérer Chaddle et Maria Purner de la tutelle des Rovas. Elle espérait que ses alliés bipèdes continueraient à aider sa race pour la conquête du continent sud, bien qu'elle sût la partie irrémédiablement perdue.

Sommy pointa son « calcineur » vers le Rovaxen :

— Grouillez-vous, car notre patience s'émousse ! Chaddle enregistra la pensée du « cerveau » :

— Vos médecins ne pourraient rien pour vous, rien. Croyez-moi, je lutte terriblement pour que le Rova parasite consente à neutraliser la substance qui vous rend bleus. Il ne veut pas. Il s'accroche. Il résiste. Il croit toujours stupidement à la victoire de son clan. Mais patientez. Mon « cerveau » est plus volumineux que le sien et si je ne suis jamais parvenu à m'en débarrasser, je parviens toujours à triompher de sa résistance, de sa volonté. Déjà, celle-ci s'émousse. Je le sens... Mais avant que vous retrouviez votre état normal, j'aimerais vous conter mon histoire. Après, je ne pourrais plus imposer ma pensée... Jadis, il y a très longtemps, aux premiers âges de la planète, alors que le climat différait de celui d'aujourd'hui, une graine de Rova venant du nord avait franchi l'océan. Le hasard la déposa au centre du continent sud, à l'endroit précis où nous nous trouvons. Il n'existait alors aucun souterrain. La graine se posa, germa. Puis un tremblement de terre bouleversa le sol. La caverne se forma. Le Rova fut englouti, mais il réussit à se préserver. Or le bouleversement amena un Xen dans la caverne. Les deux plantes poussèrent côte à côte. Elles éprouvèrent une antipathie l'une pour l'autre, une véritable haine innée. Elles se battirent farouchement, mais aucune n'arracha la victoire. Devant cet état de fait, elles furent obligées de vivre ensemble et finalement, s'associèrent. Des mutations intervinrent. La lutte reprit, interne, sourde. Deux cerveaux se formèrent : un vert, un bleu. Nos organes

soudés ne pouvaient plus se libérer, mais le combat se poursuivait par les racines. Le Xen pompa davantage d'éléments nutritifs et parvint à prendre l'avantage. Son cerveau, mieux nourri, grossit, aux dépens, de celui du Rova. Mais je suis un Rovaxen. Nos deux cerveaux luttent sans cesse. Quand le Xen décida d'envahir le nord, le Rova pensa conquérir le sud. C'est pourquoi, depuis les premiers temps, les Rovas et les Xens restent ennemis. Les rameaux xens produisirent des organes reproducteurs. En réalité, je ne suis pas un grand Xen. Mon parasite, s'il ne m'influence pas, me gêne, me handicape, m'impose un combat de tous les instants. Le Rova vit en symbiose sur moi. Je me demande s'il me procure la vie, si sa présence est indispensable. C'est possible. Sans lui, mon « cerveau » ne fonctionnerait peut-être pas, mon intelligence rétrograderait. C'est pour cela que j'hésite à m'en débarrasser. D'ailleurs, je ne le peux pas. Nous sommes solidaires. Nous avons besoin l'un de l'autre. Pourtant, nous sommes rivaux.

Un moment, la pensée du Rovaxen quitta l'esprit de Chaddle. Puis elle s'imposa à nouveau, quelques secondes plus tard :

— Je lutte, je lutte... Naturellement, je suis le Xen. Le Rova n'a pas de pensée, car je la monopolise. Il n'est pas assez robuste pour communiquer télépathiquement avec d'autres cerveaux que ceux des Rovas, ses frères. Ma volonté triomphe de la sienne... Approchez, Humains, approchez vers ma partie bleue. Mais de grâce, dites à vos compagnons de ne pas me tuer.

Envoûtés par la « voix », Chaddle et Maria Purner s'avancèrent sans crainte. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la tige jaunâtre qui pendait de la protubérance bleue. La tige s'agita de soubresauts, bondit plusieurs fois vers les Terriens, se rétracta. On devinait une opposition dans ses actes, ses gestes. Le Rova parasite tentait d'échapper à l'emprise du Xen.

— Je le domine ! expliqua la plante. Il faiblit. Il cède... Voilà, il m'obéit. Je lui ordonne de neutraliser la substance bleue qui coule dans vos veines...

La tige jaune rampa hideusement vers Chaddle et Maria, immobiles, hagards. Mollement, elle grimpa le long des jambes du docteur, de sa ceinture, de sa poitrine. Ses minuscules ventouses adhéraient aux vêtements. Puis elle atteignit le cou, où elle s'entortilla.

Sommy, Mozer, Thomas et Candel, les « calcineurs » braqués, haletaient d'émotion. Ils s'attendaient à voir Chaddle tomber, terrassé, étouffé. Ils éclairaient la scène de leurs lampes et les silhouettes ressemblaient à une fresque fantasmagorique.

La tige se dénoua brusquement et retomba sur le sol. Elle convergea vers Maria Purner et s'enroula de même autour de son cou. La jeune fille sentit d'affreux picotements. Les ventouses suçaient son

sang. Puis le Rova se résorba et se cacha sous sa masse protoplasmique, trémoussante, aux pustules gonflées.

— Vous pouvez partir, Humains, dit le Xen. La substance déversée par le Rova dans votre sang, tuera les globules bleus. J'ai tenu ma parole. Tenez la vôtre : ne me détruisez pas !

Thomas dirigea son pistolet vers le Rovaxen. Chaddle se plaça devant l'arme :

— Non, capitaine, non ! Laissez la vie au Rovaxen. Laissez la vie aux plantations du sud, aux colonies du nord...

Purner, Sommy et Mozer tirèrent Thomas par le bras et l'entraînèrent vers la sortie du souterrain. Puis tous les spectateurs présents quittèrent le lieu d'épouvante. Au-dehors, ils retrouvèrent le jour, la lumière, l'air. Ils respirèrent, soulagés.

Sommy se voila la face :

— Quelle vision de cauchemar ! Ces deux cerveaux imbriqués l'un dans l'autre... C'est épouvantable ! J'ai hâte de me retrouver dans l'espace.

Les Xens, gardiens de ce qu'ils croyaient être leur « cerveau », ne bronchèrent pas, sans doute ayant reçu des consignes de la part du Rovaxen. Les Terriens purent ainsi en toute tranquillité regagner leurs aéro-bulles. Puis ils mirent le cap vers la nef.

Deux heures plus tard, Chaddle et Maria Purner tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Un long baiser les unit. Ils avaient perdu leur couleur bleutée. Ils étaient enfin normaux !

*

* *

Sommy et Mozer aux commandes, la fusée fonçait dans l'espace. T.S.7 fuyait derrière elle. La planète s'amenuisait sur les écrans. Elle disparut bientôt, au plus grand soulagement de tous. Même Georges Purner avait décidé de ne plus remettre les pieds sur ce monde maudit. Pourtant, les plantes y étaient passionnantes !

Les autres dormaient sur les couchettes. Sommy se caressa le menton :

— Tu sais à quoi je pense, Mozer ? Les Xens et les Rovas viennent d'achever le dernier round d'un match époustouflant. Crois-tu qu'il y aura une revanche ?

Mozer haussa les épaules :

— Je m'en balance ! Les Rovas peuvent, à nouveau, envahir le sud. Je sais que, personnellement, je n'arbitrerai pas cet autre round. Tu veux y retourner, sur T.S.7 ?

— Tu ne m'as pas bien regardé, vieux ! En rentrant, je vais demander à Parker quelques jours de repos. Dans quelques mois, j'aurai fini mon contrat à R.S.3. Je ne vais plus risquer ma peau

jusque-là. Que le Rovaxen se dém... !

La nef avait atteint la vitesse de la lumière. Sommy consulta plusieurs cadrans. Il enfonça une touche :

— Basculons dans l'hyperespace !

Dans une cabine proche. Maria et Jim, enlacés, forgeaient des projets d'avenir. Pour eux, le monde n'existait plus. L'abîme du bonheur, de l'insouciance, les engloutissait délicieusement, ils rêvaient.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 2^e trimestre 1964

IMPRIMÉ EN France

PUBLICATION MENSUELLE